

LA
DUNCIADE,
POÈME.



Tom. II.

a

12
ALBONATI
MILANO

26. f.
38 m

LA
DUNCIADE,
POËME,

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & augmentée de deux
nouveaux Chants.*

Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sois.
FONTENELLE, Dialogues des Morts.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIII.



MÉMOIRES
POUR SERVIR
À L'HISTOIRE
DE
NOTRE LITTÉRATURE,
DEPUIS
FRANÇOIS PREMIER
JUSQU'A NOS JOURS.

Je loue avec plaisir, & blâme avec courage.
Pope.



AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de ces Mémoires a moins cherché à les étendre par de nouveaux articles , qu'à revoir avec le plus grand soin ceux qu'il avait donnés dans l'Édition précédente. Il devait ce témoignage de son respect au Public , par reconnaissance des encouragemens qu'il en a reçus.

On n'avait dédaigné aucune des plus petites ressources de l'intrigue , pour conspirer sourdement contre le succès de la Dunciade , ou du moins pour en faire évanouir la sensation le plus promptement qu'il serait possible. Un manège moins rafiné avait fait jettter des cris lorsque la première Edition parut. Le ressentiment s'était même porté jusqu'à solliciter contre l'Auteur des ordres rigoureux. Mais quand la nouvelle Edition qu'on avait en vain tenté d'arrêter , commença à se répandre ,

4 AVERTISSEMENT.

L'orgueil mieux conseillé imposa silence à l'orgueil. En cessant de faire du bruit, on voulut faire croire que tout était calme. Peut-être même quelques-unes des personnes intéressées furent-elles les dupes de leur propre stratagème : à - peu - près comme cet oiseau qui , dit-on , pense qu'on ne le voit point , dès qu'il a caché sa tête sous son aile , & que lui-même ne voit pas.

Mais si par ces manœuvres qui n'ont point échappé à la Capitale , on est parvenu à diminuer un peu dans les Provinces , l'effet de la Dunciade , toutes les voix ont paru se réunir en faveur de ces Mémoires. Les ennemis mêmes ont été forcés de convenir (à la vérité le plus bas qu'ils ont pu) que si l'Auteur s'était montré trop rigoureux à l'égard de quelques vivans , on ne pouvait lui refuser le mérite d'avoir parlé des morts en Littérateur très-instruit.

Ces Messieurs , dans leurs petites

AVERTISSEMENT.

ruses, oubliaient que depuis longtems la Dunciade était un ouvrage jugé, & ne prenaient pas garde que leur silence actuel ne pouvait faire perdre le souvenir de leurs anciennes clamours. Les aveux qui leur échappaient involontairement en faveur des Mémoires Littéraires, ne justifiaient que trop le Poëme, à qui ces Mémoires ne servent, en quelque sorte, que de preuve. Il faut convenir que l'amour-propre humilié n'est pas heureux dans ses ressources.

L'Auteur ose se flatter d'avoir rendu ces mêmes Mémoires plus dignes encore de l'attention du Public. Dans un Ouvrage, tel que celui-ci, ce n'était point la nomenclature qu'il fallait augmenter : aussi ne s'est-on permis d'ajouter que très-peu de nouveaux articles, & en a-t-on supprimé un bien plus grand nombre. Ce n'est même que par des considérations particulières, qu'on n'en a pas retranché da-

6 AVERTISSEMENT.

vantage encore ; mais c'est par de nouvelles idées , par des développemens plus approfondis , qu'on a tâché de l'enrichir véritablement. C'est sur-tout par le soin qu'on a pris d'en écarter , autant qu'il était possible , tous les traits vagues , pour s'en tenir uniquement à ceux qu'on a cru propres à caractériser , de la manière la plus précise , les Ecrivains dont on a parlé.

Ce n'est point ici une de ces compilations alphabétiques que l'ignorance & la facilité de les rédiger ont rendu si communes. C'est le travail de plusieurs années. C'est une galerie de portraits où l'on s'est flatté de saisir la physionomie de nos Grands Hommes , & celle des Beaux Esprits de nos jours , si pourtant ils en ont une. Cette entreprise n'avait point encore été tentée. Nous sommes accablés de Dictionnaires ; mais on ne voit pas que leurs Auteurs aient même essayé de caractériser le génie & les talens. De simples

A V E R T I S S E M E N T. 7

Compilateurs ne savent ni les appercevoir ni les sentir : comment hazarderaient-ils d'en donner l'idée ?

Nous avons dit qu'on avait reproché à l'Auteur trop de sévérité à l'égard de quelques vivans ; mais tout le monde n'en a pas jugé ainsi , & la postérité , pour laquelle il a principalement écrit , ne le trouvera peut-être encore que trop indulgent. Quoi qu'il en soit , il a reçu , du moins à l'occasion de ce même Ouvrage , un encouragement si flatteur qu'il ne peut se résoudre à le dissimuler. Un homme d'un mérite supérieur , & qui n'a pas voulu se faire connaître , a pris la peine de lui faire parvenir anonymement un grand nombre d'observations très-précieuses sur la plûpart des articles contenus dans ces Mémoires. Ces observations renfermaient à la fois des critiques pleines de franchise , des éloges qui n'en avaient que plus de prix , & des témoignages d'estime encore plus séduisans. Le style

8 AVERTISSEMENT.

décelait une main très-exercée, une finesse de sentiment très-rare, en un mot, beaucoup de talens, de lumières & de goût. L'Auteur ne s'attendait pas à cette récompense de son travail. Il n'en a reçu de sa vie une plus honorable; & l'usage qu'il a tâché de faire de ces observations, prouvera mieux que tout ce qu'il pourrait dire, combien il en est reconnaissant.



9

L E T T R E
D E L'A U T E U R
A
M O N S I E U R V E R N E S,

Ministre & Pasteur de l'Eglise de Genève.

JE vous envoie, mon respectable ami, mes Mémoires sur la Littérature, puisque vous en êtes curieux. Je n'ai rien à refuser à un ami de vingt ans; mais permettez qu'en même temps je vous expose les raisons qui m'ont fait entreprendre cet Ouvrage.

J'ai voulu donner un essai de la manière dont on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les articles des Hommes célèbres. J'ai consulté tous ces Dictionnaires si multipliés aujourd'hui, & à l'exception de celui de Bayle qui m'instruit, tous les autres ne m'apprennent rien. La plupart des Ecrivains dont on y parle ont été, ou des Hommes fameux, ou de Grands Hommes, ou des Auteurs illustres; voilà tout ce qu'on me dit, en termes vagues, sans me donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractère de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent à ces portiques de

10 LETTRE DE L'AUTEUR

nos Eglises gothiques qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, & qui sembleraient toutes avoir été jettées dans un même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la Littérature, combien de fois un Ecrivain a été marié, combien il a eu d'enfants, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, & quelquefois de ses tyrans. Je suis accablé de petits détails, & je ne fais rien de ce que je voudrais savoir.

Que j'apprenne, par exemple, mon cher ami, que vous avez été un très-digne Pasteur de l'Eglise de Genève, un Théologien très-éclairé, qu'on a de vous de savans Ouvrages, dont on se contentera de m'indiquer les titres, & qu'ensuite on joigne à ces notions superficielles quelques anecdotes peu intéressantes de votre vie domestique, pourrais-je me flatter de vous bien connaître ? Mais si l'on me dit qu'aux lumières que suppose la Théologie, vous avez allié celles d'une Philosophie douce & sensible ; que sans vous embarquer dans les disputes contentieuses du Dogme, vous vous êtes contenté, en respectant les objets de la Foi, d'annoncer à vos semblables la Morale Evangélique dans toute sa pureté ; cette Morale consolante, amie de la paix, qui ne tend qu'au bonheur des hommes, qui les invite à l'indulgence les uns envers les autres, & qui peut seule développer ce grand principe de perfectibilité que le Créateur a mis en nous, pour nous éléver jusqu'à lui : si l'on me dit que vous annonciez ces vérités avec

l'éloquence du cœur , avec cette onction si rare qui est le don du sentiment , la qualité distinctive d'une ame pénétrée de ses devoirs , & moins occupée à définir la vertu qu'à la pratiquer : si l'on me dit enfin que dans vos troubles civils , uniquement affecté des dangers de votre Patrie , on vous a vu , dans un égal éloignement de toutes les factions , Citoyen sans autre passion que celle du bien public , employer tous vos talens à concilier les esprits , & libre de toute crainte , de toute politique , de tout intérêt , n'appliquer tous vos soins & l'ascendant de votre ministère qu'à prévenir le naufrage de la République , certes alors on m'aura donné une idée de votre caractère ; & en vous rendant la justice qui vous est due , on donnerait , en même tems , un exemple utile à vos Concitoyens. On leur ferait sentir que tout sentiment personnel doit céder à l'amour de la Patrie ; que toute division est funeste , & ne peut qu'entraîner la ruine de l'Etat ; & que lorsqu'il s'agit d'un intérêt si pressant , tout esprit de parti doit disparaître. En leur rappellant fortement l'idée de leur bonheur passé , on les porterait , peut-être , à abolir jusqu'au souvenir de ces dénominations odieuses , de *Négatifs* , de *Représentans* , & l'on ne verrait plus à Genève que de vrais Citoyens. Pardonnez-moi , mon ami , cet écart de mon cœur. Il y a longtems que j'ai reçu dans votre Patrie des marques de bienveillance qui me la rendront toujours chère. Votre amitié seule m'eût inspiré ce sentiment ; mais d'ailleurs , pour s'intéresser au

sort de Genève , il suffit d'avoir le goût des sciences , l'amour des lettres , des talens & de la liberté.

Je vous ai suffisamment expliqué ce que je desirerais d'apprendre dans la vie des Hommes célèbres , qui ont mérité l'attention de leur siècle & de la postérité. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de tâcher de caractériser moi-même quelques-uns de nos illustres morts , & de suppléer , à leur égard , à l'insuffisance de nos Dictionnaires.

D'autres motifs m'ont engagé à parler des Auteurs vivans. Le premier de tous est le plaisir d'être juste envers ceux de mes contemporains qui ont soutenu la gloire de la Nation par de bons Ouvrages. Le second est l'envie d'apprécier , sans partialité , les Ecrivains mêmes dont j'ai pû blesser la vanité dans ma Dunciade. Au jugement de bien des Lecteurs , une plaisanterie n'est pas une raison , & la Dunciade ne leur prouverait rien. Aussi , dans mes Mémoires Littéraires , j'ai presque toujours sacrifié le penchant qu'on me suppose pour la satyre au désir d'être utile. J'ai motivé sérieusement ce que je pense de plusieurs Gens de Lettres. Sur des matières aussi indifférentes , je me suis cru libre de penser à mes risques , & cette liberté que je me suis donnée , appartient évidemment à tout le monde. Autant que la faiblesse humaine a pu me le permettre , je me suis défendu de toute prévention , même contre mes plus grands ennemis. Si j'ai été quelquefois un peu trop sévère à l'égard de certains Auteurs qui me

paraissent avoir plus de réputation que de mérite, ce sont les meilleurs Ecrivains du siècle de Louis XIV, qui m'ont rendu plus difficile que je ne voudrais l'être. Il me semble que ce n'est point à ceux qui possèdent des trésors, de se passionner pour de petites fortunes. Les arts d'agrément n'étant qu'un luxe, je crois avec Boileau,

..... que sur le mont sacré
Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré.

&, comme vous le lirez dans mes Mémoires, que quiconque n'enrichit point la Littérature, l'appauvrit.

Je m'attends bien, mon ami, que malgré les précautions que j'ai prises, les Beaux Esprits de nos jours ne manqueront pas de m'accuser de partialité; mais ce n'est point à eux, c'est à la postérité de me juger; c'est aux étrangers, c'est, sur-tout aux jeunes gens, qui n'ayant encore épousé aucun parti, n'en sont que plus capables d'apprécier avec équité la justesse de mes observations.

Nous avons tous notre chimère. La mienne, je vous l'avoue, serait de voir renaître dans tout son éclat, notre gloire littéraire. Ne pouvant moi-même augmenter cette gloire par mes Ouvrages, je tâche du moins de montrer le but; & si je l'élève un peu trop haut, c'est qu'il me semble que l'Etat n'a déjà que trop de Citoyens oisifs, & qu'on ne devrait souffrir dans la carrière des Lettres que ceux qui peuvent véritablement l'honorer, J'ai été flatté de l'es-

14. LETTRE DE L'AUTEUR

poir de rendre le ridicule utile à ma Patrie. Eh ! dans quel tems, mon ami, ce ridicule pouvait-il être mieux employé ? Vous êtes témoin de l'anarchie déplorable à laquelle notre Littérature est réduite. Vous voyez la scène de Corneille & de Molière profanée, & la consomption s'introduire en France par ces tristes Drames imités de l'Anglais, que les Anglais eux-mêmes sont pourtant bien éloignés de comparer aux bonnes Pièces de leur Shakespear, ou de leur Vicherley. Vous voyez de préten-
dus Philosophes, que l'on n'estime plus guères que dans quelques sociétés de Paris, s'élever avec une orgueilleuse ignorance contre tous les principes qui nous distinguent des Nations barbares, couvrir du masque de la vertu la licence la plus odieuse, briser tous les liens de la société, sapper tous les fondemens de la morale, écrire enfin des libelles en parlant de tolérance & d'humanité. Vous voyez... mais il est, dans ce siècle surchargé de pré-
tentions & de ridicules, des abus sur lesquels on ne doit s'arrêter que légèrement, dans la crainte de paraître licentieux soi-même. Ce sont ces abus si multipliés qui me font dire avec Juvenal :

*Difficile est satyram non scribere, nam quis ineptæ
Tam patiens gentis, tam ferreus ut teneat se?*

Avouez ceependant que ce n'est pas pousser la passion trop loin, que de n'en faire que rire.

Adieu, mon cher ami. En lisant mes Mé-

moires, vous remarquerez bien qu'ils ne sont véritablement qu'un essai de ce qu'on aurait dû faire. J'ai remonté jusqu'à François Premier, mais les seuls Gens de Lettres entraient dans le projet de mon Ouvrage, & je n'ai parlé que d'un très-petit nombre de Savans. Parmi les Gens de Lettres même, j'ai fait plutôt un choix de fantaisie, que je ne me suis astreint à n'omettre aucun de ceux qui auraient pu me fournir des observations intéressantes. Je me suis rappelé de mémoire, les Auteurs sur lesquels il m'a semblé que je trouverais à dire quelque chose qui valût la peine d'être écrit. Je ne me suis pas imposé plus de gêne pour les Auteurs vivans. Il en est pour qui j'ai le plus grand respect, & dont je n'ai rien dit, ou parce qu'ils ne se sont pas présentés à mon souvenir, ou parce que je ne me suis pas cru capable de les apprécier. Il en est d'autres que je n'estime point, & dont il m'a été plus facile encore de me taire. Le mérite des Ecrivains que je me suis permis de juger, a presque toujours déterminé l'étendue de leur article. Vous imaginez bien que les imitateurs, par exemple, ne tiennent pas autant de place que leurs modèles. Tous les Grands Hommes ont fait des élèves plus ou moins estimables ; mais ceux de ces élèves qui n'ont eu que le talent de bien imiter, n'appartiendront jamais à la classe des hommes de génie.

Mandez-moi ce que vous aurez pensé de ces Mémoires, mandez-le moi, dis-je, à la Génevoise & sans compliment. Continuez

16 LETTRE DE L'AUTEUR A MR. VERNES.

d'être un digne Pasteur, un vertueux Citoyen, un Père tendre, un heureux Mari; & puisque dans nos vœux il doit toujours entrer quelque sentiment d'intérêt personnel, aimez-moi comme vous savez que je vous aime.

A Argenteuil ce 25 Juillet 1769.



MEMOIRES



MÉMOIRES
POUR
SERVIR A L'HISTOIRE
DE NOTRE LITTÉRATURE,
DEPUIS
FRANÇOIS PREMIER
JUSQU'A NOS JOURS.

A.



LEMBERT (Jean le Rond d') de l'Académie Française & de celle des Sciences. Il passe pour un des plus fameux Géomètres de l'Europe , & sous ce rapport , il serait absolument étranger à nos Mémoires. Un Poète est rarement à portée de calculer le mérite d'un Géomètre , mais il est plus rare encore qu'un homme habitué au Compas soit capable de sentir les beautés de la Poésie. Pas

Tome II.

B

cal lui-même a prouvé combien on s'égare lorsqu'on veut juger d'un art qu'on n'entend point, & M. de Voltaire l'en a repris avec raison. Ce grand exemple devait engager M. d'Alembert à prodiguer moins ses réflexions sur la Poésie dans ses Mélanges de Littérature.

Depuis la première édition de nos Mémoires, nous avons relu scrupuleusement ces Mélanges. Nous savons qu'en partant du principe sévère, que tout ce qui n'ajoute pas infiniment à la réputation d'un homme célèbre, doit être à peu près regardé comme nul, quelques esprits difficiles prétendent que M. d'Alembert pouvait se dispenser, pour sa gloire, d'allier la Littérature aux Sciences exactes; mais ce jugement nous paraît trop rigoureux.

Si les productions de cet Ecrivain n'annoncent pas toujours un grand caractère, si l'on y trouve plutôt la finesse & les vues délicates du bel esprit métaphysicien, que les idées mâles & profondes du génie, si sa manière enfin n'est souvent qu'une copie trop étudiée de celle de M. de Voltaire, on ne peut cependant lui refuser le mérite, très-rare de nos jours pour un Philosophe, d'avoir écrit avec clarté, & sans dénaturer, comme tant d'autres, l'élégante simplicité de notre langue. Nous redifons encore (ainsi que nous l'avions dit dans notre édition précédente) que ses Réflexions sur l'abus de la critique en matière de Religion, & sur-tout son Essai sur les Gens de Lettres, sont les ouvrages d'un homme de beaucoup d'esprit, & qui a bien mérité de la

Littérature, en parlant d'elle avec une décence noble & courageuse.

M. d'Alembert, d'ailleurs, se retranchera toujours avec avantage dans la réputation distinguée qu'il s'est faite dans les hautes sciences, & que vraisemblablement il ne perdra point. On fait qu'il a enrichi le Dictionnaire. Encyclopédique d'une Préface très-estimée, & de plusieurs articles qui lui font honneur; mais, quoiqu'il ait été secondé par des mains habiles, ce grand monument est demeuré fort au dessous des espérances fastueuses que l'on en avait données. Une des principales causes de l'imperfection de ce vaste Ouvrage, c'est qu'il a eu trop de coopérateurs d'un mérite trop inégal. De cette bizarre association du génie, du bel esprit & des talens les plus médiocres, il ne pouvait résultter qu'un mauvais ensemble.

AMYOT (Jacques) né à Melun en 1513. Il y a plus de deux cens ans qu'il a écrit, & cependant on préfère encore avec justice sa Traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet Ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse, Amyot substitua la douceur, la naïveté; & son style, quoique très-simple, n'est épourvu, ni d'élégance, ni de graces. La langue a acquis depuis plus de force, plus de noblesse, plus d'harmonie; mais tant que l'ingénuité aura de quoi plaire, cette Traduction de Plutarque, & celle de la Pastorale, connue sous le titre de Daphnis & Chloé, ren-

dront la mémoire d'Amyot, précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet Ecrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la Littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellozane sous François I, Précepteur des Enfans de France sous Henri II, Evêque d'Auxerre & grand Aumônier sous Charles IX, enfin décoré de l'Ordre du Saint-Esprit sous Henri III, il mourut en 1593 chargé de gloire & d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange, le siècle de François I, fut à la fois, un siècle de politesse & de barbarie. La plupart des Savans, contemporains d'Amyot, furent, ou magnifiquement récompensés, ou les victimes des bûchers allumés par le fanatisme.

ARNAUD (l'Abbé) de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions, né à Carpentras. Il est distingué parmi le petit nombre de Savans qui ont conservé, dans ce siècle superficiel, le goût de la véritable érudition. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit & de chaleur, mérite qui s'allie rarement à des connaissances très-étendues, mais qui ne suppose pas toujours un goût parfaitement sûr. Il avait travaillé longtems au Journal Etranger & à la Gazette Littéraire de l'Europe. Il est à regretter que tandis que les Ecrits périodiques les plus insipides se multiplient jusqu'au dégoût, ces deux Ouvrages utiles n'aient pu se soutenir. On ne doit en accuser que le caractère frivole de la Nation.

AUBERT (l'Abbé Jean-Louis) né à Paris en 1731. Il a donné un volume de Fables, dans lequel on en trouve plusieurs qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de la Fontaine, & ce n'est point un éloge médiocre. Il a ordinairement assez de goût pour qu'on soit étonné que dans une de ses Fables, il ait choisi pour interlocuteurs un billet de Mariage & un billet d'Enterrement. Il ne faut qu'une bizarrerie de cette espèce pour jeter du ridicule sur un Recueil. Mais il y a dans celui de M. l'Abbé Aubert, des sujets d'un choix plus heureux, & qui doivent faire excuser ceux dont l'invention a moins de mérite.

Il a mis en vers, d'après le Roman de la Fontaine, les Aventures de Psyché. Cet Ouvrage lui fait honneur, quoiqu'il y ait dans le Roman des détails bien supérieurs aux meilleurs endroits du Poème. On ne peut disconvenir que cet Ecrivain ne soit facile, naturel, pur & correct, qualités d'autant plus estimables, qu'elles sont devenues plus rares. Nous pensons que Mr. l'Abbé Aubert devrait enfin quitter le personnage d'imitateur, qui ne donne jamais l'avantage d'être imité soi-même. Il pourrait essayer ses propres forces, & ne plus s'appuyer sur un modèle avec qui toute comparaison ne faurait être que dangereuse.

B.

BACULARD (François-Marie d'Arnaud de) né à Paris en 1709. Il dit lui-même dans la Préface de sa Tragédie de Fayel, que l'é-

dition de ses Poésies en trois volumes, n'est qu'un vrai chef-d'œuvre de sottises & d'impertinences.. L'aveu est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité & de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa Métamorphose du Cu d'Iris en Astre, que Mr. d'Arnaud par l'Epître qu'il a adressée au Cu de Manon. C'est que la Pièce de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention, & que M. d'Arnaud, indépendamment de la passion qu'il a mise dans son Epître, est revenu trop souvent à cette bagatelle, comme s'il eût eu peur qu'on ne l'oublât.

Cet Auteur semble regretter à présent le temps qu'il a perdu dans sa jeunesse, à traiter les sujets galans qui forment, en grande partie, le Recueil intitulé *Oeuvres Diverses de M. d'Arnaud*, & aujourd'hui sous le nom de M. Baculard, il s'est dévoué à un genre sombre & lugubre, dont il est flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses Essais en ce genre, sont les Tragédies du Comte de Comminge & d'Euphémie, qui n'ont jamais été représentées. Il n'a pas pris garde que dans ces Pièces singulières, il substituait l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses entr'ouvertes, des ossemens, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont Mr. Baculard voudrait charger la scène, pourrait former, sans doute un spectacle horrible, dégoûtant même, mais qui ne ferait que mieux sentir le défaut de génie d'un Auteur qui ne se croit tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phèdre, un seul

vers d'Iphigénie porte dans l'ame des spectateurs un saisissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs , trop sérieux pour une Parade , & trop ridicule pour une Tragédie. Nous avouons sincérement que nous préférions encore les Œuvres Diverses de Mr. d'Arnaud , à ces étranges productions de Mr. Baculard.

BALZAC (Jean - Louis Guez , Seigneur de) né à Angoulême en 1594 , mort en 1654. Le père de l'éloquence Française , comme Malherbe le fut de la Poésie. Avant lui Rabelais , Amyot & Montagne étaient à peu près nos seuls Ecrivains en prose. Leur mérite ne consistait principalement que dans une naïveté souvent piquante , mais aussi trop souvent grossière. Montagne se distingua par son énergie , & ne fut imité que par Charron son ami. Au reste , on ne trouvait , dans ces différens Auteurs , ni élégance continue , ni correction , ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac , jeune encore , qu'il serait , à cet égard , le réformateur de la langue , & l'événement justifia sa prédiction.

On doit en effet regarder Balzac comme le précurseur des bons Ecrivains de Port-Royal. Il avait puisé dans la lecture de Cicéron , la véritable idée de l'éloquence , & le goût de ces périodes harmonieuses & soutenues qui donnent encore à ses écrits un caractère de noblesse très-sensible. Mais par un sort commun à ceux qui dans tous les genres , osent tenter les premiers pas , Balzac passa le but

qu'il voulait atteindre, & la crainte de déshonorer son style par des expressions trop familières, le fit tomber dans l'hyperbole & dans l'enflure. Aussi lui-même, ne savait-il pas s'il devait prendre pour un éloge, ou pour une raillerie, ce vers mis au bas de son portrait par le Poète Maynard :

Il n'est pas de mortel qui parle comme lui.

Ses Lettres, ses Dissertations, ses Traités, trop négligés par nos jeunes Auteurs peu jaloux de s'instruire, prouvent qu'il avait un mérite plus réel & plus solide que celui de Voiture, qui ne fut guères qu'un très-bel esprit pour son tems.

Comme il faut être exact, même dans les petites choses, il n'est peut-être pas inutile d'observer que le mot *bienfaisance*, attribué par Mr. de Voltaire à l'Abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

BARTHELEMY (l'Abbé Jean-Jacques) né à Marseille. Homme d'une érudition, d'une modestie & d'un désintéressement très-rares. On lui doit de savantes conjectures, sur l'Alphabet de Palmire. Nous disons des conjectures, car il en est souvent de ces matières d'érudition, comme de celles de Physique; il faut se borner à deviner. Mr. l'Abbé Barthelemy a d'ailleurs enrichi de plusieurs Mémoires intéressans le Recueil précieux de l'Académie des Inscriptions dont il est Membre.

BAYLE (Pierre) né au Carlat en 1647,

mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus célèbres Philosophes. C'est un des pièges les plus adroits que la secte de nos Esprits forts ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire passer ce Grand Homme pour un de leurs Coryphées. Cette ruse, qu'ils ont souvent répétée depuis, n'en a pas imposé seulement à leurs prosélytes, mais à quelques ames timorées, qui peu capables de saisir l'esprit de Bayle dans son ensemble, ont pris l'habitude de le regarder comme un Ecrivain très-dangereux.

Il est vrai que ce Philosophe discutant avec impartialité, toutes les opinions humaines, sans dissimuler ni les difficultés ni les preuves, semblerait donner contre lui quelque prise à ceux qui, d'après les différens systèmes qu'il expose, voudraient tirer des conclusions téméraires que lui-même n'a jamais tirées. Mais les Sophistes de nos jours ont eu l'injustice ou la prudence de ne pas dire que Bayle a toujours présenté à ses Lecteurs le fil qui doit les guider dans ce labyrinthe de raisonnemens qu'il oppose sans cesse l'un à l'autre. Il est certain qu'il établit partout, sur l'insuffisance & l'incertitude de nos lumières naturelles, les argumens les plus propres à démontrer la nécessité indispensable d'une révélation.

Loin d'approuver cette manie audacieuse du raisonnement, cette Philosophie téméraire dont on n'a que trop abusé dans ce siècle pour détruire tous les fondemens de la morale, voici le jugement qu'il porte lui-même

de cette prétendue force d'esprit qui a fait de nos jours de si dangereux progrès ; » il » n'y a personne, dit-il, qui en se servant de sa » raison, n'ait besoin de l'assistance de Dieu ; » car sans cela, c'est un guide qui s'égare ; » & l'on peut comparer la Philosophie à ces » poudres si corrosives, qu'après avoir consumé les chairs mortes d'une plaie, elles » rongeraient la chair vive, carieraient les » os, & percerait jusqu'aux moëlles. La » Philosophie réfute d'abord les erreurs, mais » si on ne l'arrête point là, elle attaque les » vérités : & quand on la laisse faire à sa » fantaisie, elle va si loin qu'elle ne fait » plus où elle est, ni ne trouve plus où » s'asseoir. «

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux systèmes les plus erronés, & de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques, tels que les Pauliciens, les Manichéens, &c. Mais est-il donc permis d'interpréter & d'empoisonner ainsi les intentions d'un Auteur ? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous armer contre l'orgueil & l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remède à une certaine maladie d'opinion, à laquelle nous sommes tous plus ou moins sujets. On nous fait des exposés infidèles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentiments diffèrent des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences

si révoltantes , que sur la parole de nos Maîtres , nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques imbécilles , à peine dignes du nom d'hommes , & qui ne méritent pas que l'on s'abaisse à raisonner avec eux. Cette façon de penser nous enorgueillit , & nous dispose à l'intolérance , ou du moins au mépris pour tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés , à cet égard , par une réflexion bien simple ; c'est qu'il n'est guères de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi , & qui plus est , très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a voulu nous défendre , en nous faisant voir combien on risque de se tromper en ne consultant que les Docteurs de son propre parti ; combien on a calomnié & persécuté de certains hommes que l'on taxait d'opiniâtré dans des erreurs évidemment absurdes , parce que l'on ne se donnait pas la peine d'examiner les raisons spécieuses qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs. Cette intention de Bayle est très-digne d'un vrai Philosophe , d'un ami du genre humain. Elle ne tend qu'à nous rendre plus réservés , plus circonspects dans ces jugemens qui nous porteraient à la haine envers nos semblables. Plaignons les errans , mais écoutons - les. Soyons attachés à la vérité , mais examinons impartialément & sans précipitation ce qui peut en éloigner nos frères. Si nous réfléchissons sérieusement aux fausses lueurs qui peuvent

égarer l'homme le plus raisonnable , & aux
mages dont les plus grandes vérités sont quel-
quefois enveloppées , nous ne persécuterons
personne. Le ridicule , & non le glaive , devien-
dra le moyen de faire tomber sans violence
certaines erreurs qui pourraient inquiéter le
Gouvernement. C'était , sans doute , à ce sys-
tème de Tolérance que se rapportaient tou-
tes les intentions de Bayle , qui paraît n'a-
voir pas été bien entendu. Voilà , du moins ,
ce qu'un Lecteur attentif apperçoit dans ses
Ouvrages ; & alors il est indigné de toutes
les calomnies qui se sont accréditées con-
tre ce Grand Homme. Nous osons croire qu'à
son égard les faux Philosophes sont venus à
bout d'en imposer aux Théologiens.

En justifiant ici la mémoire de Bayle con-
tre ses détracteurs , nous ne faisons que nous
conformer à une pensée très-judicieuse du
grand Racine , qui repoussait pareillement les
outrages faits à la mémoire du célèbre Fra-
Paolo. » Je ne fais , dit cet illustre Ecrivain ,
» si ce n'est pas faire tort à la Religion , que
» de dire qu'un homme aussi généralement
» estimé n'a point eu de Religion. « On a
souvent répété cette réflexion vraiment phi-
losophique de Racine , sans avoir l'attention
de le citer.

Quoi qu'il en soit , si nos Sophistes moder-
nes ont cru véritablement honorer Bayle , en
le faisant le chef d'une secte dont il n'était
pas , c'est de leur part , du moins , un témoi-
gnage de reconnaissance qu'ils ne pouvaient
lui refuser. Ses Ouvrages ont été pour eux

une mine féconde dans laquelle ils ont puisé tout ce qu'ils ont écrit de raisonnable , & sa vaste érudition les a dispensés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes se réduiraient à très - peu de chose , s'ils restituaien ce qu'ils ont dérobé , non-seulement à ce Philosophe , mais à Montagne , Charron , le Vayer , &c. , &c.

Bayle fut Compilateur & Journaliste ; & dans ces deux emplois si avilis de nos jours , il s'est acquis une gloire immortelle. C'est que par l'assemblage le plus rare , il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux , & même du génie. Son style incorrect & diffus plaît malgré ses négligences , parce qu'à l'exemple de Montagne , il converse avec ses Lecteurs , & que peu d'Ecrivains apprennent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la Dialectique , & ne fut raisonner d'une manière , à la fois , plus subtile & plus profonde. Mais ce qui le rend sur-tout admirable , c'est qu'il mérita véritablement le nom de sage. On ne l'entendit point , quoique réellement persécuté , crier à la persécution. Il ne déshonora point ses apologies par des libelles. Il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate. Il ne prodigua point les grands mots d'*humanité* & de *vertu* , répétés si fréquemment , & avec un enthousiasme si factice , par les Charlatans de notre âge. Chaste dans ses mœurs , austère dans sa conduite , il put parler de morale sans craindre qu'on le fit rougir , en lui opposant le *contraste*

humiliant de ses actions & de ses discours.

Il est étonnant que le siècle de Louis XIV ayant été illustré par les Descartes, les Pascal, les Arnauld, les Gassendi, les Nicole, les Malbranche, & par Bayle lui-même, notre siècle ait osé s'arroger, si fastueusement, le titre de siècle philosophique, comme si quelques-uns de nos Philosophes modernes pouvaient se flatter de balancer la gloire de ces Grands Hommes.

BEAUMARCAIS (Charon de) né à Paris. On n'a encore que deux Drames de cet Auteur. Ils sont écrits en prose guindée, & partagés en cinq Actes. Mr. de Beaumarchais persuadé que la perfection est l'ouvrage du temps, & qu'à bien des égards, notre Art Dramatique est encore dans l'enfance, paraît s'occuper uniquement de ses progrès, & des moyens de plaisir que Moliere a eu, selon lui, le malheur de négliger.

Il a surpassé Mr. Diderot, par l'attention scrupuleuse avec laquelle il décrit le lieu de la scène, & jusqu'à l'ameublement dont il convient de le décorer. Il a la bonté de noter avec le même soin les différentes inflexions de voix, les gestes, les positions réciproques & les habillemens de ses personnages. Dans sa Comédie du *Pere de famille*, Mr. Diderot s'était contenté de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier. M. de Beaumarchais, dans sa Comédie des *Deux Amis*, a cru devoir ajouter à ces papillotes,

une veste de matin, & un balay de plumes. On voit combien les ressources du génie se multiplient entre les mains des Grands Hommes, & la merveilleuse influence de l'esprit philosophique sur tous les Arts.

Pour sacrifier davantage au naturel, Mr. de Beaumarchais a encore imaginé d'introduire, dans la même Pièce, un valet bien bête, ce qui est d'une commodité admirable pour les Auteurs qui voudront se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une découverte plus singulière, plus heureuse, & dont toute la gloire appartient à Mr. de Beaumarchais, c'est le projet qu'il a développé, dans la préface* de son Drame d'*Eugénie*, pour désen-
nuyer les spectateurs pendant les entre-actes. Il voudrait qu'alors le Théâtre, au lieu de demeurer vuide, fût rempli par des person-
nages pantomimes & mutets, tels que des va-
lets, par exemple, qui frotteraient un appa-
rtement, balayeraient une chambre, bat-
traient des habits, ou régleraient une pendu-
le : ce qui n'empêcherait pas l'accompagne-
ment ordinaire des violons de l'orchestre.

Nous pensons que Molière eût fait une scène très-piquante de ces modernes légis-
lateurs du Théâtre, qui se flattent de per-
fectionner l'Art dramatique par de pareils moyens, & qu'il n'eût pas manqué de joindre ces belles découvertes au fameux projet

* Cette préface est d'ailleurs un modèle rare de ridicule, de faux goût, & de style barbare.

de Mr. Caritidès , dans la Comédie des Fâcheux. Il n'y a rien d'aussi plaisant , peut-être , que l'air de prétention avec lequel nos réformateurs de la scène proposent gravement des puérilités aussi niaises ; & l'on serait tenté de s'écrier avec Mascarille :

Rare & sublime effort d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive !

BEAUMELLE (Laurent Angliviel de la) né en Languedoc en 1729. Il a publié les Lettres de Madame de Maintenon , & des Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre. Il est évident qu'on trouve dans ces Mémoires , quelques faits hazardés. Le style n'a pas toujours la décence & la dignité qui conviennent à l'histoire ; mais , malgré ces défauts , on ne peut refuser à l'Auteur beaucoup d'esprit , de talent , de feu & d'énergie. Il a quelquefois la précision de Tacite , dont il a fait une étude particulière , & que même il a traduit. Nous nous rappelons avec plaisir de lui avoir entendu lire le morceau intéressant & sublime de la Mort de Germanicus. Ce serait un grand malheur pour Mr. de la Beaumelle , que de s'être acquis une triste célébrité par un illustre ennemi (*) ; mais ce qui peut le consoler , c'est qu'il a d'ailleurs des droits très-fondés à une réputation honorable.

(*) Mr. de Voltaire.

BELLOY (N. de) né à Paris. Il a mis ses talens à l'abri , non de la critique , mais de la satyre , par l'usage respectable qu'il en a fait. Il a donné à tous nos Poètes Dramatiques l'exemple de puiser leurs sujets dans l'Histoire de la Nation , & de consacrer leurs veilles à la gloire de leur Patrie. On ne peut qu'applaudir à des vues si nobles. Cet amour de l'héroïsme Français suppose nécessairement une ame élevée , qui donnera toujours à cet Auteur un caractère très - distingué , même aux yeux de ses contemporains. Nous devions à Mr. de Belloy cette marque de notre estime. Nous n'examinons plus s'il aurait besoin de soigner davantage sa versification , & de la rapprocher un peu de ce beau naturel , de cette noble simplicité que lui-même a le mérite de sentir & d'admirer dans Racine. C'est au tems & à la postérité de lui adjuger la palme dramatique qui pourra lui appartenir ; mais on ne peut lui refuser dès - à - présent la couronne civique.

BERGERAC (Cyrano de) né dans le Périgord en 1620 , mort en 1655. Cet Auteur qui est échappé au souvenir de Mr. de Voltaire dans sa liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV , peut - être regardé comme un homme vraiment singulier , & qui se fut acquis une réputation distinguée , si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige , & qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses , une éducation trop négligée

gée, une imagination sans frein, & qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêchèrent de perfectionner ses talents. Mais malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en philosophie. Ses Ouvrages, quoique défigurés par des équivoques & par des pointes, en sont la preuve. On voit qu'il était parfaitement instruit des principes de Descartes; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il a fourni à Mr. de Fontenelle, au Docteur Swift, à M. de Voltaire, & à Molière même, plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes célèbres. Outre sa Comédie du Pédant joué, assez plaisante pour le tems, & meilleure que celle des Visionnaires de Desmarets, qui eut une si grande réputation, il a fait une Tragédie de la Mort d'Agrippine, où il a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple de ces maximes hardies, qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule, dans plusieurs de nos Tragédies modernes.

BERNARD (N.) Garde des livres du Cabinet du Roi à Choisy, né dans le Dauphiné. On a de lui quelques Pièces fugitives pleines de graces, de délicatesse & de légèreté. On fait qu'il a fait un *Art d'aimer*, d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés où l'Auteur l'a fait connaître, & qui vraisemblablement, ne sera pas moins accueilli du Public. Il a donné à l'Opéra les *Surprises de l'Amour*, & *Castor & Pollux*. Il

serait à souhaiter que le génie de Rameau eût été toujours aussi heureusement secondé par les Ouvrages qu'il a honorés de sa Musique.

C'est au Poète aimable dont nous parlons que fut adressée cette jolie invitation de Mr. de Voltaire, au nom de Madame la Duchesse de la Valière.

Au nom du Pinde & de Cythère,
Gentil Bernard est averti,
Que l'Art d'aimer doit Samedi
Venir souper chez l'Art de plaisir.

B**** (le Comte François Joachim de Pierre de) de l'Académie Française , né à Saint-Marcel de Lardéche , en 1715 , non moins recommandable par sa gloire littéraire que par ses dignités , aux yeux de ceux qui savent que le mérite réel est le premier de tous les titres. A l'exemple de l'illustre Rousseau , il a enrichi ses vers par un usage heureux & continual de l'ancienne mythologie , de ces fictions charmantes contre lesquelles il s'élève parmi nous , dit Mr. de Voltaire , » une secte de gens durs qui se » disent solides , d'esprits sombres qui prétendent au jugement , parce qu'ils sont dépourvus d'imagination , d'hommes lettrés & ennemis des Lettres , qui voudraient proscrire la belle Antiquité & la Fable. «

Les Poésies de Mr. L. C. D. B. respirent en général , l'élégance , l'harmonie & la facilité. Aucun Poète ne paraît avoir mieux senti que toutela magie des vers ne consiste pré-

cisément que dans l'art de peindre. Quelle richesse, quelle magnificence dans cette description du Soleil au milieu de sa course !

Ce grand Astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre & les mers
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'Univers.

Mais ce qui assure à Mr. L. C. D. B. une gloire durable, c'est qu'il a su cacher sous des fleurs les préceptes de la morale la plus pure. Son Epître à Mr. le Baron de Montmorency en est un exemple. Elle est en même-tems un témoignage bien estimable du respect de l'Auteur pour tout ce qu'on doit respecter. Elle fait aimer la vertu, l'honneur, les loix, & sur-tout la précieuse simplicité des mœurs antiques.

BERTAUD (Jean) Evêque de Séez, né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauvèrent la langue Française du naufrage, dont le galimathias pédantesque de Ronsard semblait la menacer, & qui lui conservèrent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur,

¶ qui deviennent , par l'abus que nous en faisons , l'instrument de toutes nos calamités , il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse :

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ,
Il le reçut pour son salut ,
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles Stances de Ber-
taud , dont les derniers vers sont encore dans
la bouche de tout le monde :

Félicité passée ,
Qui ne peut revenir ,
Tourment de ma pensée ,
Que n'ai-je , en te perdant , perdu le souvenir !

BLANC (l'Abbé Jean-Bernard le) né à Dijon en 1707. Sa Tragédie d'Aben-Said , représentée avec quelque succès en 1734 , n'a jamais reparu depuis sur aucun Théâtre. Les succès éphémères de la plupart des Pièces nouvelles tiennent souvent à de certaines circonstances ; par exemple , au talent d'un Acteur qui se distingue dans un rôle , à la cabale d'une Actrice , aux dispositions du Public qui se lasse quelquefois de siffler , &c.

On connaît les Lettres non Françaises de Mr. l'Abbé le Blanc sur les Anglais ; mais on ne fait pas qu'il a fait un volume d'Elégies , un Poème sur l'Histoire des Gens de

Lettres de Bourgogne, une Traduction des Discours Anglais de David Hume, & quelques autres Ouvrages, soit en prose, soit en rimes.

BLETTERIE (l'Abbé Jean-Philippe-René de la) de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes, mort à Paris en 1772.

La vie de l'Empereur Julien est le plus estimé de ses Ouvrages. On fut gré à l'Auteur de ne s'être point livré à ce faux zèle qui ne permet pas qu'on rende justice aux vertus d'un Prince, lorsqu'il a eu le malheur d'être ennemi de l'Eglise. Nous croyons cependant que Mr. l'Abbé de la Bletterie n'a pas tracé le caractère de Julien d'une main assez Philosophique. Il paraît penser de bonne-foi, que cet Empereur fut véritablement attaché au Paganisme jusqu'à la superstition. C'est ce que tout Lecteur un peu éclairé ne se persuadera jamais d'un Prince tel que Julien. On fait que ce Prince, né avec tant de lumières naturelles, avait reçu d'ailleurs une éducation chrétienne par les plus habiles Maîtres qu'on eût pu choisir. L'expérience nous apprend il est vrai, que malgré de pareils lecours, on peut s'égarter dans la foi, & même en perdre entièrement l'habitude ; mais d'une éducation aussi soignée, on ne retombe point dans les chimères de l'idolâtrie, & dans les abymes de la superstition. Julien, par une politique malheureuse, crut devoir préférer l'ancienne Religion de l'Empire à celle de Constance son persécuteur. Il savait

combien l'exemple du Prince a d'influence sur l'opinion publique. Il ne s'acquitta pas moins des fonctions de Pontife que de celles d'Empereur. Il parut se livrer, avec le plus grand zèle, aux pratiques d'un culte dont il voulait rétablir l'honneur dans l'esprit des peuples. En un mot, il se montra payen par déférence pour le système politique qu'il avait eu le malheur d'adopter; mais il est absurde de penser qu'il l'ait jamais été par persuasion.

Nous avons encore de M. l'Abbé de la Bletterie une vie de Jovien, très-inférieure à celle de Julien, une traduction estimée des *Césars* & du *Misopogon* de ce dernier Empereur, enfin une Traduction complète de Tacite, qui en fait désirer une meilleure.

BOISSY, (Louis de) de l'Académie Française, né à Vic en Auvergne, en 1694, mort en 1758. Il a fait plus de trente Comédies, dont il n'est resté que les *Dehors Trompeurs*, le *Français à Londres*, & le *Baillard*.

Ses vers sont en général pleins d'esprit, & l'on pense qu'il eût pu se faire un nom dans la satyre, mais il n'eut que très-rarement la force comique. Il lui manquait la connaissance approfondie du cœur humain, celle du monde & celle de son art.

S'il est vrai comme on nous l'assure, qu'on lui ait donné le plan de la Comédie des *Dehors Trompeurs*, on ne trouvera plus chez lui aucune trace du génie d'invention.

Il ne sut ni placer, ni faire agir sur la scène un caractère heureusement dessiné. Il n'eut jamais le talent du dialogue vrai, qui n'est que l'imitation fidelle du meilleur genre de conversation; & l'on ne saurait trop répéter à ce sujet, que ce dialogue qui ne doit être ni un assaut d'Epigrammes, ni un tissu de Dissertations, est véritablement un des plus rares secrets & une des principales illusions de la bonne Comédie.

Ce qui justifie tout ce que nous venons de dire sur M. de Boissy, c'est l'empressement puéril avec lequel il saisissait, même dans sa vieillesse, tous les Vaudevilles de Paris, pour en faire des Comédies aussi passagères que la folie du moment qui en était le sujet. De-là, dans ses Pièces, tant de personnages allégoriques, tels que le *Badinage*, la *Mode*, la *Frivolité*, la *Bagatelle*, le *Je ne sais quoi*, &c. On sent que ces personnages ne peuvent être qu'un abus de l'esprit, & qu'avec tout l'art du monde, ils demeurent toujours dans la classe des Etres de raison, froids & inanimés.

C'est ce défaut de connaissances & d'observations réfléchies qui rend Mr. de Boissy presque toujours glacial, malgré la vivacité de son esprit & des talents très-distingués. On a de lui neuf volumes *in-8°*, qui en formeraient à peine un bon.

BOISTEL (Jean-Baptiste-Robert) né à Amiens, Auteur d'une Tragédie d'*Antoine* & de *Cléopatre*, dans laquelle il y avait

une scène qui mérite qu'on en conserve le souvenir, & très-supérieure à toute la Tragédie que Mr. Marmontel a donnée depuis sur le même sujet. Mr. Boistel n'a point assez travaillé sa dernière Pièce d'Irène, & n'aurait pas dû négliger les heureuses dispositions qu'il paraissait avoir pour le Théâtre.

BONNET, (Charles) né à Genève. Un des plus grands Métaphysiciens de ce siècle. Ses premiers goûts le portèrent vers l'Histoire Naturelle, soit des insectes, soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à ces égards, il faudrait que nous eussions nous-mêmes plus de connaissances physiques, & d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression, & surtout celle des gens éclairés, c'est qu'aucun savant n'a peut être plus que notre Auteur, de cet esprit vraiment philosophique, nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas à pas, il l'observe, il l'étudie avec une sagacité, une justesse, une patience inconcevables. Il nous montre, autant qu'il est possible, tous les degrés intermédiaires par lesquels elle passe pour arriver à tel ou tel résultat. Il cherche, comme elle, à ne point faire de saut, à ne point laisser de lacune, à distinguer toutes ces nuances si déliées, si imperceptibles à l'œil vulgaire, & que le génie seul peut saisir & marquer. Voyez surtout, pour justifier ce que nous avançons, les *Considérations sur les Corps organisés*.

On reproche avec raison à un grand nombre de Physiciens de former des systèmes d'imagination non moins frivoles que brillans. Ils voient la nature, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'ils la veulent ; ils la tourmentent, non pas pour lui arracher ses secrets, mais pour la plier de force à leurs idées, & la rendent, si on l'ose dire, complice de leurs écarts. Nous croyons Mr. Bonnet bien à l'abri de ce reproche. Il a pu s'égarter sans doute ; mais sa marche est assurément la plus méthodique, la plus circonspecte, la plus philosophiquement modeste qu'on ait pu suivre ; & si l'on s'égare sur ses traces, c'est qu'après tout, ce sont toujours des traces humaines.

De l'Histoire Naturelle notre Auteur passa à la Métaphysique, & cette transition, comme il le dit lui-même, n'a rien d'extraordinaire. En effet, le génie de l'observation embrasse tout. La même force d'attention qui se déploie sur des pétales, sur des germes, ou des animalcules, peut s'exercer aussi sur les opérations & les facultés de notre ame. Son *Essai analytique* sur ce dernier objet en est la preuve. C'est ici sur-tout où l'Auteur avait à se tenir en garde contre une imagination naturellement forte & brillante : aussi nous appellerions volontiers cet Essai un combat perpétuel de l'Auteur contre lui-même, combat que la victoire a couronné selon nous, car jamais il n'emploie d'images, de sentimens, de traits d'esprit, là où le sujet ne demande que la plus rigoureuse précision.

Si l'on observe, de tems en tems, quelques morceaux pleins de chaleur, c'est de cette chaleur qui naît du fond du sujet, qui s'étend du centre à la circonference, & non de cette chaleur empruntée & superficielle qui n'affecte que pour l'instant.

L'Auteur du Livre de l'Esprit, dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont su établir un pont de communication entre la science & l'ignorance. Tel est Mr. Bonnet dans tous ses Ouvrages, & principalement dans son Essai analytique. On n'y pouvait mettre, à la fois plus de profondeur & de clarté. Ce qui distingue encore ce Philosophe des autres Métaphysiciens, c'est son attention soutenue à présenter l'homme tel qu'il est, autant qu'il nous est possible de le connaître. Il ne l'envisage que comme un Etre mixte, comme le résultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps.

Parmi les Métaphysiciens les plus célèbres, les uns, comme on l'a dit ingénieusement, ont voulu spiritualiser la Matière les autres ont au contraire matérialisé les Esprits. La vérité paraît devoir se trouver, ou nulle part ailleurs, dans la ligne qui sépare ces deux extrêmes; & c'est sur cette ligne que marche sans cesse notre Auteur. Qu'on ne l'accuse donc point de Matérialisme, puisqu'après tout on ne saurait bien parler de l'ame sans parler beaucoup du corps, vu la prodigieuse influence des deux substances l'une sur l'autre. On accusa Descartes d'Athéisme, lui qui donna de nouvelles démonstra-

MÉMOIRES
tions contre cette horrible hypothèse : voilà ce qui doit consoler tous les Grands Hommes exposés avec autant d'injustice aux mêmes imputations.

Enfin, ce qui distingue avantageusement Mr. Bonnet des prétendus Philosophes de nos jours, c'est qu'il est véritablement un Philosophe Chrétien, quoi que puissent en dire certains beaux esprits, qui ont décrété dans leurs petits cerveaux que Chrétien & imbécille seraient dorénavant synonymes. Voyez le dernier Ouvrage de Mr. Bonnet, intitulé *Recherches sur le Christianisme*, dans lequel il déploie tout ce que la Dialectique a de plus fort & la Critique de plus impartial & de plus exact.

Sa *Palingénésie* renferme beaucoup de conjectures sur le rétablissement futur de toutes choses. Il y en a quelques-unes qu'on a jugé un peu hazardées ; mais quoi qu'il en soit, ce seront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'esprit, comme on appellait les Ouvrages politiques du bon Abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien.

BOSSUET, (Jacques-Bénigne) Evêque de Meaux, de l'Académie Française, né à Dijon, en 1627, mort à Paris en 1704. Le plus éloquent de nos Orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ses Ouvrages de controverses, ni de ses autres Ecrits théologiques, qui l'ont mis au rang des Pères de l'Eglise. Mais quelle majesté, quelle véhémence de style dans ses Oraisons funèbres !

On le croirait animé d'un enthousiasme divin. Le sublime des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvemens, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue & variée sans laquelle il n'est point d'Orateurs, tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée comme celle de nos Rhéteurs modernes, par une emphase étudiée; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antithèses, ni à la fausse chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit de nos jours dans les harangues Académiques, & même dans la Chaire.

Le Discours sur *l'Histoire Universelle* porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des Empires, que les desseins secrets de Dieu sur la Nation Juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée, qui dans son système du Monde, subordonnant tous les Astres à la Terre, faisait de cette petite Planète le centre unique de tous les mouvemens du Ciel. Mais ce reproche qui n'est que spéieux, & auquel la Théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de Mr. Bossuet, qui s'est frayé une route nouvelle, en appliquant au récit des faits historiques toute la noblesse & toute la rapidité de l'Eloquence.

Aucun Lecteur de goût peut-il se rappeler sans plaisir, l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la première fois, ce morceau sublime où l'Auteur fait entendre à l'imagination le fracas effroyable des Empires qui meurent aussi-bien que les Rois, & tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres?

On doit regretter éternellement un siècle où les Condés avaient pour Panégyristes les Bossuets & les Bourdaloues; où la gloire de Turenne était célébrée par les Mascarons & les Fléchiers, où le brave Luxembourg recevait son immortalité de la plume de l'éloquent la Rue. Aussi c'est de ce beau siècle que Mr. de Voltaire a dit :

Français vous savez vaincre & chanter vos conquêtes.

BOURDALOUE (Louis) Jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Corneille avait réformé la Scène, Bourdaloue réforma la Chaire en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua, sur-tout par la force de son raisonnement, & par la solidité de ses preuves; mais il négligea trop de parler au cœur, il prodigua trop les citations des Pères, enfin il énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions & des subdivisions: méthode qui ne semble imaginée que pour donner, mal-à-propos, des entraves au génie. Quoi qu'il en soit, Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modèle parmi les Orateurs Chrétiens.

BOURSAULT (Edme) né à Mussy-l'Evêque en Bourgogne, en 1638, mort en 1701. Il n'avait aucunes Lettres, & cependant il a fait quelques Comédies restées au Théâtre, & dont le style est quelquefois du plus grand naturel, & du meilleur goût Dramatique. On doit distinguer celles du *Mercurie galant*, d'*Esope à la Ville*, mais principalement celle d'*Esope à la Cour*, dans laquelle il y a une Scène très-intéressante qui a pu donner l'idée, & qui devrait être le modèle de cette espèce de comique larmoyant, auquel on n'a pas encore trouvé de nom convenable. Cette Scène ne plaît à tout le monde, que parce que le pathétique en est vrai, simple, momentané, & que d'ailleurs elle n'est amenée par aucun moyen romanesque.

C'est de quoi ne s'occupent guères tous nos Ecrivains actuels dans le genre des Drames. On leur croirait le plus profond mépris pour la vraisemblance théâtrale, tant ils semblent négliger de choisir dans un ordre possible les incidents de leurs Pièces. C'est moins dans la nature que dans les Romans qu'ils vont puiser leurs caractères : aussi ce ne sont pas des hommes, mais des êtres purement fantastiques qu'ils nous représentent, & c'est ainsi que nous sommes retombés dans l'enfance de l'art.

Boursault eut le malheur d'offenser Molière, qui le nomma dans l'*Impromptu de Versailles*, & le livra au ridicule sous les yeux du Roi & de toute la Cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'Auteur du

Misanthrope ; mais sans l'approbation dont Louis XIV honora la Pièce de Molière, on serait tenté de croire que ce dernier abusa un peu de la vengeance.

Boileau, qui ne pouvait estimer un Ecrivain sans Littérature, jeta aussi quelque ridicule sur le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une Comédie intitulée la Satyre des Satyres. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation, & c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand Poëte, qui devait plus que tout autre, ne point se dénier de ses forces, & se prêter à la plaisanterie. On ne saurait trop redire aux Gens de Lettres que la liberté, qu'il faut soigneusement distinguer de la licence, est leur plus belle prérogative, & que tout Ecrit qui n'offense ni les loix, ni les mœurs ne peut être supprimé sans injustice.

Boursault, quelque tems après, eut l'avantage de se montrer supérieur à Despréaux, non par ses talens, mais par un procédé fort estimable. Il ne rougit point de faire des avances à ce même Satyrique dont il croyait avoir à se plaindre, & depuis leur réconciliation fut sincère.

BRÉBOEUF, (Guillaume) né à Rouen, en 1618, mort en 1671. Fortement épris de Virgile dans sa jeunesse, il se trouva avec Ségrais, son compatriote, qui s'était passionné pour Lucain, & qui se proposait d'en faire la traduction. Brébœuf, à force de lui vanter Virgile, lui fit abandonner la Phar-

sale

sale pour l'Enéide , & lui-même entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain , quitta l'Enéide pour la Pharsale.

Cette aventure singulière rapprocha Brébœuf du modèle qui était le plus analogue au caractère de son esprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthousiasme dont il s'échauffa tout-à-coup pour Lucain , c'est qu'alors le goût n'était qu'à son aurore , Brébœuf était d'ailleurs dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillans. Son imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre qui ne l'abandonna presque jamais. Il n'est pas étonnant que dans cette espèce de délire il ait confondu l'emphase avec la grandeur , & l'enflure avec le sublime. Mais du moins il eut le génie de sentir qu'un Poète ne devait être traduit qu'en vers , & les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu un grand nombre , & jamais on n'a pu lire une page de la Pharsale en prose.

Si Brébœuf n'eût pas été enlevé par une mort prématurée , & si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût , nous osons croire qu'il eût été un des bons Poètes du siècle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'Ecrivains que Boileau a jugés peut-être avec un peu trop de rigueur ; mais on sait que ce célèbre Satyrique avait moins d'éloignement pour Brébœuf , que d'antipathie pour Lucain. Et en effet , on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une très-grande distance entre le style de Brébœuf &

celui de Chapelain. Il se trouve souvent dans la Pharsale Française, des vers que Corneille lui-même n'eût pas désavoués.

BRET (Antoine) né à Dijon en 1717, homme de beaucoup d'esprit & de goût, Auteur d'une Vie intéressante de la célèbre Ninon l'Enclos, & de plusieurs Comédies, dont quelques-unes sont restées au Théâtre. Il serait à souhaiter que Mr. Bret ne se fût jamais écarté, par complaisance pour le goût du siècle, des vrais principes qu'il a sur son Art. La *Double Extravagance*, pièce d'intrigue, & l'un de ses premiers Ouvrages, était dans le bon genre comique ; mais depuis, il semble que cet Auteur ait cru devoir faire violence à ses propres talens, en faveur du genre sérieux qui prenait de jour en jour plus de crédit sur nos Théâtres. Ce n'est pas que Mr. Bret soit tombé dans les excès monstrueux où nous avons vu se précipiter quelques Dramatiques modernes. Si l'on trouve dans son *Faux Généreux* des situations pathétiques, elles ne produisent que cette émotion naturelle & douce que les Maîtres de l'art se sont quelquefois permis d'exciter dans leurs meilleures Comédies ; mais en général Mr. Bret est devenu, dans la plupart de ses Pièces, trop réservé sur le comique, comme s'il eût craint qu'il ne fût plus possible de ramener la Nation au bon goût. On pourrait aussi lui reprocher de n'avoir pas toujours assez travaillé ses vers ; mais cette négligence se fait moins sentir dans le

style familier de la Comédie , que dans tout autre genre de poésie.

Cet Auteur est actuellement occupé d'un Ouvrage qui peut lui faire le plus grand honneur. Il travaille à un Commentaire de Molière. D'après les principes que nous lui avons connus , d'après son goût naturel cultivé par d'excellentes études , enfin d'après quelques dissertations qu'il a faites sur l'art de la Comédie , nous pensons qu'il est très-digne de soutenir avec gloire cette honorable entreprise. Ce travail peut même ranimer son amour pour un genre où le plus sûr moyen de réussir est d'observer sans cesse le génie & les ressources de Molière.

Michel Bret , père de l'Auteur dont nous parlons , joignait au mérite essentiel d'une probité généralement reconnue , les talens de société les plus agréables. On trouve son nom dans la Bibliothèque de Bourgogne , mais son article est très-court , parce qu'il avait eu la modestie de ne pas publier le Recueil de ses Poésies : elles lui avaient fait beaucoup d'honneur dans une Ville où l'on remarque à peine l'esprit , tant cette qualité semble être devenue le caractère distinctif de la plupart de ses habitans.

BRUÉYS (David-Augustin) né à Aix , en 1640 , & non en Languedoc , comme l'a dit Mr. de Voltaire , mort à Montpellier en 1723.

Il avoit été dans sa jeunesse de l'Eglise réformée , & même il avait fait une répon-

D ij

fe à l'Exposition de la Foi de Mr. de Bossuet, qui au lieu de lui repliquer, entreprit de lui faire adopter la Religion Romaine, & y réussit. De Théologien controversiste, Bruéys devint un Auteur comique très-estimable. La seule Comédie du *Grondeur* suffirait pour lui assurer une réputation distinguée. Son *Muet* (imitation de l'*Eunuque* de Térence) est demeuré au Théâtre. On lui doit encore la petite Comédie de l'*Avocat Patelin*, d'après une ancienne facétie Française ; mais en conservant la gaîté naïve & franche de l'original, il l'a beaucoup embellie.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut longtemps dans la société la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Bruéys disait avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent : » le premier acte du *Grondeur* est entièrement de moi, il est excellent. Le second a été gâté par quelques scènes de farce de Palaprat, cet acte est médiocre. Le troisième est presque entièrement de lui, il est détestable. «

On doit regarder cet auteur comme un de ceux qui ont conservé, parmi nous, le goût de la véritable Comédie. Il ne fut point de l'Académie Française.

BRUN (Denys le) né à Paris, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Prince de Conty, homme vraiment rare, dans ce siècle où la grande Poésie commençait à être méconnue. Ses Odes dont le Recueil est prêt

à paraître, sont plus variées que celles du grand Rousseau, & non moins poétiques que celles de Malherbe. Mr. le Brun a pris tour-à-tour le ton de Pindare, d'Anacréon & d'Horace.

Il partage avec Mr. de Voltaire la gloire d'avoir secouru par ses bienfaits la petite Nièce de Corneille. Touché de son extrême infortune, rempli de cette confiance généreuse que prend une ame élevée dans une ame sensible à l'honneur, il adressa une Ode pleine de noblesse, à Mr. de Voltaire, par laquelle il le sommait, au nom de sa gloire, d'être le bienfaiteur de Mademoiselle Corneille. Sa confiance ne fut point trompée; & Mr. de Voltaire dut ainsi à Mr. le Brun une des plus belles actions qu'il ait faites.

Indépendamment de ses Odes, nous connaissons depuis longtems un Poëme de Mr. le Brun sur la *Nature*. Ce Poëme dont le plan est plus riche & plus vaste que celui de Lucrèce, est en même-tems, ce qui nous a paru le plus digne d'être comparé dans notre langue à la belle Poésie des Géorgiques.

BRUYÈRE (Jean de la) de l'Académie Française, né près de Dourdans, en 1639, mort en 1696. C'est le Philosophe qui après Molière, a le mieux observé & connu les hommes. Ses *Caractères*, écrits d'un style nerveux, & dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les Mœurs qui ait paru chez aucun Peuple.

Il ne diffère pas froidement & séchement comme ses imitateurs ; mais tout est animé, tout respire sous son pinceau. Il est redéivable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que pour lui nuire , ses ennemis publièrent des clefs satyriques de son Ouvrage. Ces Libelles téméraires sont oubliés , & le Livre de la Bruyère est demeuré comme un des plus précieux monumens du beau siècle de Louis XIV.

Quelques personnes reprochent cependant à la Bruyère un ton trop décisif & trop dogmatique , des phrases trop coupées , un style trop sententieux , trop recherché , qui a égaré quelquefois ses imitateurs , tels que MM. de Fontenelle & Duclos. En un mot , elles le regardent comme le Sénèque Français. Nous ne le jugeons pas avec cette sévérité ; mais nous pensons qu'en effet il n'est pas exempt de quelques-unes de ces affectations , qui sont devenues bien plus sensibles dans ceux qui les ont imitées , & qui n'avaient pas son génie.

BUFFON (Louis LE CLERC de) de l'Académie Française & de celle des Sciences , né à Montbart , en Bourgogne , l'un des hommes par qui nous reconnaissions avec bien de la joie que le règne de Louis XV peut balancer la gloire de l'autre siècle. Il est autant supérieur à Pline que la saine Philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne Physique. Son Histoire Natu-

elle est un monument d'éloquence & de génie que toute l'Europe nous envie, & dont elle attend la continuation avec la plus grande impatience.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de Mr. de Buffon, est de reconnaître que par-tout il a été égal à son sujet. Non-seulement il est admirable dans les plus petits détails ; mais lorsqu'on lit *la première & la seconde Vue* de cet homme sublime, on croirait que participant à l'intelligence suprême, il a surpris les secrets du Créateur, pour lever le plan de la Nature..

Le style de Mr. de Buffon a paru trop poétique à quelques esprits chagrins qui ont prétendu qu'il avait écrit le Roman plutôt que l'histoire de la Nature. Mais à qui convenait-il de peindre si ce n'était pas à l'Historien des merveilles de l'univers ? Et le moyen de peindre en maître sans dérober quelquefois le feu sacré de la Poésie ! Nous plaignons les barbares assez dénués d'imagination pour être insensibles aux couleurs magiques dont Mr. de Buffon s'est servi pour animer son tableau.

C.

CAHUZAC (Louis de) mort en 1759 ; à Charanton. Presque tous ses Opéra ont été mis en Musique par l'illustre Rameau, & ne le méritaient guères. On ne peut nier cependant que Cahuzac n'eût du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, & qu'il ne fût quelquefois amener avec

art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie dont il mourut ; & il semble qu'avec une imagination assez froide, il n'eût pas dû se croire menacé d'une pareille maladie.

Il avait donné un Traité historique de la Danse, en trois volumes, dans lequel il y a des recherches curieuses ; il est cependant très-loin des grandes vues que Mr. Noverre a développées dans ses Lettres sur le même Art.

Mr. de Cahuzac a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie ; mais c'était avant sa retraite à Charanton.

CAMPISTRON (Jean Galbert) de l'Académie Française, né à Toulouse en 1656, mort dans sa Patrie en 1713. Toutes ses Tragédies, à l'exception de *Virginie* & de *Pompéia*, furent très-applaudies aux représentations. L'ordonnance en est sage & régulière, le style naturel, mais faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, & ne sont pas animées de ce pathétique terrible qui doit être l'âme des Tragédies. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, & il n'a presque emprunté que ses négligences. Cependant *Andronic* & *Tiridate*, qui sont demeurés au Théâtre, doivent incontestablement occuper le premier rang parmi toutes nos Tragédies modernes, si l'on en excepte celles de MM. de Voltaire & de Crébillon, la *Didon* de Mr. le Franc, le *Manlius de la Fosse* & la Tragédie de *Warwick*.

La Comédie du *Jaloux désabusé*, qui est aussi restée au Théâtre, prouve que Campistron avait plus d'une sorte de mérite. Il a donné encore quelques Opéra, celui d'*Acis & Galathée* entr'autres, le dernier que Lully ait mis en musique.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il y accompagnait le Duc de Vendôme, a qui il eut l'honneur d'être attaché toute sa vie.

CASTEL (Louis) Jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757, homme à paradoxes, & d'un caractère singulier, à peu-près semblable à celui de Bergerac. Tout le monde connaît la bizarre invention de son Clavessin oculaire. Mr. de Montesquieu ne dédaignait pas de s'amuser de ses faillies, qui étaient quelquefois très-heureuses ; mais ce n'était pas lorsqu'il disait que *la vie est une épigramme dont la mort est la pointe*.

CERFVOL (N.) né à Paris, auteur de quelques ouvrages sur le Divorce, & sur l'Education des filles, écrits avec assez de chaleur, mais trop peu de solidité.

Dans le nombre étonnant de systèmes que l'enthousiasme de l'économie domestique a produits de nos jours, celui d'introduire l'usage du divorce n'est pas le moins singulier. L'exemple de la Pologne dont le régime & les loix semblent favoriser cette liberté, ne conclut rien pour la France qui a des loix

opposées. Nous sommes très-persuadés que chez une Nation inconstante & légère, telle que la nôtre, l'établissement du divorce entraînerait bientôt les plus grands abus. Avant que de s'ériger en législateur dans son cabinet, il faudrait du moins avoir un peu médité sur les différences spécifiques que la nature a mises dans le caractère des peuples; mais c'est la première chose que négligent dans leurs projets chimériques, la plupart des économistes.

L'Education des filles est un objet que Mr. de Cerfvol a traité plus utilement dans sa *Gamalogie*. Les vues en sont très-sages & le but excellent. Nous l'invitons à se livrer à ce genre de philosophie raisonnable, & non à s'égarer dans ces spéculations chagrines & dangereuses que la licence du siècle voudrait mettre en crédit. Qu'il abandonne tout ce fatras philosophique aux Editeurs du *Système de la Nature*, & à cette foule d'Écrivains téméraires

Qui n'ont d'esprit que pour fronder les loix.

CHAPELAIN (Jean) de l'Académie Française, né à Paris en 1595, mort dans cette Ville en 1674. Balzac le mit en réputation, & en effet Chapelain avait beaucoup de littérature. Son Poème de la *Pucelle*, trop vanté avant de paraître, détruisit en un moment la considération prématuée qu'il avait eu l'adresse d'usurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces Auteurs qui se pressent de recueillir les suffrages des

Sociétés par des Ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs porte-feuilles, & qui devraient n'en sortir jamais.

Les douze derniers Livres de ce mauvais Poème sont restés manuscrits à la Bibliothèque du Roi, & aucun Libraire n'a voulu se charger de les imprimer. Cependant le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers Ecrits, & qu'il fut choisi par l'Académie pour rédiger la Critique du Cid.

Le moindre défaut de sa *Pucelle* est d'être ennuyeuse. Le style d'ailleurs, à quelques endroits près, en est si âpre, & hérissé d'inversions si dures, que Racine & Despréaux s'imposaient pour punition, dans des jeux de société, d'en lire quelques vers. Aujourd'hui le Poème de la Peinture de Mr. le Mièvre & les Tragédies de Mr. Marmontel servent au même usage.

CHAPELLE (Claude Emmanuel Luillier) né à la Chapelle, près de Paris, en 1626, mort en 1686. Poète facile, naturel, voluptueux & négligé. Il est Auteur du Voyage connu sous son nom, bagatelle agréable qui a été imitée souvent & malheureusement.

Chapelle était homme du monde ; mais il sut conserver dans la bonne compagnie de son tems cette heureuse naïveté qui fait le principal mérite de ses Ouvrages. Il joignait à ce don de la Nature celui d'observer avec finesse les ridicules de la société. Il y puisait des scènes comiques qu'il rendait à son ami

Molière avec la plus grande vivacité ; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire : tant il y a loin de l'esprit de conversation au talent de mettre en œuvre !

La méprise d'un Éditeur qui avait confondu l'écrivain dont nous parlons avec un auteur médiocre nommé de la Chapelle, donna occasion à cette épigramme de l'Abbé de Chaulieu.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
Dans cette Edition nouvelle,
Ce qui pourrait t'alambiquer
Entre Chapelle & la Chapelle :
Lis leurs vers, & dans le moment,
Tu verras que celui qui, si maussadement,
Fit parler Catulle & Lesbie,
N'est pas cet aimable génie
Qui fit ce Voyage charmant ;
Mais quelqu'un de l'Académie.

CHARRON (Pierre) né à Paris en 1541, mort en 1603. Disciple & ami du célèbre Montagne. Quoiqu'il ait imité le style de ce Philosophe, il n'a pas écrit, comme lui, en homme du monde, & son Livre de la Sagesse est moins lu que les Essais de Montagne. On voit cependant que Charron avait une grande force d'esprit, & rien ne la caractérise mieux, à ce qu'il nous semble, que ce passage dans lequel cet Ecrivain a parlé de Dieu d'une manière sublime.

» Déité, c'est ce qui ne se peut connoître, ni seulement s'appercevoir. Du fini

» à l'infini n'y a aucune proportion , nul
» passage : l'infinité est du tout inaccessible ,
» voire imperceptible. Dieu est la même ,
» vraie & seule infinité. Le plus haut esprit
» & le plus grand effort de l'imagination n'en
» approche plus près , que la plus basse &
» infime conception. Le plus grand Philoso-
» phe & le plus savant Théologien ne con-
» naît pas plus ou mieux Dieu que le moin-
» dre Artisan. Où il n'y a point d'avenue , de
» chemin , d'abord , ne peut y avoir de loin
» ni de près... Dieu , Déité , Eternité , Tou-
» te-puissance , Infinité , ce ne sont que mots
» prononcés en l'air , & rien plus à nous.
» Ce ne sont pas choses maniables à l'enten-
» dement humain ... Si tout ce que nous di-
» sons & proférons de Dieu était jugé à la
» rigueur , ce ne serait que vanité & igno-
» rance. Dont , disait un grand & ancien
» Docteur , que parler de Dieu , même di-
» sant choses vraies , il est très - dangereux.
» La raison de ce dire est , qu'outre que
» telles & si hautes vérités se corrompent
» passantes par nos sens , nos intelligences
» & nos bouches , encore ne savons , & ne
» pouvons être certains qu'elles soient vraies.
» C'est à l'hazard que nous rencontrons : car
» nous n'y voyons goutte , & ne savons que
» c'est , ni quel il y fait. Or parler de Dieu
» en doute & incertitude , & comme à tâ-
» tons , & par divination , il est dangereux ,
» & ne savons si Dieu le trouve bon : si
» ce n'est que nous confions tant en sa bon-
» té , qu'il prend en bonne part tout ce qu'on

» dit de lui à bonne intention, & pour l'honorer tant que l'on peut. Mais encore, qui fait que cette confiance-là lui soit agréable ; & que la bonté divine est de cette sorte ? C'est bien l'office & le fait de la bonté humaine, créée & finie : mais qui fait que la divine incrée, infinie, soit de cette couleur ? ... Par quoi le plus expé dient, mais qu'il soit possible à l'homme se voulant mêler de penser & concevoir la Déité, est que l'ame, après une abstraction universelle de toutes choses, s'élevant par-dessus tout, comme en un vuide, vague & infini, avec un silence profond & chaste, un étonnement tout transi, une admiration toute pleine de craintive humilité, imagine un abyme lumineux, sans fond, sans rive & sans bord, sans haut, sans bas, sans se prendre ni se tenir à aucune chose qui lui vient en imagination, sinon se perdre, se noyer, & se laisser engloutir dans cet infini. A quoi reviennent à peu-près ces sentences anciennes. La vraye connaissance de Dieu est une parfaite ignorance de lui. S'approcher de Dieu est le connaître lumière inaccessible, & d'icelle est absorbé. C'est aucunement le connaître que de sentir qu'êtant par-dessus tout, l'on ne peut le connaître : éloquem ment le louer, c'est avec étonnement & effroi se taire, & en silence l'adorer en l'ame. Mais pour ce qu'il est très-difficile, & à peu-près impossible à l'ame, de pouvoir subsister en un si incertain & vague in-

» fini, (car elle demeurerait toute troublée &
» comme au rouet) semblable à celui qui de-
» force de tourner sa tête , tout ébloui , ne
» sachant plus où il est , se laisse tomber :
» & quand bien elle le pourrait , demeurant
» transie , percluse , & ravie d'effroi & d'ad-
» miration , si ne pourrait-elle , en aucune
» façon , agir avec Dieu , le prier , l'invo-
» quer , le reconnaître , l'honorer , qui sont
» les premiers & principaux chefs de toute
» Religion : car en telles choses il est néces-
» sairement requis se le présenter avec quel-
» que qualité , bon , puissant , sage , enten-
» dant , acceptant nos intentions : il est for-
» ce & ne peut être autrement , en la con-
» dition présente de cette vie , que chacun
» se fasse & se peigne à soi-même une ima-
» ge de la Déité , à laquelle il regarde , il
» s'adresse & se tienne , laquelle lui soit
» comme son Dieu. L'esprit se la fait en éle-
» vant son imagination pardessus tout , &
» concevant , de toute sa force , une sou-
» veraine bonté , puissance , perfection ; car
» le dernier & le plus haut degré où cha-
» cun peut monter & arriver par l'extrême
» effort de sa conception , lui est son Dieu ,
» & lui sert d'image de la Déité : image
» toute fois fausse ; c'est-à-dire , manquée
» & imparfaite : car étant la Déité , comme
» dit est , inimaginable , infinie , à laquelle
» l'esprit ne peut , par aucune conception ,
» ni près , ni loin approcher , ne peut faire
» aucune vraie image , non plus que d'une
» chose qu'il ne fait du tout que c'est ; il

» suffit qu'il la fasse la moins fausse, moins
» vicieuse, plus haute, plus pure qu'il peut. «

Le scepticisme très - raisonnable de Char-
ron, mais très-hardi pour son siècle, le fit
accuser faussement d'irréligion par quelques
fanatiques. Autant on a de respect pour une
Religion sainte & épurée, qui n'excite les
hommes qu'à la douceur, à la paix, à la to-
lérance & à la charité, autant on a d'hor-
reur pour le fanatisme, qui a quelquefois
pris son masque, mais qu'il est aisé de re-
connaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la
Religion ce que l'Hypocrisie est à la Vertu.

CHAULIEU (Guillaume AMFRYE de)
Abbé d'Aumale, né dans le Vexin-Normand
en 1639, mort à Paris en 1720. Il fut l'élève
& l'ami de Chapelle, négligé comme lui
dans son style; mais supérieur peut-être par
la hardiesse, le sentiment & la volupté que
ses Poésies respirent. Mr. de Voltaire l'appelle
l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet,
à l'exemple du Poète Grec, & avec les mê-
mes grâces, il a chanté jusques dans sa vieil-
lesse, les jeux, les amours & le vin; & par-
ce qu'il logeait au Temple chez Mr. le Duc
de Vendôme qui l'honorait de son amitié.

Les Critiques d'un goût sévère observent
que la réputation de ce Poète, portée de
son vivant au-dessus de sa valeur, com-
mence à décroître un peu. Comme il n'eut au-
cune prétention littéraire, pas même celle
de l'Académie, il n'arma contre lui ni l'or-
gueil, ni la jalouſie des Gens de Lettres. On
pardonna

pardonna à l'homme aimable , à l'homme qui rassemblait chez lui la meilleure compagnie de son tems , des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun Poëte. Les Editeurs plus soigneux de sa gloire , n'auraient pas dû se permettre de grossir son Recueil d'un grand nombre de Pièces fort insipides. Le meilleur de ses Ouvrages , quoiqu'on y trouve encore beaucoup trop de licences & de longueurs , est celui qu'il adresse au Marquis de la Fare , & qui commence par ce vers :

Plus j'approche du terme , & moins je le redoute.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de la) de l'Académie Française , né à Paris en 1691 , mort en 1754. Le premier qui mit en faveur sur notre Théâtre le Comique lar-moyant , ou la Tragédie domestique , genre si bien caractérisé par Mr. de Voltaire dans ces vers du pauvre Diable :

Souvent je bâille au Tragique bourgeois ,
Aux vains efforts d'un Auteur amphibia ,
Qui défigure & qui brave à la fois
Dans son jargon Melpomène & Thalie.

La Mélanide de Mr. de la Chaussée est incontestablement le chef-d'œuvre de ce mauvais genre , quoiqu'on ait donné depuis *Cénie* , le *Fils Naturel* , le *Pere de Famille* , le *Philosophe sans le savoir* , *Eugénie* , *Béverley* , *les deux Amis* , &c.

Il faut être juste, & reconnaître que Mr. de la Chaussée était infiniment supérieur à tous les Auteurs des Pièces que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du Théâtre. Il a peu de Pièces dans lesquelles on ne trouve de belles scènes & beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la maladresse d'écrire des Drames communs en prose commune. Mais comme il n'était pas né plaisant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de Novateur, & sûr de réussir auprès de la multitude, parce qu'il avait, si nous osons le dire, la perfection de la médiocrité.

Il affecta pour paraître conséquent, les mœurs les plus graves ; cependant on a de lui des Contes orduriers & des Parades fort indécentes. Qui croirait d'après cela, que ce fût lui, qui se couvrant du manteau de la Morale, contribua toujours à faire exclure Mr. Piron de l'Académie, sous prétexte d'une Ode licentieuse échappée à la jeunesse de ce dernier ? C'est ainsi qu'avec l'hypocrisie de mœurs, plus commune aujourd'hui que celle de Religion, on vient à bout de faire réussir & de sanctifier pour ainsi dire ses vengeances personnelles. La Chaussée haïssait Mr. Piron, qui s'était permis contre lui quelques Epigrammes très-plaisantes.

La foule des esprits superficiels regardait en effet la Chaussée comme l'inventeur de ce genre metis, qui n'était pourtant qu'une sottise renouvelée dont Scarron lui-même avait eu le bon goût de purger la scène, &

qu'enfin le génie de Molière avait fait disparaître. Jusqu'alors nos Comédies n'avaient été que de tristes Romans, tels que ceux qu'on ose nous donner pour un nouveau genre. Ainsi nous voyons que l'art, bien loin de se perfectionner, retombe précisément dans la barbarie de son origine; & voilà les grands progrès de l'esprit Philosophique!

Rien ne caractérise mieux à notre gré ces étranges innovations, dont tant de singes de la Chaussée font aujourd'hui leurs délices, que ces strophes que nous avions attribuées à Mr. Piron par méprise, & parce qu'elles nous avaient semblé dignes de lui:

Quel est ce Poëme fantastique,
Dont le mélange mal-adroit
Tient du tragique le plus flasque
Et du comique le plus froid?
C'est toi, bâtarde Comédie,
Avorton de la Tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui;
Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris de la Muse tragique
Que le ton pleureur & l'ennui.



Ni la chaleur, ni l'élégance;
Ni les mœurs, ni les passions,
Ne rachetent l'extravagance
De ces folles créations.
Un nom caché dans la naissance;
Quelque froide reconnaissance,

Voilà leur éternel refrein,
 De cette Comédie étrange
 Les plans semblent faits par la Grange,
 Les vers par l'Abbé Pellegrin.



Des caractères romanesques ;
 Des incidens miraculeux ,
 Des vertus toujours gigantesques ;
 Un fond d'intrigue fabuleux ;
 Un intérêt faible & pénible
 Qui sort d'un Roman impossible :
 Que peignent ces tristes pastels ?
 Molière connaît les hommes ;
 Il nous a peints tels que nous sommes.
 Ses tableaux feront immortels.



Révérend Père la Chaussée ;
 Prédicateur du saint Vallon ,
 Porte ta morale glacée
 Loin des neuf Sœurs & d'Apollon.
 Ne croi pas , Cotin dramatique ,
 A la Muse du vrai comique
 Devoir tes passagers succès.
 Non. La véritable Thalie ,
 S'endormit à chaque homélie
 Que tu fis prêcher aux Français.



CHOISEUL (Gilbert de) né en 1608 ; de

Evêque de Comminge en 1644, & de Tour-
nay en 1670, mort en 1683. Notre amour
pour la gloire des Lettres nous fait saisir avec
empressement l'occasion d'enrichir nos Mé-
moires d'un nom qui devient de jour en
jour plus cher à la Nation, & l'un des plus
illustres qui soient en France. Nous trouvons
dans un Recueil du tems, ce beau Sonnet
de Gilbert de Choiseul, sur la pompe fu-
nébre d'Anne d'Autriche, Mère de Louis
XIV.

Superbes monumens d'une grandeur passée,
Vous voilà descendus du Trône au monument;
Que reste-t-il de vous dans ce grand changement,
Qu'un triste souvenir d'une gloire effacée?

Mortels, dont la fortune est toujours balancée,
Et qui des ris aux pleurs passez en un moment,
Si vous voulez sortir de votre égarement,
Que ce terrible objet frappe votre pensée.

Anne vivait hier, & cette Majesté
Qui régnait sur les cœurs par sa rare bonté,
Dans ces antres sacrés n'est plus qu'un peu de cendre.

Orateurs taisez-vous; cette foule de Rois
Qui sont ici comme elle, & sans force & sans voix,
Fait moins de bruit que vous, mais se fait mieux
entendre.

CLÉMENT (N.) né à Dijon, Auteur
de la Satyre insérée à la fin de notre pre-
E iii

mier volume. Quoiqu'il nous ait fait l'honneur de nous l'adresser, nous bravons le petit ridicule attaché communément aux louanges que l'on ose rendre à ceux dont on a été loué soi-même ; & nous nous empressons d'annoncer au Public un jeune imitateur de Boileau, qui dès ses premiers Essais s'est approché de si près de la manière forte & correcte de son modèle. Il a le courage de le suivre dans une carrière bien délicate & bien épineuse ; mais nous ne le détournons pas d'un genre pour lequel il semble avoir des dispositions aussi marquées. Boileau lui-même, s'il eût cédé à des conseils pusillanimes, eût perdu la plus brillante partie de sa gloire. Il osa dire la vérité à son siècle, & appeler des accusations de ses ennemis à l'intégrité de ses mœurs. On lui rendit enfin justice. Ce sera le sort, & de Mr. Clément, s'il continue de faire d'utiles Satyres, & de tout homme de goût qui sera doué des mêmes talens & du même courage.

Cet Auteur avait fait des Observations critiques sur différens Poëmes qui ont paru depuis quelques années. Elles nous avaient paru remplies de modération, de politesse, & sur-tout d' excellens principes. Elles avaient été approuvées par un Censeur, & par conséquent autorisées à paraître, selon toutes les loix de la Librairie. Cependant nous apprenons qu'à force de manège, les Auteurs critiqués sont parvenus à en faire supprimer l'édition. C'est, il faut l'avouer, une plaisante manière de répondre à la Critique. Il est

singulier que des Gens de Lettres se proposent d'établir dans la Littérature l'intolérance qu'ils proscrivent par-tout ailleurs ; mais malgré tous leurs efforts , elle ne s'y maintiendra jamais. Des Magistrats respectables peuvent être surpris. Ils sont néanmoins trop jaloux de leur gloire pour ne pas se rendre à la voix puissante de la raison , toutes les fois qu'elle leur sera présentée avec une généreuse confiance. Quel est le Magistrat qui voudrait avoir persécuté Horace en faveur de Crispinus , Pope en faveur de Blackmore , Boileau en faveur de Cotin ? Mais en supposant même qu'un Auteur eût fait une critique chagrine & injuste des Ouvrages d'un homme de mérite , comme en matière de goût les opinions sont infiniment libres , il ferait encore contre le droit naturel d'inquiéter cet Auteur. Le plus beau privilège des Ouvrages de génie , est précisément de résister à l'épreuve de la Critique. Loin de décourager les vrais talens , elle devient pour eux un aiguillon nécessaire , ainsi que Boileau le disait à son ami Racine :

Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par ses envieux un Génie excité
Au comble de son Art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir , plus il croît & s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Ce serait par conséquent être barbare ,

même envers les hommes de génie , que de vouloir leur ôter un principe d'émulation & de gloire. Ce serait s'exposer à détruire tous les Arts , que d'interdire aux Gens de Lettres une liberté utile qui n'a rien de commun avec la licence. Les Magistrats qui veulent se mettre à l'abri des pièges que leur tend la médiocrité , ont une règle infaillible pour la distinguer sur le champ. Les moyens humbles qu'elle emploie pour faire intervenir l'autorité dans ce qui n'est pas de son ressort , au risque de la dégrader , la haine , l'impatience , la frayeur de toute critique , sont les véritables traits auxquels la médiocrité se fait toujours reconnaître. Si l'on avait eu pour elle la complaisance qu'elle ose quelquefois exiger des hommes en place , Pradon eût fermé la bouche à Despréaux. Nous n'aurions eu ni Régnier , ni Molière , ni Rousseau , ni Mr. de Voltaire lui - même , qui à leur exemple a fait tant de fois en faveur du goût un usage si courageux du ridicule.

N. B. Ce que nous avions prévu dans notre édition précédente est arrivé. On a rendu justice à la liberté courageuse de Mr. Clément , & on a levé la défense qu'on lui avait faite de publier ses Observations. Les Connaisseurs sans être toujours de son avis y ont remarqué en général le caractère d'un Aristarque excellent , quelquefois d'une sévérité un peu dure , mais nécessaire peut-être dans un tems où la licence , en matière de goût , ne reconnaît plus aucun frein. Ceux qui avaient sollicité contre lui des ordres rigoureux ont

été couverts de confusion , & les Magistrats dont ils avaient surpris la justice , en devenant eux-mêmes les protecteurs de Mr. Clément , se sont acquis une gloire nouvelle : ainsi l'indignation publique retombera toujours sur les persécuteurs.

Cet Auteur a donné depuis une Epître de Boileau à Mr. de V... Cette Epître , quoiqu'on ait trouvé trop d'humeur à Boileau , quoiqu'elle ne soit pas tempérée par l'enjouement du grand homme qu'on y fait parler , & qu'elle ne soit pas d'accord avec l'idée que nous avons du mérite supérieur de Mr. de V... en plusieurs genres , confirme cependant l'opinion distinguée que Mr. Clément nous a donnée de ses talens pour le genre de la Satyre.

COGER (François - Marie) Professeur d'Eloquence au Collège Mazarin , né à Paris en 1723. On n'imitera pas ici l'injustice de ceux qui lui ont reproché d'avoir fait beaucoup de vers latins. Cette occupation est de son état , & notre siècle n'a pas à se glorifier de ne plus produire ni de Rapin , ni de Commire , ni de Santeuil , ni de Vanière. Cette disette prouve seulement que nous avons dégénéré dans les deux langues. On a de Mr. Coger un Examen du *Bélisaire* de Mr. Marmontel , plein d'observations judicieuses.

COLARDEAU (N.) né à Janville près d'Orléans. Il débuta avec succès par une imitation en vers d'une Epître d'Héloïse à Abai-

lard. L'original est de Pope. Ce fut apparemment ce qui soutint Mr. Colardeau, qui se montra fort inférieur à lui-même dans une Epître d'Armide à Renaud, qu'il publia quelque-tems après, & qui est de la plus grande faiblesse.

Ses Tragédies d'*Astarbé* & de *Caliste* annonçaient plutôt le mécanisme d'une vérification heureuse, que le talent de la poésie. Il est à regretter qu'il n'ait pas perfectionné par le travail & par l'étude les dons que lui avait fait la Nature. Mais la plupart de nos jeunes Auteurs croient que l'esprit supplée à tout; & comme les Marquis de Molière, ils savent tout sans avoir rien appris. Cette négligence de s'instruire a exposé Mr. Colardeau à d'étranges méprises. On fait que dans son Poème du *Patriotisme* il eut le malheur de transporter la Crête à Colchos; ce qui rappelle une bévue singulière de Pradon, qui ayant placé en Asie une Ville d'Europe, disait pour s'excuser qu'il ne savait pas la chronologie.

COLLÉ (Charles) né à Paris, Sécrétaire ordinaire & Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans. C'est un de ceux qui dans ce siècle tristement raisonnable, ont eu le mérite de conserver cette ancienne gaîté qui était autrefois le caractère distinctif de la Nation. Ses Vaudevilles ont plus de recherche, de finesse & d'énergie que ceux de Panard, & annoncent davantage l'homme qui a vécu dans un Monde choisi. Il y a d'excellentes

scènes comiques dans son Théâtre de Société. Elles font regretter que l'Auteur, rebuté apparemment par les dégoûts que ceux qui se dévouent à la bonne Comédie sont forcés de dévorer, n'ait pas enrichi comme il le pouvait le Théâtre de la Nation.

Sa Comédie de *Dupuis & Desronais*, quoiqu'elle excite quelquefois l'attendrissement & même les larmes, est bien éloignée par la vérité des caractères & la simplicité des incidents, de ces Drames romanesques, aussi peu dignes d'estime sous le nom de Tragédies Bourgeoises que sous celui de Comédies larmoyantes. Mr. Collé a plusieurs fois manifesté son mépris pour ce mauvais genre. *Dupuis & Desronais* est véritablement une Pièce dans le goût de celles de Térence. Les sentiments en sont vrais, les caractères bien soutenus, le dialogue naturel & tel qu'il doit être. L'auteur, qui fait très-bien des vers, en eût peut-être soigné davantage la versification, s'il se fût moins attaché à des parties plus essentielles. C'est lorsqu'on les a négligées qu'on tâche de masquer ses défauts par la richesse du coloris.

CONDAMINE (Charles-Marie de la) de l'Académie Française & de celle des Sciences, né à Paris en 1701. Voici ce que lui dit Mr. de Buffon en réponse au Discours qu'il prononça le jour de son entrée à l'Académie Française.

» Du génie pour les Sciences, du goût
» pour la Littérature, du talent pour écrire,

» de l'ardeur pour entreprendre , du coura-
» ge pour exécuter , de la constance pour
»achever , de l'amitié pour vos rivaux , du
» zèle pour vos amis , de l'enthousiasme pour
» l'humanité ; voilà ce que vous connaît un
» ancien ami , un Confrère de trente ans ,
» qui se félicite aujourd'hui de le devenir
» pour la seconde fois. Avoir parcouru l'un
» & l'autre hémisphère , traversé les conti-
» nens & les mers , surmonté les sommets
» sourcilleux de ces montagnes embrasées ,
» où des glaces éternelles bravent également
» & les feux souterrains & les ardeurs du
» Midi ; s'être livré à la pente précipitée de
» ces cataractes écumantes dont les eaux sus-
» pendues semblent moins rouler sur la terre
» que descendre des nues ; avoir pénétré dans
» ces vastes déserts , dans ces solitudes im-
» menses , où l'on trouve à peine quelque
» vestige de l'homme , où la nature accou-
» tumée au plus profond silence , dut être
» étonnée de s'entendre interroger pour la
» première fois ; avoir fait en un mot , par
» le seul motif de la gloire des Lettres , ce
» que l'on ne fit jamais par la soif de l'or ;
» voilà ce que connaît de vous l'Europe , &
» ce que dira la Postérité.«

CONDILLAC (l'Abbé Etienne BON-
NOT de) né à Grenoble. La Métaphysique
n'était qu'un cahos ténébreux où les Descar-
tes & les Malebranche s'étaient égarés , en
nous donnant , comme l'a dit Mr. de Vol-
taire , le Roman de l'ame au lieu de son His-

toire, lorsque l'illustre Locke, par son Essai sur l'Entendement humain, répandit sur ces matières abstraites une lumière inattendue. Mr. l'Abbé de Condillac fut parmi nous un des premiers Disciples de ce Philosophe Anglais. Son essai sur l'origine de nos connaissances, & son Traité des sensations sont deux Ouvrages que son Maître n'eût pas désavoués.

CORNEILLE (Pierre) de l'Académie Française, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684. Le Créateur de la Tragédie en France.

Quoique Mr. de Voltaire ait dit que l'on ne représente plus que six ou sept Pièces de trente-trois qu'il a composées, cette fécondité du grand Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son génie. Nous n'avons connu que par ses chefs-d'œuvre la prétenue médiocrité de ses derniers Ouvrages, dont les plus faibles seraient eux-mêmes des chefs-d'œuvre dans ce siècle de disette. Les *Sophonisbe*, les *Sertorius*, les *Othon*; ces Pièces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, & que lisent à peine nos jeunes Ecritvains, demanderaient des Acteurs capables de les représenter, & des Spectateurs assez instruits pour les entendre. Alors on serait étonné de l'immense intervalle qui sépare ce Père du Théâtre, même dans ses Ouvrages les moins soignés, de la foule présomptueuse de nos Auteurs dramatiques. On peut appliquer à ce grand homme ce que Longin di-

fait d'Homère : Ses rêves sont ceux de Jupiter.

Il paraît d'abord singulier que Corneille n'ait pas eu plus d'influence sur le caractère de la Nation. Il semble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie & de grandeur; mais le génie du Cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille. Le Ministre ayant affirmé l'Autorité, de manière qu'elle n'eût plus rien à redouter des secousses d'une liberté expirante, le Poète fut sublime & Romain en pure perte. Racine, par son style enchanteur, & par la route qu'il choisit, entièrement opposée à celle de son prédecesseur,acheva d'amollir la Nation. Corneille plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avait fait de l'admiration le principal ressort de ses Tragédies. Racine y substitua l'intérêt. L'ambition, la politique, l'amour de la liberté disparurent insensiblement du Théâtre, pour faire place à une passion plus touchante, & le cœur donna des loix au génie.

Malgré cette révolution, Corneille sera toujours le plus imposant de nos Poètes Tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble à notre égard, avoir acquis déjà la Majesté d'une antique. L'Héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de la Fontaine fut naïf. Peut-être ces deux genres ne sont-ils pas aussi opposés qu'on pourrait d'abord le

penser : sur-tout s'il est vrai , comme nous le croyons , que le sublime ne soit que le naïf du grand.

CORNEILLE (Thomas) de l'Académie Française , né en 1625 , mort en 1709. Le grand nom de son frere fut pour lui un honneur dangereux. Il est un des premiers qui ait altéré la simplicité de la Tragédie par des intrigues romanesques. C'est en cela que nos Tragiques modernes semblent l'avoir pris pour modèle ; mais aucun d'eux n'a fait le Comte d'Effex , ni Ariane.

COTIN (l'Abbé Charles) Prédicateur & Poète , l'un des quarante de l'Académie Française , né à Paris , mort en 1682. Son nom immortalisé par Boileau , est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais Auteurs. C'est ainsi du moins que paraît en avoir jugé Mr. d'Arnaud , lorsqu'il a dit si judicieusement , en parlant de lui-même :

Il est bien vrai que ma Muse vulgaire
N'atteindra point au renom de Voltaire ;
Que mis au rang des modernes Cotins ,
Je subirai d'aussi honteux destins.

Œuvres de Mr. d'Arnaud Tom. 1 pag. 294.

On doit observer cependant que dans toutes les Pièces légères de Mr. d'Arnaud , il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli Madrigal de l'Abbé Cotin :

Iris s'est rendue à ma foi,
 Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
 Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour & moi ;
 Et l'Amour fut d'intelligence.

Personne n'ignore que l'Abbé Cotin fut joué par Molière dans la Comédie des Femmes Savantes, sous le nom de *Tricotin d'abord*, & ensuite sous celui de *Trifotin*. On fait aussi que le Traiteur Mignot, pour se venger de Boileau qui l'avait appellé empoisonneur, eut recours à la plume du même Cotin, qui lui fournit une Satyre. Mignot en enveloppait ses biscuits, & par ce moyen il vint à bout de lui donner une sorte de publicité. Nous avons connu un Curieux qui avait conservé un exemplaire de cette Satyre originale. Voici comment on y traitait l'illustre Despreaux :

Que ne peut point une étude constante !
 Sans feu sans verve & sans fécondité,
 Boileau copie. On croirait qu'il invente,
 Comme un miroir, il a tout répété, &c,

L'Auteur de l'Art Poétique sans verve !
 L'Auteur du Lutrin sans fécondité ! Rien, à notre avis, n'est plus capable que ces vers de faire sentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COYER (l'Abbé) né à Beaume-les-No-
 nes, en Franche-Comté. Il a donné, sous le
 nom

nom très-judicieux de *bagatelles*, de petites brochures morales qui toutes n'ont qu'une même physionomie, un même style, un même caractère, l'ironie. On fait combien à la longue, l'uniformité de cette figure devient fastidieuse quand elle n'est pas accompagnée, comme dans les Ouvrages de Swift, d'une légéreté, d'une finesse, d'une gaîté continues, d'une grande variété de connaissances, & sur-tout d'une imagination vive, brillante, originale & féconde.

Mr. l'Abbé Coyer a écrit une Histoire du grand Sobieski du même ton que ses bagatelles. Un de ses derniers Ouvrages est un Discours badin sur l'inutilité de la Prédication. Nous croirions à cette inutilité si Mr. l'Abbé eût fait des Sermons, & qu'il ne nous en restât pas d'autres.

N'oublions pas que dans un Discours fait pour une Académie de Province, le même Abbé a traité très-cavalièrement l'illustre la Fontaine; mais ce Poète lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent si heureusement une de ses Fables :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre;
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur-tout à mordre:
 Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux Ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT de) de
l'Académie Française, né à Dijon en 1674,
Tome II. F

mort à Paris en 1762. Par la force de son génie , il s'est rendu l'égal de nos meilleurs Poëtes tragiques , sans les imiter. Il ouvrit au Théâtre une route nouvelle. Il n'eleva point l'ame comme Corneille ; il ne parla point au cœur comme Racine ; mais la terreur devint entre ses mains le premier ressort de la Tragédie. Son style , souvent inégal & peu correct , étincelle de beautés mâles & hardies , qui rachètent bien avantageusement ses négligences.

Nous ne pouvons mieux louer ce grand homme , qu'en empruntant les propres paroles de Mr. de Voltaire. » Je vois ici (dit-il dans son Discours à l'Académie Française) ce génie véritablement tragique , qui m'a servi de Maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière. Je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur , comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. »

En effet , dans les caractères d'Atréée , de Palamede , de Rhadamiste , de Pharasmane , on admirera toujours le pinceau mâle de Mr. de Crébillon. Quel caractère plus fortement tragique que celui de Rhadamiste , personnage dont le modèle hardi n'exista jamais que dans l'imagination de l'Auteur ! Nous le répétons , il est malheureux que le style de cet homme de génie ne réponde que rarement à l'admiration qu'il inspire d'ailleurs. Mais ce défaut dont nous ne dissimulons point l'importance , ne doit pas être pour de petits beaux esprits qui ne lui vont pas à la

cheville , une raison suffisante d'aboyer sans cesse contre sa mémoire. Nous ne leur envions pas la satisfaction de se complaire dans leurs jolies phrases ; mais nous attendons qu'ils nous montrent de l'invention & des idées.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de) fils du précédent , né à Paris en 1707 , Ecrivain d'un mérite très-rare , & non moins original que son Père aux yeux de ceux qui savent que le sublime des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Il n'a fait que des Romans , mais on y trouve la peinture la plus fidelle des mœurs corrompues de ce qui s'appelle parmi nous la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte , les caractères mieux tracés , les situations filées & graduées avec plus d'art.

Ne l'accusons point de la licence des mœurs qu'il a peintes : il peut dire à tout son siècle : Est - ce ma faute à moi si ces mœurs sont les vôtres ! Ne soyons au contraire frappés que de l'art singulier avec lequel il a su dire les choses les plus libres , & présenter les images les plus voluptueuses. Il semble qu'à l'exemple de la Fontaine il se soit créé une langue à lui seul pour exprimer en style décent des idées qui ne pouvaient se passer de gaze. Peut-être même M. de Crébillon a-t-il encore à cet égard plus de délicatesse & d'enjouement que son modèle : on serait tenté de croire que ce sont les graces elles-mêmes qui ont jetté leurs voiles sur ses nudités.

On peut le regarder comme le Pétrone Français ; mais après ce que nous venons de dire, on peut juger de combien il l'emporte sur l'Auteur Latin, dont la licence n'est guères moins effrénée & moins grossière que celle de la Cour de Néron qu'il a voulu peindre.

Le Comte Hamilton est le seul Ecrivain qu'on ait comparé à Mr. de Crébillon ; mais il nous paraît que ce dernier lui est très-supérieur par le ton de légéreté, de noblesse, de gaîté & d'excellente plaisanterie qui caractérise la plupart de ses Romans, & surtout par cette vérité dont nous avons parlé d'abord & qui ne meurt jamais.

Il est très-rare qu'un homme de génie ne dégénère pas dans sa postérité. C'est un avantage qui distinguerait feu Mr. de Crébillon. Rien n'est plus singulier peut-être que le contraste de l'énergie du père & des grâces du fils.

D

DANCOURT (Florent Carton) né à Fontainebleau en 1661, mort dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berry en 1726. Le Chevalier à la Mode, les Bourgeoises de qualité, les trois Cousines, le Galant Jardinier & quelques autres Pièces de cet Auteur fécond sont remplies de gaîté, & ne sont pas indignes d'être représentées même après les chefs-d'œuvre de Molière.

Le Dialogue de Dancourt est très-vif & très-enjoué ; mais nous avions négligé d'ob-

server que l'Auteur s'écarte souvent de l'objet de sa Scène pour avoir de l'esprit & pour courir après un bon mot. C'est pécher contre le naturel dont la Comédie ne faurait trop se rapprocher, & dans laquelle toute plaisanterie qui n'est pas amenée par le sujet même nuit à l'illusion, précisément parce qu'elle est déplacée.

Malheureusement toutes les Pièces de l'Auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a guères peint que des femmes d'intrigue & des Chevaliers d'industrie ; mais c'est toujours un rare mérite que de les avoir peints naturellement. Rien n'est plus vrai que tous ces personnages de Dancourt qu'on pourrait regarder à quelques égards comme le Téniers de la Comédie.

Cet Auteur si animé dans sa prose n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être Avocat ; & ce fut par une passion violente pour une Comédiennne, qu'il renonça au Barreau pour se faire Comédiien lui-même.

DESFONTAINES (l'Abbé Pierre-François GUYOT) né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1749. Ecrivain de feuilles, trop souvent prévenu, passionné, exposé comme tous les autres Journalistes à parler inconsidérément de matières qu'il n'entendait pas, & entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études, & l'antidote est du moins quelquefois dans ses

feuilles à côté du poison. Par une sorte d'instinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel esprit, du comique larmoyant & de toutes les innovations absurdes que de son tems on essayait déjà de mettre en crédit. On pourrait presque lui appliquer ces vers:

Il a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÈRES (Antoinette du Liger de la Garde) née à Paris en 1630, morte en 1694. Elle a fait beaucoup de petits vers, dans lesquels il y a de la facilité, du naturel & des graces; mais elle eut le malheur de faire un Sonnet contre la Phèdre de Racine en faveur de celle de Pradon, ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une Tragédie de Genseric, qui lui attira le conseil *de retourner à ses moutons*, par allusion à l'une de ses plus agréables Idylles. Au reste elle a été soupçonnée comme la plupart des femmes beaux Esprits, d'avoir eu peu de part aux Ouvrages qui portent son nom. On fait que le Poète Hainault fut amoureux d'elle; & ce fut lui, dit-on, qui lui apprit à faire des vers. Quoi qu'il en soit, il faut convenir avec Mr. de Voltaire que de toutes les Dames Françaises qui ont paru s'adonner à la Poésie, c'est elle qui a le plus réussi.

DESMAHYS (Joseph-François-Edouard

de Cossembleu) né à Sully en 1722, mort en 1761. Sa petite Comédie de l'Impertinent est remplie de détails agréables, mais elle n'est point comique. Elle eut dans sa nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu, parce qu'il n'y avait que de l'esprit. C'est aussi l'agrément & le vice du petit nombre de ses Pièces fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, & qu'il semble que Mr. Gretset avait prévues, lorsqu'il a dit :

De la joie & du cœur on quitte le langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.

On trouve dans la Compilation encyclopédique deux ou trois articles de Mr. Demahys, qui sont très-agréables, mais très-déplacés dans ce Dictionnaire.

DESPORTES (Philippe) né à Chartres en 1555, mort en 1616, oncle du célèbre Regnier. Il eut comme Bertaud le mérite de dégager la langue Française du fatras Grec & latin sous lequel Ronfard avait pensé l'enfouir. Ses Poésies jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque estime. Mais il est vrai qu'ayant Malherbe & Regnier, Marot fut le seul Poète Français qui eut véritablement un caractère original qui le distinguerait toujours aux yeux de la postérité. Desportes fut comblé des bienfaits d'Henri III.

DESPRÉAUX (Nicolas BOILEAU) de l'Académie Française , né au Village de Crône près Villeneuve-Saint-George en 1636 , mort en 1711 .

Les Etrangers ne l'ont appellé long - tems que le Poète Français , & cette gloire était bien due à l'immortel Auteur de l'Art Poétique & du Lutrin . On doit regarder ses Satyres comme l'époque du bon goût . Elles servirent à la fois à encourager les Grands Hommes & à humilier leurs ennemis . La France doit peut-être à Boileau les chefs - d'œuvre de Racine & de Molière , tant un seul homme peut avoir d'influence sur tout un siècle ! Ses vers , *devenus proverbes en naissant* , répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéri & la gloire des Corneille .

En vain l'ignorance & la haine osèrent murmurer de sa liberté courageuse ; on ne la confondit point avec la licence . On se ressouvint que Regnier avait porté plus loin encore cette même liberté . On sut distinguer la critique utile qui ne s'attache qu'aux Ecrits , du libelle scandaleux qui offense les mœurs . Ni Madame de Montespan , ni Louis XIV (quoique protecteurs de Quinault) ne furent blessés des traits que Boileau avait lancés contre ce Poète ; & Madame de Maintenon ne crut pas sa gloire intéressée à venger sur lui la mémoire de Scarron . On ne vit point alors les Grands épouser ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires . Aussi Boileau fut-il l'ami des Condé , des la Rochefoucauld , des Vivonne , des Lamoignon ,

des Termes, des Daguesseau, & de tous les Personnages illustres de son tems. Il eut à la vérité pour ennemis toute la populace des rimeurs, & rien n'était plus naturel; car :

Si de tout tems & Satyre & bons mots
Ont attaqué les Méchans & les Sots,
C'est bien raison que nous voyons médire
Sots & Méchans, de bons mots & Satyre.

Il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès de Louis XIV pour que Boileau fût de l'Académie. La Bruyère eut comme lui le singulier honneur de n'entrer dans ce Corps qu'à force ouverte.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT) de l'Académie Française, Poète comique, né à Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le sel de Molière, ni même la gaîté de Regnard; mais il était fort supérieur à Boissy son contemporain. Il connaissait mieux son Art, avait plus étudié ses Maîtres, & porté sur les caractères un coup d'œil plus observateur. Il est souvent un peu froid, mais rempli de sens, fidèle aux bienséances, & le ton de ses Ouvrages décèle l'éducation cultivée d'un homme du Monde.

On lui reproche cependant d'avoir mal fait, dans quelques-unes de ses Pièces, le ton des gens de qualité. Le Glorieux, par exemple, paraît souvent grossier, non-seulement envers Lysimon, mais encore envers sa Maî-

tresse; & l'on fait que lorsque les Gens de la Cour veulent dire une chose dure, ou même cruelle, c'est toujours avec l'enveloppe la plus polie. Ces réflexions nous semblent très-fondées; mais l'esprit n'a plus d'objections contre cette Pièce, l'une des meilleures qui aient paru depuis Molière, quand on entend ces vers si heureusement amenés par une situation qui n'a rien que de vrai:

J'entens. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Sans cette Pièce & celle du Philosophe marié qui nous semble son chef-d'œuvre, on pourrait regarder l'Auteur comme un des premiers par qui la Comédie a dégénéré parmi nous. Il l'a rendue froide sous prétexte de l'épurer, & il a été le précurseur de la Chaussée qui l'a rendu triste.

On a de lui pourtant quelques Comédies d'intrigue, dont la représentation est très-agréable; mais il paraît chercher la plaisanterie qui venait naturellement s'offrir à Molière, & son vers comique est moins facile que celui de Regnard. Il a publié un Recueil d'Epigrammes: il n'était pas né pour ce genre.

DIDEROT (Denys) né à Langres. C'est un des Editeurs & des principaux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique; & voici comment il a caractérisé lui-même ce grand Ouvrage, où il a inséré quelques articles utiles, & tant de paradoxes:

» Ici nous sommes boursoufflés & d'un vo-
» lume exorbitant, là maigres, petits, mes-
» quins, secs & décharnés. Dans un endroit
» nous ressemblons à des squelettes; dans un
» autre nous avons un air hydropique. Nous
» sommes alternativement nains & géans, co-
» losses & pigmées; droits, bien faits & pro-
» portionnés, bossus, boiteux & contrefaits.
» Ajoutez à ces bizarreries celles d'un dis-
» cours tantôt abstrait, obscur ou recher-
» ché, plus souvent négligé, traînant & lâ-
» che; & vous comparerez l'Ouvrage entier
» au monstre de l'Art Poétique, ou même à
» quelque chose de plus hideux. «

(Article *Encyclopédie*, page 641.)

C'est cependant pour avoir présidé à cette compilation si difforme que Mr. Diderot est sur-tout connu; car on ne fait guères dans le Monde qu'il ait traduit de l'Anglais l'Histoire de Grèce de Temple Stanyan, le Dictionnaire universel de Médecine avec MM. Eidous & Toussaint, ni qu'il ait donné des Mémoires sur différens sujets de Mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir sa célébrité aux Belles-Lettres qu'aux Sciences, du moins si l'on en juge par les Eloge fastueux qu'il a faits lui-même de ses deux prétendues Comédies *le Père de Famille* & *le Fils Naturel*.

C'est une manie bien inconcevable de Mr. Diderot, que de vouloir à toute force se faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de Drames, qu'il appelle Tragédies

domestiques. Quand bien même l'invention lui en ferait due, il ne voudrait pas, sans doute récuser le jugement de Mr. de Voltaire, qui n'a accepté le titre de Chef & de Protecteur du parti philosophique, que sous la condition tacite du plus profond respect de la part de tous ses vassaux. Or dans la liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV, Mr. de Voltaire s'élève contre ce mauvais genre avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article *la Chauſſée*. Il y félicite le célèbre Destouches » d'avoir » évité cette Comédie langoureuse, cette ef- » pice de Tragédie bourgeoise, qui n'est ni » tragique ni comique; monstre né de l'im- » puissance des Auteurs & de la satiéte du » Public, après les beaux jours de notre Lit- » térature. «

Il serait à souhaiter, comme on se rappelle de l'avoir écrit à Mr. de Voltaire, que Mr. Diderot se fût moins passionné pour des idées très-communes; qu'il eût été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes; qu'il eût été bien persuadé que pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux; mais c'est un cahos où la lumière ne brille que par intervalles, ou plutôt on croit voir le combat du bon & du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet Ecrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase désordonnée, espèce de convulsion que la plupart de nos modernes ont

affectée, comme un prestige d'éloquence,
& qui n'est dans le fond,

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les Sots.

On désirerait sur-tout que Mr. Diderot eût senti le ridicule de cette espèce de jargon apocalyptique qui l'a fait appeler, non sans raison, le Lycophron de la Philosophie. On peut juger de sa manière d'écrire par cette incroyable citation tirée, mot pour mot, de ses Pensées sur l'Interprétation de la Nature :

» *La véritable manière de philosopher serait d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'entendement & l'expérience aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investigation, des instrumens, les instrumens à la recherche & à la perfection des arts qu'on jette à Peuple pour lui apprendre à respecter la Philosophie.* «

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas à essayer leur pénétration sur cette étrange définition, tirée aussi mot pour mot du même Livre : *L'animal, dit Mr. Diderot, est un système de molécules organiques, qui par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus & sourd que celui qui a créé la matière leur a communiquée, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à son repos.* Assurément cela s'appelle bien définir une chose obscure par une chose plus obscure encore; & c'est ce que Boileau nommait très-heureusement *du galimathias double.*

Voilà pourtant le singulier jargon par lequel les Coryphées de la nouvelle Philosophie croyaient en imposer à l'Europe savante, & en imposaient réellement au vulgaire de nos beaux Esprits, faits pour admirer tout ce qu'ils n'entendent pas.

DIXMERIE (N. la) connu de nos jours par quelques Ouvrages ingénieux en vers & en prose; mais qui n'a pas eu la main assez robuste pour soutenir la balance dans laquelle il a cru peser les deux siècles du génie & du goût.

DORAT (Claude-Joseph) esprit léger & agréable, qui paraît s'être assigné à lui-même la place qui lui convient, en prenant dans ses petits Ouvrages le ton cavalier d'un petit Maître en Littérature. Ce personnage de ruelle peut avoir un succès de caprice dans la Société; mais il ne mène pas à la gloire pour laquelle Mr. Dorat, en homme conséquent dans son persifflage, ne cesse de témoigner la plus parfaite indifférence. Ce dédain pour la renommée lui a fait abjurer tous les genres qui supposent des prétentions. Nous le félicitons d'avoir renoncé aux Héros qui demandent du sentiment, & sur-tout à la Tragédie, où la médiocrité n'est plus permise après les chefs-d'œuvre que nous avons. Ce qui semble avoir déterminé Mr. Dorat à quitter ce dernier genre, c'est moins le peu de succès de *Zulica* & de *Théagène*, que le chagrin d'avoir luté malheureusement

contre le *Régulus* de Pradon, en traitant le même sujet. En effet, ce n'était pas un préjugé de gloire.

Les bagatelles qu'il a données sous le titre de ses *Fantaisies* lui ont mieux réussi auprès des gens du monde. Nous l'inviterions seulement à ne pas négliger de s'instruire des choses qu'il est toujours un peu honteux d'ignorer. Nous avons vu que Mr. Colardeau avait transporté la Crète à Colchos par une méprise de Géographie, & que Pradon s'excusait d'une pareille faute, en disant qu'il ne savait pas la Chronologie. Mr. Dorat dans les nouvelles Fables qu'il vient de publier, est tombé dans une bévue toute semblable, mais il s'agit d'Histoire Naturelle. Il met sur la scène une Autruche, & il a cru la peindre très-heureusement, & même d'une manière imitative de ces deux vers qui paraissent lui avoir coûté :

Elle étend lourdement ses gigantesques ailes,
Dont la masse ressemble aux voiles des Vaisseaux.

Il est malheureux que cette belle image ne présente qu'une double absurdité. Les *gigantesques ailes* de l'Autruche se réduisent à rien, car elle n'en a pas. Elle n'a que de petits ailerons très-courts, & les plumes qui en sortent sont toutes éfilées & décomposées de manière que, *loin de ressembler aux voiles des Vaisseaux*, elles n'ont entr'elles aucune adhérence, ce qui les rend absolument inutiles pour voler. Cette méprise en rappelle une de Sancho, qui prêt à se battre contre

des Autruches, demandait si elles étaient de la Maison d'Autriche.

Il faut avouer que ces traits d'ignorance deviennent un peu trop communs dans notre Littérature, & qu'ils nous exposent à la raillerie des étrangers. Mr. de Rosois qui a fait aussi des Fables, mais qui est plus inférieur à Mr. Dorat que ce dernier ne l'est à la Fontaine, a imaginé de placer une folle dans un étang : ce qui donne lieu de croire qu'il n'en a jamais mangé.

C'est à regret que nous multiplions ces exemples. Nous ne saurions trop inviter nos jeunes Poëtes, & Mr. Dorat en particulier, à chercher des amis sévères. Il y a des vers très-heureux dans son Poëme sur la Déclamation, celui de tous ses Ouvrages qui pourrait aller plus loin, s'il prenait la peine de le corriger. Il a certainement beaucoup d'esprit, mais il est trop indulgent pour ses vers, & bien davantage pour sa prose, qui devient de plus en plus un modèle de néologisme & de jargon.

DUCLÖS (Charles) de l'Académie Française, né à Dinant en Bretagne. Des prétentions trop exagérées de sa part, des éloges trop fastueux de la part de ses amis, ont peut-être contribué à faire juger Mr. Duclos avec trop de sévérité.

Quelques personnes lui ont disputé le Roman des *Confessions du Comte de ****, peut-être avec beaucoup d'injustice ; mais l'Auteur de ce Roman, quel qu'il soit, a très-bien

bien vu le monde , & n'est pas certainement un Ecrivain du commun:

Le nom de Mr. Duclos n'avait pas encore assez de poids lorsqu'il publia le Conte d'Acajou , pour soutenir le ton cavalier qu'il prit avec le Public dans la Préface de cette ingénieuse bagatelle. Ce ton singulier a pourtant été imité depuis par quelques Ecrivains qui ont pensé , comme le dit le même Mr. Duclos dans son Histoire de Louis XI , que *la témérité subjugue la multitude , & l'entraîne sans lui laisser le moment de réfléchir.*

Comme le bel esprit se prête à tout , des Romans & des Contes de Fée , Mr. Duclos passa au genre de l'Histoire ; mais on reprocha à celle de Louis XI trop de digressions , & sur-tout un style sec , brusque , tranchant , qui rend la lecture de l'Ouvrage très-pénible , & qui est d'ailleurs très-éloigné de la noble simplicité avec laquelle tout Historien doit écrire

Les *Considérations* de Mr. Duclos sur les Mœurs sont , comme l'a dit Mr. de Voltaire , le Livre d'un honnête homme. Nous ajoutons que c'est l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit ; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût. Mr. Duclos dit par exemple dans ce Livre que *la robe de Néfus agissait en dedans , & qu'au contraire le feu de la robe de nos Moines agit en dehors.* Voilà ce que la Bruyère n'eût jamais dit. Il n'eût pas employé non plus une sagacité infinie pour nous donner de petits détails d'une Métaphysique imperceptible , ni

annoncé d'un ton avantageux quelques vérités presque triviales. La Bruyère peignait avec feu & à grands traits. Mr. Duclos peint trop souvent en mignature, & d'une manière froide & recherchée. Nous répétons cependant avec plaisir que le Livre des *Considérations*, & celui qu'il a intitulé, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Mœurs du dix-huitième siècle*, sont remplis d'observations fines & qui supposent beaucoup d'esprit dans l'Observateur. C'est dommage qu'on y retrouve toujours ce style trop coupé, trop sententieux dont l'Auteur avait contracté l'habitude.

Mr. Duclos nous a donné aussi des Remarques sur la Grammaire générale & raisonnée de Port-Royal. Un des principaux objets de ces remarques, est une réforme que l'Auteur se proposait de faire adopter dans notre orthographe. Il faut avoir un très-grand mérite pour se faire pardonner la petite intention de se distinguer par des choses minutieuses. Il est à croire que Pascal, Bossuet, Despréaux & Racine ont heureusement fixé tout ce qui concerne notre langue. L'Abbé de Saint-Pierre, Mr. Duclos, & quelques autres ont fait imprimer leurs Ouvrages comme il leur a plu. Le Public sensé n'y a pas pris garde, & c'est le sort de toutes les innovations qui ne tiennent ni à l'esprit ni au génie.

Nous ajoutons à cet article après la mort de Mr. Duclos, qu'il était très-détaché depuis long-tems de la secte de nos Philosophes, & qu'il se repentait même des liaisons qu'il avait

euves avec leur parti. Il avait en effet beaucoup plus d'esprit & de talens que la plupart de ceux qui se croient les aigles de cette cabale. Il a laissé d'ailleurs la réputation d'un parfaitement honnête homme.

DUFRESNY (Charles RIVIERE) né à Paris en 1648 , mort en 1724. C'était un homme né avec une aptitude singulière à presque tous les arts , & qui pourtant n'a rien laissé de fini dans aucun genre. Son *Siamois à Paris* qui a pu donner à Mr. de Montesquieu l'heureuse idée de ses *Lettres Persannes* , ne prouve pas moins que son Théâtre la finesse & la sagacité avec laquelle il observait les hommes.

Il associa dans quelques Pièces ses talens à ceux de Regnard ; mais ils se divisèrent ensuite , & se disputèrent même l'excellente Comédie du *Joueur*. Dufresny a fait voir par d'autres Comédies qu'il était digne en effet de partager la gloire de son rival.

Son vers est moins facile , mais son style est plus pur que celui de Regnard. On trouve dans toutes ses Pièces des scènes heureuses & même des traits de génie , mais il a moins de gaîté que de profondeur & de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation plus grande encore , si le goût des plaisirs & de la dissipation n'eût étouffé en lui l'amour de l'étude. *L'Esprit de Contradiction* passe pour le plus régulier de tous ses Ouvrages ; c'est une petite Pièce charmante. Les Comédiens ont grand tort de négliger le

Théâtre de Dufresny. On ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le *Faux Sincère*, Comédie qui peint une infinité de gens ; & ils auraient bien dû jouer le *Jaloux honneux de l'être*, sur-tout d'après les corrections heureuses que Mr. Collé a pris la peine d'y faire.

Dufresny ne fut point de l'Académie Française.

F.

FAGAN (Cristophe-Barthelemy de LUGNY) né à Paris en 1702, mort en 1755. On a imprimé son Théâtre en quatre volumes, & en cela les Editeurs ne se sont pas montrés soigneux de sa réputation. Si l'on n'eût imprimé que la *Pupille*, l'*Etourderie*, & le *Rendez-vous*, auxquels on aurait pu ajouter seulement l'*Inquiet & les Originaux*, on aurait eu de Fagan un volume précieux à tout homme de goût. Il avait beaucoup de naturel & de facilité ; mais il a trop écrit. Il eût mérité un bienfaiteur qui se fût honoré lui-même en lui procurant le loisir dont il avait besoin pour donner à ses talents tout leur essor. Les Auteurs comiques se rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragemens.

Fagan ne fut point non plus de l'Académie Française.

FAVART (Charles-Simon) né à Paris. Ecrivain fécond, ingénieux & délicat, qui a travaillé pour tous nos Spectacles.

Il a donné à l'Opéra *Don Quichotte*, & au Théâtre Français l'*Anglais à Bordeaux*, à l'occasion de la dernière paix. Mais son genre le plus décidé est celui de la Comédie en Vaudevilles, dans lequel il a eu des succès plus fréquens & plus flatteurs que tous ceux qui ont voulu courir la même carrière. Sa *Chercheuse d'esprit* est regardée avec raison comme le chef-d'œuvre de l'Opéra Comique. Mr. Favart a donné près de quatre-vingt Pièces de ce caractère, auxquelles il a travaillé seul ou en société. Presque toutes ont réussi. Ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes Villes, concevront sans peine le degré d'estime qu'on ne peut lui refuser. Il ne s'agit pas de le couronner de lauriers, mais de marguerites & de roses.

FÉNELON (François de SALIGNAC de LA MOTTE de) Archevêque de Cambray, de l'Académie Française, né dans le Quercy en 1651, mort à Cambray en 1715. Le Racine de la prose par son immortel Ouvrage de Télémaque qu'il composa pour l'éducation de Mr. le Duc de Bourgogne (Père du Roi) dont il était Précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'Archevêque de Cambray de présider à l'éducation d'un Prince. Il avait trouvé dans son propre cœur le modèle de cette morale douce & pure que son Télémaque respire. On voit dans cet Ouvrage, unique en son genre, combien Mr. de Fénelon était nourri des beautés simples & nobles d'Homère & de Virgile.

Sa Philosophie n'est point ce pédantisme sec & aride qui flétrit le cœur de l'homme, en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes ; mais c'est la sagesse même qui sous des images riantes, insinue doucement ses maximes, & persuade en se faisant aimer.

L'extrême sensibilité de Mr. de Fénelon l'entraîna dans cette erreur respectable (si pourtant quelque erreur peut l'être) qu'il fallait aimer Dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un Livre mystique intitulé, les *Maximes des Saints*. Mr. de Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du Quiétisme ; mais il mit dans cette dispute toute l'amer-tume d'un zèle excité peut-être par un secret mouvement de jaloufie. Mr. de Cambray n'opposa à cet emportement que de la douceur & de la modération. Mr. de Meaux fut vainqueur à Rome ; le Livre des *Maximes* fut condamné ; mais Fénelon, en se rétractant publiquement lui-même, remporta par une soumission si rare, un triomphe plus honorable que celui de son impétueux adversaire. L'un & l'autre étaient dignes de s'estimer. Tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquens de leur siècle. Rien ne les caractérise mieux peut-être que ce mot de la Reine de France. Mr. de Bossuet, disait-elle, prouve la Religion : Mr. de Fénelon la fait aimer.

FLÉCHIER (Esprit) Evêque de Nîmes,

né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence & de génie dans ses Oraisons funèbres que dans celles de Bossuet ; mais il a plus d'esprit & d'élocution. Ceux qui ont la fureur de faire des parallèles, & qui l'ont appellé le Racine de la Chaire, se sont trompés. Racine avait sans doute plus de goût & d'élocution que Corneille, mais il n'avait pas moins d'éloquence & de génie.

FONTAINE (Jean de la) de l'Académie Française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeler le Poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, & fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres Poètes.

A l'exemple du Corrège qui s'écria qu'il était Peintre, à la vue d'un tableau de Raphaël, la Fontaine à vingt-deux ans se reconnut Poète, en lisant par hazard une Ode de Malherbe. Il l'était sans doute ; & ceux qui ne verrait en lui que le Fabuliste naïf & le Conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours sans paraître y penser, & selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour-à-tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes, & souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé la Fontaine, pour ne pas se rappeler sur le champ des exemples de ces différentes beautés ! Ses instructions, proportion-

nées à toutes les classes de Lecteurs ; ne se présentent nulle part sous une forme dogmatique & aride. On croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire , & cependant aucun Poète n'a semé dans ses Ecrits un plus grand nombre de maximes vraies , ingénieuses & profondes. Elles ne fatiguent jamais , parce qu'elles viennent se placer naturellement dans ses récits. Il savait que la vérité a besoin d'être ornée , & comme il le disait lui-même :

Une Morale nue apporte de l'ennui
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses Ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet Epilogue intéressant d'une de ses plus belles Fables :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe , un rien , tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému ? Que trouverait-on à leur opposer dans la Motte , ou dans les autres singes de la Fontaine ?

Les Contes de ce Poète charmant n'ont pas eu de meilleurs Imitateurs que ses Fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plupart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace , qui eux-mêmes devaient les leurs aux fabliaux de nos

anciens Troubadours. Mais il semble que les graces aient inspiré à la Fontaine leur gaîté ingénue , tant ses Contes respirent l'enjouement , la délicatesse & la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer son nom à celui d'Homère dans ces vers qui n'en seraient pas moins heureux :

On dirait que pour plaire , instruit par la nature ,
La Fontaine à Vénus déroba sa ceinture.

En effet , n'est-il pas singulier que Boileau , dans son art Poétique ait négligé de parler de la fable , & qu'on ne trouve dans ses vers aucun éloge de la Fontaine ? Racine a gardé le même silence , ce qui paraît d'autant plus étrange , que l'Histoire nous témoigne l'amitié réciproque de ces trois Grands Hommes.

La simplicité des mœurs de la Fontaine , sa modestie , sa candeur naïve auraient-elles donc affaibli dans l'opinion de ses amis , la considération qu'ils devaient à ses talents supérieurs ? Cette idée n'est peut-être pas sans vraisemblance , d'autant plus que Racine & Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais un jour Molière témoin de leurs jeux , Molière à qui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier ce Poète de la nature , leur dit au milieu de leurs faillies : Messieurs , Messieurs , ne rallez pas le bon homme , il ira plus loin que nous. Le bon homme était en effet un très-grand homme , auquel il n'a manqué que d'écrire avec une élégance & une correction

Qui croîrait que malgré sa douceur & sa bonté naturelle, la Fontaine se fut permis des Satyres & des Epigrammes très-vives ? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos Ennemis peut quelquefois nous communiquer un sentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractère. Aussi le grand Rousseau, dit-il, en parlant des Auteurs dont il avait été forcé de se venger :

Que si d'un seul légèrement frappé,
En badinant le nom m'est échappé ;
Est-ce un forfait à décrier ma veine ?
Eh ! dites-moi, quand jadis la Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots, sur plus d'une matière,
Contre Lully, Quinault & Furetière,
Fit réjaillir l'enjouement bilieux,
Fut-il traité d'Auteur calomnieux ?
Tout vrai Poëte est semblable à l'Abeille :
C'est pour nous seuls que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

FONTENELLE (Bernard le BOUVIER
de) de l'Académie Française & de celle des

Sciences, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1737. Le premier qui dans le siècle de Louis XIV fit succéder le bel esprit au génie; & en effet l'un des plus beaux Esprits qui aient jamais existé.

Il s'essaya d'abord dans les Arts d'agrement, mais avec peu de succès. Tous ses Ouvrages dramatiques, à l'exception de l'Opéra de *Théïs & Pélée*, sont aujourd'hui inconnus. Ses Lettres du Chevalier d'Her***, fort au-deffous de celles de Voiture, auraient dû pour sa gloire être supprimées du Recueil de ses Ouvrages. Ses Eglogues pétillent de traits ingénieux & fins, & sont par conséquent bien éloignées de la naïveté du genre pastoral. Il y a dans ses Dialogues des Morts beaucoup de pensées brillantes, mais qui ne soutiennent pas toujours l'analyse; & d'ailleurs, le choix de ses Interlocuteurs offre souvent des contrastes trop recherchés. On est étonné par exemple de voir Alexandre le Grand & Phryné discourir ensemble de leurs conquêtes. Ce n'est pas-là l'esprit de Lucien.

En général, on ne doit lire Mr. de Fontenelle, & principalement ses premiers Ouvrages, qu'avec précaution, & lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il a comme Pline & comme Sénèque des défauts attrayans, sur-tout pour la jeunesse. Ses pensées sont fines, délicates; mais il les gâte souvent par une afféterie de style qui tient du néologisme & du précieux. Il les habille pour ainsi dire trop bourgeoisement, & cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa

manière d'écrire. Aussi Mr. de Fontenelle a-t-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de n'avoir imposé une grande estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellens esprits. Il faut convenir même que ses défauts paraîtront à tous les connaisseurs assez heureusement caractérisés dans cette Epigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans un vieux Berger Normand
Aux beaux Esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est Caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, Caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit, c'est que Fontenelle était aussi recommandable dans les Sciences qu'il l'était peu dans les Arts d'agrément. Ce n'est pas que, même dans la partie des Sciences, on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs. Il a emprunté le fond de son Traité des Oracles du savant Médecin Van-dale, & l'idée de son Livre de la pluralité des mondes de Cyrano de Bergerac, Auteur plein d'imagination & qui eût été plus célèbre s'il avait su la régler.

On ne peut nier que Mr. de Fontenelle n'ait fort enrichi les sources dans lesquelles il a puisé. Né avec un esprit lumineux & méthodique, plus étendu que profond, mais qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il a mis le premier les Sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des Lecteurs. Il a jetté de la clarté sur les matières les plus obscures, & il en a fait disparaître l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait peut-être avec trop d'abondance.

Son Histoire de l'Académie des Sciences, & les Eloges qu'il a faits de plusieurs Académiciens célèbres, immortaliseront son nom, qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli, s'il n'eût sacrifié aux Sciences la manie qu'il avait pour le Théâtre & pour les Ouvrages galans, quoique personne peut-être n'eût eu plus éminemment que lui ce qu'on appelle bel esprit.

C'est pour en avoir eu trop qu'il se joignit dès sa jeunesse aux détracteurs des Anciens. C'est aussi par la même raison sans doute qu'il fit contre Athalie une Epigramme, qu'il est à souhaiter que l'on oublie pour sa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu de Corneille ne devait pas le rendre injuste envers Racine.

Mr. de Fontenelle a vécu près de cent ans. Il dut à une absence totale de passions une Philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux; mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités & de la douleur. Sa longue carrière n'a

110 MÉMOIRES

pas peu contribué à affermir sa réputation. Il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis ; & il vit se former sous lui ce siècle de Philosophie , dont on peut le regarder en quelque sorte comme le Patriarche , & qui par reconnaissance n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FRANÇOIS (Louis) né à Neufchâteau en Lorraine en 1752. Il était déjà célèbre & de plusieurs Académies en 1765 , année dans laquelle Mr. de Voltaire lui adressa ces vers, bien capables de l'encourager :

Si vous brillez à votre Aurore
Quand je m'éteins à mon couchant ;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore ,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore ,
Si votre voix jeune & sonore
Prélude d'un ton si touchant ,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre Chant ;
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant ,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore ;
Tout cela peut m'humilier ,
Mais je n'y vois point de remède .
Il faut bien que l'on me succède ,
Et j'aime en vous mon héritier .

Nous ne pouvons prédir la carrière de Mr. François. On a vu des prodiges se démentir ; mais nous avons l'avantage de le connaître particulièrement , & nous n'avons vu aucun jeune homme qui joignît à plus de talens une plus singulière étendue de connaissances , & ce qui est plus rare encore , un goût plus sûr & plus épuré.

Depuis la première édition de ces Mémoires , Mr. François a pris le parti courageux de renoncer à tout ce que les Lettres lui offraient de séduisant , pour rendre ses talens plus utiles à la société dans la profession d'Avocat. S'il donne à la science du barreau toute l'application qu'elle mérite & dont il est capable ; s'il modère l'impatience qu'il pourrait avoir de paraître avant le tems , nous osons lui promettre les succès les plus distingués , & nous féliciter ici d'avoir contribué nous-mêmes à lui faire embrasser cette profession , non moins honorable & plus avantageuse pour lui que celle des Lettres , dont les beaux jours sont un peu passés.

FRÉRON (Elie-Catherine , & non Martin ni Jean , comme quelques-uns l'ont écrit) né à Quimper en 1719. Avec beaucoup d'esprit naturel , une éducation cultivée , un caractère facile & gai , & (quoi qu'en aient dit ses ennemis) des mœurs très-douces , il est devenu très-justement peut-être la fable de la Littérature , pour avoir essayé d'élever des pygmées & d'humilier des géans.

Depuis qu'il publia ses premières feuilles

en 1746, sous le titre de *Lettres de Madame la Comtesse de ***, il n'a pas cessé de juger tous les Ouvrages de Littérature, d'Arts & de Sciences qui ont paru. Un pareil métier exigerait un homme universel, d'un savoir profond, d'une critique infaillible, & surtout de la plus grande impartialité. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à peu près une idéale des feuilles de ce Journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il n'eût censuré que l'obscurité souvent impénétrable du style de Mr. Diderot & de quelques-uns de ses imitateurs; que la dureté gothique des vers de MM. Marmontel & le Mièvre; que l'insipidité de certains Contes Moraux; que la froide subtilité des singes de la Bruyère; que l'étrange & ridicule manie de ceux qui ont introduit des monstres Anglais sur la scène de Molière; enfin que l'inéptie totale de quelques rimeurs subalternes & paitris d'amour-propre, tous les honnêtes gens lui auraient applaudi, comme au vengeur du goût, & il eût été certain des suffrages de la postérité. Mais il a avili ses louanges, en préconisant des hommes obscurs, & que lui seul connaît; mais il a avili ses critiques, en cherchant à décourager de jeunes Ecrivains qui portaient dans le Temple des Muses des prémices heureuses, & déjà respectables pour les vrais amateurs des Arts; mais il a attaqué avec un acharnement aveugle les Rousseau, les Buffon, les Montefquieu,

quieu, les Voltaire, &c., &c., &c., & il n'a point senti que c'était insulter la Nation, qui n'a pas manqué de venger l'honneur des hommes célèbres dont elle tient sa gloire.

Toutes ces injustices multipliées ne contredisent point ce que l'amour de la vérité nous a fait dire au commencement de cet article. Les préventions les plus bizarres peuvent n'être qu'un travers de l'esprit, & non un défaut du cœur. D'ailleurs ces torts appartiennent encore plutôt au dangereux métier de Journaliste, qu'au Journaliste lui-même.

Mr. Fréron aurait dû se proposer pour modèle la sage réserve, l'honnêteté, le ton vraiment impartial que Mr. de Castilhon a toujours mis dans les Extraits qu'il a fournis au Journal Encyclopédique. Ce dernier qui avait cultivé les Lettres avant que de se charger d'un emploi si délicat, s'est rendu digne de juger lui-même les Gens de Lettres avec les égards dus aux talens & au génie.

FURETIÈRE (l'Abbé Antoine) de l'Académie Française, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de son tems sont peintes avec assez de naturel & de gaîté dans son Roman bourgeois, qui ne vaut cependant pas le Roman comique de Scarron.

Il fut exclus de l'Académie pour avoir fait le meilleur de ses Ouvrages, son Dictionnaire universel. L'Académie prétendit avoir le droit exclusif de ranger les termes de la langue par ordre alphabétique; & sur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle

avait intenté à Furetière. Ce dernier n'était pas à beaucoup près un homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine & de Despréaux. On fait même qu'il a eu quelque part à la Comédie des Plaideurs.

G.

GARNIER (Robert) Poëte Tragique, né à la Ferté-Bernard dans le Maine en 1546, mort en 1601. Ses Tragédies encore barbares, n'étaient en grande partie que des imitations serviles de celles de Sénèque ; mais elles avaient beaucoup de mérite pour le tems. Les sujets étaient dignes du Théâtre, les bienséances commençaient à s'établir, on s'approchait insensiblement des vrais modèles. On apperçoit quelquefois dans Garnier de beaux éclairs de Poësie, & ceux qui lisent encore ses Pièces, peuvent remarquer que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien Poëte. C'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GRAFFIGNY (Françoise d'Haponcourt de) née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier Ouvrage qu'on lui ait attribué, & que l'on ignore assez communément, est une petite Nouvelle galante, imprimée dans le *Recueil de ces Messieurs*.

Elle publia depuis les *Lettres Péruviennes*, Ouvrage dans lequel on trouve quelquefois

du sentiment & de la passion, mais plus ordinairement

Une Métaphysique où le jargon domine ;
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On sent d'ailleurs que ces sortes de fictions, quand elles ne sont pas animées par le génie, comme les Lettres Persannes, n'empruntent leur faible mérite que de l'air étranger des personnages, qui jettent un vernis de singularité sur ce qui ne serait que trivial par soi-même. Telle est du moins, à l'occasion de quelques écrits de cette espèce, la remarque très-judicieuse de Mr. de Voltaire.

Le Roman dramatique de *Cénie* n'est qu'une imitation de la *Gouvernante* de la Chaussee, imitation très-inférieure à l'original. Cette Pièce eut cependant du succès, comme l'Ouvrage d'une femme, & parce que, d'ailleurs elle fut très-bien représentée : car c'est un avantage de ce genre médiocre, qui n'a aucun caractère décidé, d'offrir un succès également facile aux Auteurs & aux Acteurs qui n'ont pas assez de talens pour atteindre à la perfection du vrai genre.

Mais à la lecture, on s'aperçut que le style de *Cénie* était souvent néologique & précieux. On trouva que l'on ne devait pas dire que *les charmes d'une jeune personne s'embellissent de la décrépitude de son mari* ; & que *la caducité d'un vicillard éternise la jeunesse de sa femme*.

On fut étonné de lire dans la même Pièce ;
H ij

L'amour double noire sensibilité naturelle ; il multiplie des peines de détail dont la répétition nous accable. On ne s'accoutuma point à cet amour qui double une sensibilité, en multipliant des peines. Mais il y avait de l'intérêt dans *Cénte*, comme dans la *Gouvernante* ; cet intérêt prévaut toujours sur les fautes dans les bons Ouvrages, & donne un certain succès même aux plus médiocres.

Madame de Graffigny fit représenter depuis la *Fille d'Aristide*, Comédie du même genre ; mais le tems de l'indulgence était passé.

GRANGE-CHANCEL (Louis de la) né dans le Périgord en 1678, mort en 1758. Quoiqu'il ait fait plusieurs Tragédies, dont quelques-unes sont demeurées au Théâtre jusqu'à nos jours, la Fosse son contemporain, par la seule Pièce de *Manlius*, lui est fort supérieur. La Grange a défiguré les siennes par des intrigues romanesques, & son style est encore moins soigné que celui de Campistron. Il est surprenant que cet Auteur, dont la versification est ordinairement si lâche, ait mis tant de vigueur dans son Libelle des Philippiques.

GRANVILLE (Jean-Etienne LE BRUN de) frère de Mr. LE BRUN dont nous avons parlé ci-dessus, né à Paris en 1738, mort en 1765. Les dispositions les plus heureuses pour la Poésie se joignaient en lui à une érudition presque inconcevable pour son âge. La Critique la plus éclairée lui a dicté quelques-

uns des articles de sa *Renommée littéraire*, & entr'autres l'extrait de la Poétique de Mr. Marmontel. Il ne se borne pas, comme la plupart des Journalistes, à faire une analyse peu fidelle ou vaine d'instruction; mais il fait voir les erreurs de cet Ouvrage, & il y substitue toujours ce que l'Auteur aurait dû y mettre, la vérité & le goût.

On a de Mr. de Granville une Epître sur les progrès & la décadence de la poésie, qui doit faire regretter qu'une mort si prématu-
rée l'ait enlevé à la Littérature. Mr. son frère possède de lui des manuscrits précieux, qui ajoutent encore à nos regrets. Ce jeune hom-
me était instruit non-seulement des Lettres
Françaises, mais il s'était rendu familiers tous
les trésors de l'Antiquité Grecque & Latine.
Nous avons vu un exemplaire d'Homère, d'A-
nacréon & de Platon qu'il avait copiés de
sa main, & qu'il savait par cœur. Il appre-
nait l'Hébreu lorsqu'il mourut. Le goût du
savoir était sa passion dominante.

GRESSSET (Jean-Baptiste-Louis) de l'Aca-
démie Française, & de celle d'Amiens sa Pa-
trie, Auteur du plus agréable des Contes, *le
Vert-Vert*. Sa Chartreuse, & quelques-unes de
ses Epîtres sont du genre le plus gracieux &
le plus piquant. C'est l'abondance, ou plutôt
la surabondance d'Ovide.

M. Gresset a donné au Théâtre *Sidney*,
Pièce d'un genre sombre, & dont le sujet pa-
rut trop étranger à nos mœurs; mais dont le
style devrait servir de modèle à tous ceux

qui, par malheur n'étant pas nés plaisans, croient ennobrir le genre de la Comédie en lui faisant perdre son enjouement & ses grâces.

Le Méchant a réussi beaucoup plus que Sidney ; le caractère en est moins éloigné de nos mœurs, & d'ailleurs c'est une des plus ingénieuses Comédies qui ait paru de nos jours. On ne peut trop regretter que l'Auteur de cette Pièce charmante ait négligé si-tôt une carrière qui lui promettait tant de gloire.

Ce n'est pas qu'aux yeux des critiques sévères cet Ouvrage soit exempt de défauts. On reproche à M. Gresset d'avoir peint le Méchant de société, ou le Tracassier, plutôt que le vrai Méchant, caractère plus odieux, mais dont les traits plus mâles auraient pu fournir le sujet d'une Comédie plus utile. On lui reproche sur-tout d'avoir prêté son esprit à tous ses personnages, au lieu de les faire parler relativement à leurs mœurs ou à leur état. On reconnaît en effet l'esprit de l'Auteur jusques dans la soubrette. Molière se gardait bien de cette monotonie éblouissante. Aucun de ses personnages n'a le même style. Ils sont aussi variés dans ses Comédies que dans la nature, & c'est-là peut-être le plus grand secret de cet inimitable Ecrivain.

On veut encore que les vers du Méchant soient plutôt d'excellens vers de satyre, que des vers comiques, & que la Pièce elle-même appartienne plus au genre satyrique,

qu'à celui de la Comédie. Nous n'avons pas cru devoir dissimuler ces objections ; mais on ne se lasse point de cette Pièce ; & s'il est vrai , comme on le dit encore , qu'elle soit meilleure à lire qu'à voir représenter , cette exception si rare en sa faveur , lui conservera toujours le rang d'un des plus piquans Ouvrages de ce siècle.

GUYMOND DE LA TOUCHE (Claude) né en 1719 , mort en 1760. Son *Iphigénie en Tauride* est restée au Théâtre par le mérite de quelques situations , & non par celui du style qui est incorrect , dur & prosaïque.

Les personnes qui ont connu particulièrement cet Auteur , assurent qu'il avait de la force tragique , & que sa mort a été par conséquent une véritable perte pour ce genre.

H.

HAINAULT (Jean) mort à Paris en 1682. Il apprit , dit-on , l'art des vers à la célèbre Madame Deshoulières. Son fameux Sonnet sur l'Avorton est très-ingénieux , mais trop surchargé d'antithèses. Le commencement de sa traduction du Poème de Lucrèce est d'un meilleur goût , & fait regretter ce qui nous en manque. Il avait une philosophie très-hardie ; & il fit , à ce qu'on prétend , un voyage en Hollande pour conférer de ses opinions avec le fameux Spinoza , qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hainault remarqua son indifférence , & re-

nonça à la petite ambition de se distinguer par des Songes philosophiques. Le mépris d'un Incrédule le réconcilia avec la Religion.

HARPE (N. de la) jeune Auteur très-avantageusement connu par sa Tragédie de Warwick, essai d'un mérite rare dans un genre presque épuisé.

On trouve de très-beaux vers dans ses *Mélanges Littéraires*, & sur-tout des Réflexions sur Lucain, qui font infiniment d'honneur à son goût. Il y combat d'une manière victorieuse un des paradoxes favoris de Mr. MarmonTEL.

Mr. de la Harpe a composé, pour différentes Académies, des Ouvrages qui ont été couronnés, & qui n'en sont pas moins bons. Des nombreux imitateurs de Mr. de Voltaire, il est celui qui paraît avoir le mieux profité des leçons de ce grand Maître. C'est pourtant de ce jeune homme rempli de talens, que Mr. Fréron avait prédit, il y a quelques années, qu'il ne ferait jamais rien de passable; & par une dérision fine & spirituelle, à sa manière, il l'appelait *le Poète Lilliputien & le Bébé de la Littérature*.

Nous osons prédire au contraire que si Mr. de la Harpe vient à bout de se garantir de quelques défauts trop ordinaires aux Gens de Lettres; si par exemple, il a le courage de ne pas sacrifier par faiblesse à une cabale dominante les personnes pour qui dans le fond du cœur il a le plus d'estime; si au lieu de révolter l'orgueil par l'orgueil,

il fait mettre dans les intérêts de son amour-propre celui des autres ; enfin s'il préfère l'honneur de ne penser que d'après lui au mérite facile de répéter , avec quelque succès, un esprit qui n'est pas le sien , nous osons prédire qu'il jouira d'une réputation distinguée , quoiqu'il n'ait pas encore rempli , dans la carrière dramatique , les espérances que sa Tragédie de Warwick avait données.

HELVÉTIUS. (Claude) Nous ne considérerons le Livre *de l'Esprit* qu'on lui attribue , ni relativement à la Théologie , ni relativement à la Morale .

Non nostrum tantas componere lites.

Nous n'en parlerons que comme d'un Ouvrage de Littérature ; & sous ce point de vue , on ne peut lui refuser de justes éloges. Il a parmi les Ouvrages philosophiques de ce siècle , le mérite très-rare d'être écrit avec pureté , avec clarté , & sur-tout avec méthode. Il serait d'ailleurs très-injuste de supposer qu'il ne contient que des erreurs. On y trouve beaucoup d'observations fines , & qui prouvent que Mr. Helvétius était digne de traiter son sujet.

Parmi quelques paradoxes & quelques erreurs dangereuses , dont les qualités morales de l'Auteur ne permettent pas de croire qu'il soupçonnât tous les inconvénients , il a développé un principe qui pourrait servir à perfectionner la législation , & contribuer un

jour au bonheur des hommes , c'est de faire concourir l'intérêt particulier à l'intérêt public. La discussion de ce principe , qui paraît en effet devoir être la base de toute législation éclairée , & les conséquences que Mr. Helvétius en tire , forment la partie la plus intéressante de son ouvrage , elle mérite d'être méditée attentivement par les hommes d'Etat ; & peut-être en sa faveur la postérité pardonnera-t-elle ce que ce même Ouvrage contient d'ailleurs de misérable.

Lorsqu'il était à la mode de calomnier tous les jours l'Auteur de la Comédie des Philosophes , on ne manqua pas de dire qu'il avait eu l'intention de désigner Mr. Helvétius dans cette Pièce. Si telle eût été , en effet , l'intention de cet Auteur , il est assez courageux pour ne point la désavouer. Il n'avait aucune raison pour ménager ce Philosophe plus qu'un autre ; mais cette imputation était fausse ; & s'il ne s'est pas pressé de réfuter cette calomnie , & beaucoup d'autres plus graves encore , c'est qu'il les méprise.

HÉNAULT (Charles-Jean-François) de l'Académie Française , Président honoraire de la Chambre des Enquêtes. Son principal Ouvrage est un Abrégé chronologique de l'Histoire de France , qui sera consulté long-tems ; mais qui a produit une foule de mauvais Imitateurs. On trouve dans ce Livre utile des connaissances profondes de notre Histoire , & souvent des réflexions sensées & ingénieuses.

M. le Président Hénault fut allier l'amour de l'étude & des lettres à une fortune très-brillante. Ce dernier avantage n'a pas peu contribué à donner pendant sa vie beaucoup d'éclat à sa réputation. Il conservera toujours celle d'un homme infiniment précieux à ses Sociétés, & d'un amateur distingué en plus d'un genre.

J.

JAUCOURT. (le Chevalier de) Nous parlerions de la noblesse & de l'ancienneté de sa maison, si les hommes tels que lui ne faisaient pas plus d'honneur à leur famille, quelle qu'elle soit, qu'ils n'en peuvent recevoir d'elle. A un goût dominant pour l'étude, Mr. de Jaucourt joint une ardeur infatigable pour le travail : sa vie célibataire & retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole, & la modération de ses désirs, n'ont fait qu'affermir de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux Sciences : aussi les a-t-il presque toutes cultivées avec succès. La Médecine & toutes ses branches, la Philosophie & les Belles Lettres lui sont également familières. On est effrayé du contingent immense que lui seul a fourni à l'Encyclopédie. On assure que plus de dix volumes de cette vaste collection lui appartiennent. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est un désintérêtlement dont peut-être on n'a pas d'exemple. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'Encyclopédie, Mr. de Jaucourt en eût du moins retiré quelque

avantage? Point du tout: on s'est contenté de lui en donner un exemplaire, & à l'égard du reste les généreux Editeurs ont cru lui devoir sauver l'embarras d'un refus. *Sic vos non nobis malficatis apes.*

Les Ecrits de cet Auteur si estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, & ne manque ni de correction, ni d'élegance. L'article *Paris* dans l'Encyclopédie, nous paraît un des meilleurs de ce Dictionnaire. C'est une allusion fine & bien soutenue que tout Lecteur sait sans peine. On y voit à quel degré le caractère des habitans de Paris est calqué sur celui des Athéniens. Mais ce qui caractérise sur-tout les Ecrits de Mr. de Jaucourt, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'Auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fausse chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le sentiment; mais il la fait aimer en imprimant à ses moindres Ouvrages le caractère d'une ame sensible & honnête. Aussi n'a-t-il jamais été mêlé dans aucune de ces querelles scandaleuses qui ont déshonoré parmi nous tant de prétendus sages. Il vit en paix, sans ambition, sans prétentions, avec un amour noble & désintéressé pour les Sciences; vrai Philosophe au milieu des Charlatans qui s'en arrogent le titre. Le plaisir avec lequel nous faisons l'éloge de Mr. de Jaucourt, prouve que malgré les raisons particulières que nous avons d'estimer fort peu quelques Encyclopédistes, la passion n'a aucune part à nos jugemens.

JODELLE (Etienne), né en 1532, mort à Paris en 1573, Poëte Tragique, contemporain & ami de Ronsard. *Voyez l'Article Garnier.* Jodelle acquit commecet ancien Poëte une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'Art de la Tragédie & de la Comédie fit sous lui quelque progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules *Mystères*, & les impertinentes Moralités qui faisaient alors le fonds de nos Spectacles. C'est ce qui valut à Jodelle cet éloge de Ronsard, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation.

Alors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comédie avec la Tragédie,
Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
Remplit premier le Français échaffaut.

L

LARCHER (N.) né à Dijon, Littérateur laborieux, scavant & modeste, qui a traduit l'Electre d'Euripide, quelques Ouvrages de Pope, & qui est actuellement occupé de la traduction plus intéressante encore des *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres. Il a fait, avec de justes égards pour feu Mr. l'Abbé Bazin, un Supplément à la *Philosophie de l'Histoire*. On dit que le Neveu de cet Abbé a défendu son Oncle d'une manière un peu cynique. Lui-même avait cependant observé plus d'une fois que des injures ne sont pas des raisons.

LILLE. (l'Abbé de) Sa traduction des Géorgiques a essuyé de la part de Mr. Clément les critiques les plus sévères. Il en est de très-judicieuses, & dont Mr. l'Abbé de Lille sans doute ne manquera pas de profiter.

Il paraît par exemple un peu surprenant, que relativement à certains endroits de son Original il ait vaincu avec succès dans sa Traduction, de très-grandes difficultés, & que relativement à d'autres morceaux qui semblaient prêter beaucoup plus à la Poésie, il n'ait pas eu le même avantage.

Nous attachons peu d'importance au reproche qu'on lui a fait, d'avoir adopté dans son Ouvrage quelques vers des anciens Traducteurs de Virgile. Ils appartenaient de droit à celui qui aurait le courage de se charger après eux d'une entreprise aussi laborieuse. Nous pensons que M. de Lille a pu, comme son modèle, mettre à profit les Paillettes d'or d'Ennius, sans compromettre sa gloire.

La plupart des autres observations de Mr. Clément ne prouvent rien de plus, à ce qu'il nous semble, finon qu'à la rigueur il est impossible de rendre dans notre langue toutes les beautés de Virgile. C'est de quoi Mr. l'Abbé de Lille conviendra sans peine. Peut-être Virgile lui-même, s'il pouvait renaître parmi nous, ne parviendrait-il pas à se traduire parfaitement en Français.

On a su beaucoup de gré à Mr. Clément de l'estime sentie qu'il a pour le Poète Latin, & de l'austérité de son goût; mais la traduction de Mr. l'Abbé de Lille n'en est pas moins

un Ouvrage qui suppose de rares talens. Ce ne serait pas la louer assez que de dire qu'elle est infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru. Nous pensons qu'il serait difficile de faire mieux ; & nous invitons seulement l'Auteur à ne pas désespérer d'atteindre à une perfection plus grande encore en revoyant son Ouvrage avec des yeux sévères, & en tâchant de lutter avec une confiance nouvelle, contre certaines beautés de son Original que Mr. Clément a pu lui faire remarquer. Nous croyons que Mr. l'Abbé de Lille recevra notre Avis d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas du nombre de ceux qui ont employé le manège & la violence pour imposer silence à son critique. Il avait trop de mérite pour se faire cette injure à lui-même.

LINGUET, (Simon-Nicolas-Henri) Ecrivain d'un mérite très-distingué, & qui doit atteindre à la plus haute réputation. On l'accuse d'amour pour les paradoxes ; & en effet il paraît s'éloigner des notions communes dans son excellent Livre de la Théorie des Loix Civiles, & dans quelques autres de ses Ouvrages. Mais il a déjà mérité assez de considération, pour que d'après son avis on suspende au moins son jugement sur quelques opinions, qui peut-être ne passent pour vraies, que parce qu'elles n'ont jamais été suffisamment examinées.

Il nous paraît que la plupart des objets pouvant être considérés sous des aspects absolument opposés, il y a de la témérité à donner légèrement le nom de paradoxe à tout ce qui con-

tredit la manière ordinaire de concevoir. La Liberté par exemple est indubitablement le plus grand des biens, & la Servitude le plus grand des maux; mais il faut savoir si ce qu'on appelle liberté *dans l'ordre actuel des sociétés*, n'est pas souvent un avantage très-funeste, & si la servitude modifiée par la bonté d'un maître, & par l'intérêt qu'il a de conserver son esclave, ne présenterait pas une situation plus heureuse qu'une liberté *illusoire*, dont l'effet est presque toujours de faire périr de misère l'infortuné qui la possède.

En fixant ainsi l'état de la question, on pourra juger si Mr. Linguet s'est trompé ou non dans sa Théorie des Loix Civiles. Ce qui semble très-vrai, c'est qu'un homme qui serait né avec l'amour de l'esclavage n'écrirait pas comme lui. S'il avait véritablement quelque goût pour les paralogismes, & la fantaisie d'ajouter à son mérite réel le vernis brillant, mais peu solide de la singularité, il manquerait, si nous osons le dire, de confiance en ses propres talens. Les échasses ne conviennent qu'aux Pygmées; & lorsqu'on joint à des connaissances très-étendues, à une habitude heureuse de réfléchir, enfin à une sagacité très-rare le style vif & séduisant de Mr. Linguet, on n'a pas besoin de recourir à de petites ressources pour augmenter sa célébrité. Cet Ecrivain a trop d'esprit pour ne pas savoir que s'il est avantageux de n'être point un homme à préjugés, on ne gagnerait pas infinité à n'être qu'un homme à paradoxes.

Tout le monde fait aujourd'hui avec quelle distinction

distinction Mr. Linguet a déployé ses talents dans la carrière du Barreau. Personne ne paraît plus capable que lui de faire revivre par son éloquence la dignité de l'ancienne Tribune. Par la même raison, personne ne devait plus que lui respecter la mémoire de Cicéron, le seul homme de l'antiquité que les siècles modernes ne rappelleront jamais qu'imparfaitement.

M.

M A B L Y (l'Abbé BONNOT de) né à Grenoble, frère de Mr. l'Abbé de Condillac, Auteur de plusieurs Ecrits très-estimés sur la Politique, l'Histoire & la Morale. C'est dans ses *Entretiens de Phocion* que Mr. Marmontel a puisé tout ce qu'il a fait dire de plus raisonnable à son *Bélisaire*; mais ce qui est très-bien placé dans le premier de ces Ouvrages, devient froid & ennuyeux dans le Roman de Mr. Marmontel, parce qu'il est conduit sur un mauvais plan, ou plutôt parce qu'il n'en a pas du tout. Cela n'a point empêché quelques Enthousiastes de Philosophie d'osier comparer cette production éphémère à l'immortel Ouvrage de Télemaque.

La Société économique de Berne a fait aux *Entretiens de Phocion* l'honneur de leur adjuger le prix académique qu'elle est en usage de distribuer, sans que cet Ouvrage ait concouru. Elle a fait depuis le même honneur au Traité du Marquis Beccaria sur les *Délits & les Peines*. Ces deux Ecrits étaient dignes de cette distinction nouvelle, & la Société de Berne a

Tome II.

I

MAIRET (Jean) né à Besançon en 1609 ; mort en 1660. Il a précédé Rotrou, Scudéri, Corneille & Duryer. Sa *Sylvie* fut une des premières Pièces qui donna de la réputation à notre Théâtre. Sa Tragédie de *Sophonisbe* eut un brillant succès, & elle le méritait pour le tems ; mais il devint jaloux de Corneille, dès que ce grand homme eut fait le *Cid*.

MALFILATRE (N.) né à Caen en 1733 ; mort en 1769. Jeune Poète enlevé trop tôt à la Littérature, & qui donnait les plus grandes espérances. Mr. le Comte de Lauraguais, à qui la Nation doit le plaisir de voir représenter les chefs-d'œuvre de la scène sur un Théâtre débarrassé de spectateurs ; le même qui allie l'amour des Lettres à la passion des Sciences, & qui par ce double mérite, relève encore l'éclat d'un nom très-illustre, encouragea Mr. de Malfilâtre par ses bienfaits ; mais il ne put le dérober entièrement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablèrent avant le tems ce jeune Auteur, de qui nous n'avons qu'une Ode & un Poème intitulé *Narcisse*. Ce dernier Ouvrage ne saurait à la rigueur être regardé comme un bon Ouvrage. La fiction en est froide, embarrassée, & l'on peut dire de ce Poème, sans être accusé de sévérité, *infelix operis summa* ; mais on y trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse Poésie.

L'Auteur s'était exercé, dit-on, à traduire en vers différens morceaux de Virgile. Si ces morceaux sont du même mérite que ceux qu'il a imités, soit du même Virgile, soit de Lucrèce, dans son Poème de Narcisse, on ne peut qu'inviter les personnes qui les possèdent à en enrichir promptement la Littérature.

MALHERBE (François de) né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628. Il a fixé les Loix de la Poésie Française, & il est resté le modèle de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, & personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'Ode est celui dans lequel il s'est le plus distingué. On croit voir cependant qu'il maîtrisait son enthousiasme, plutôt qu'il n'en était dominé; & peut-être fut-il moins embrasé du feu du génie, que dirigé dans ses travaux par un goût exquis, une oreille infiniment sévère, & le talent le plus heureux. Le mérite d'exprimer des idées communes d'une manière neuve & sublime, étant sans doute celui qui caractérise le plus un grand Poète, nous nous permettrons de rapporter ces vers de Malherbe que tout le monde connaît, & qui pourtant n'ont rien perdu de leur fraîcheur & de leur beauté. L'Auteur avait à rendre cette pensée vulgaire que tous les hommes sont également destinés à être les victimes de la Mort.

Le Pauvre en sa Cabane où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses loix,
 Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,
 N'en défend pas nos Rois..

MALLET (Paul Henri) né à Genève en 1731. Après avoir été Professeur des Belles-Lettres Françaises à Copenhague, & l'un des Précepteurs de S. A. R. le Prince Héritaire, aujourd'hui Roi de Dannemarck, il revint en sa Patrie où il est Professeur en Histoire.

Son principal Ouvrage est une Histoire de Dannemarck en six volumes. Une simplicité noble & convenable au genre, un style pur, une sage impartialité, des recherches profondes, des réflexions amenées par les faits, & qui ne sont pas trop prodiguées; enfin des vues philosophiques sans esprit de système, établissent la réputation de cet Historien sur des fondemens solides. Il ne surprend pas les suffrages, il les mérite; & c'est ainsi que se forment les succès durables.

Mr. Mallet est correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Nous connaissons de lui quelques Pièces de vers manuscrites qui annoncent des talents distingués pour la Poésie.

MARIN (Louis-François-Claude) né à la Ciotat, de plusieurs Académies, Censeur Royal, & Secrétaire général de la Librairie. Il justifie par son amour pour les Arts, &

pour ceux qui les cultivent, la confiance dont l'honore le Magistrat éclairé qui préside à la Librairie. On a de Mr. Marin quelques Ouvrages dramatiques, qu'il n'a pas été jaloux de faire représenter; mais celui de ses Ecrits qui mérite le plus de distinction, c'est l'Histoire du Sultan Saladin. Les recherches laborieuses que l'Auteur a été obligé de faire pour débrouiller le cahos des différentes dynasties Arabes, ne sont pas précisément ce qui donne du prix à cette Histoire; ce qu'on a surtout remarqué, c'est l'impartialité sage avec laquelle elle est écrite. Mr. Marin a osé parler, en homme dégagé de toute passion, des vices des Croisés, & mettre dans tout leur jour les vertus d'un Prince Mahométan: & en effet quelques préjugés qu'on ait voulu nous donner en faveur de l'esprit de Chevalerie qui régnait en Europe, dans ces tems barbares, il faut avouer que ce Prince fut véritablement le seul grand homme qui alors illustra le monde.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de) de l'Académie Française, né à Paris en 1688, mort en 1763, Auteur d'un grand nombre de Romans & de Comédies. On avait parlé dans les premières éditions de la Dunciade du jargon de cet Écrivain. En voici quelques exemples pris au hazard dans ses Œuvres. » Laisssez-moi rêver à cela, « il me faut un peu de loisir pour m'ajuster « avec mon cœur; il me chicane, & je vais « tâcher de l'accoutumer à la fatigue. »

» La nature fait assez souvent de ces tri-
» cheries-là ; elle enterre je ne sais combien
» de belles ames sous des visages communs ;
» on n'y connaît rien , & puis quand ces gens-là
» viennent à se manifester , vous voyez des
» vertus qui sortent de dessous terre. «

» Le sentiment est l'utile enjolivé de l'hon-
» nête , &c. « Ce jargon dans le tems s'ap-
pellait du *Marivaudage*. Malgré cette affecta-
tion Mr. de Marivaux avait infiniment d'es-
prit ; mais il s'est défiguré par un style entor-
tillé & précieux , comme une jolie femme se
défigure par des mines.

Le talent qu'il avait cependant pour la Comédie , & pour saisir la vraie nature dans quelques-uns de ses Romans , mérite une attention particulière. Aucun Auteur n'a peint avec plus de vérité l'amour-propre des femmes. Ce sentiment prédomine en elles sur l'amour même ; & c'est ce que M. de Marivaux a parfaitement fait dans leur caractère. On n'en trouve pas moins dans la plupart de ses Pièces des Scènes où ce qu'on appelle le sentiment est rendu avec la dernière délicatesse ; mais en général il y mettait trop de Métaphysique , & c'est à ce défaut que nous avions fait allusion dans ces vers de la Comédie des *Tuteurs* :

Une Métaphysique où le jargon domine ,
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On a observé que les Fables des Comédies de Mr. de Marivaux étaient plutôt des Fables de Romans que de Comédies. En effet , pour

que l'action de ces Pièces pût se passer naturellement, il faudrait lui supposer une durée de plusieurs mois; & pourtant l'Auteur trouve moyen de resserrer cette action dans l'espace de vingt-quatre heures, avec une sorte de vraisemblance.

Il paraît bien singulier que dans la *Surprise de l'Amour* par exemple, des gens parviennent à s'aimer à la fureur dans le court intervalle d'une journée. Il est vrai qu'ils se connaissaient auparavant; mais que dans les *Fausses Confidences*, une jeune Veuve très-riche voie pour la première fois de sa vie un Avocat sans biens, dont elle fait son Intendant à midi, & qu'à six heures du soir elle en soit éprise au point de l'épouser malgré sa mère, avec laquelle elle se brouille pour ce mariage; enfin que l'Auteur ait la magie de faire trouver cet événement tout simple, ce ne peut être que l'effet d'un talent singulier que personne n'a porté plus loin que Mr. de Marivaux. Disons mieux. Cet Art n'est qu'à lui. Lui seul a eu le secret de ces gradations de sentimens, de ces Scènes heureusement filées, qui lui tenaient lieu d'incidens pour soutenir son action. Ce n'était point-là sans doute le vrai genre de la Comédie; mais c'était un genre personnel à l'Auteur, un genre qui a su plaire, & qui d'ailleurs ne sera pas contagieux, parce que Mr. de Marivaux avait un tour d'esprit original qui ne sera peut-être donné à personne. C'est à la finesse extrême de ses observations, à la profonde connaissance qu'il avait

du cœur des femmes , à l'analyse exacte qu'il avait su faire de leurs mouvemens les plus cachés , qu'il a été redevable de ses succès. En un mot , la vérité qui ne meurt jamais , comme nous l'avons déjà dit , fera vivre , malgré tous leurs défauts , la plupart de ses Romans & de ses Comédies , & Mr. de Marivaux sera toujours cité parmi les Peintres de la nature ; mais il ne faut pas même songer à imiter sa manière.

MARMONTEL , (Jean-François) de l'Academie Française , né à Bort , dans le Limousin.

Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui assez généralement qu'il n'était pas né pour la Poésie. C'est ce que Boileau disait de Chapelain :

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?

Sa Tragédie de *Denys le Tyrant* parut néanmoins annoncer quelques talens à ceux qui ne l'examinèrent point assez pour y découvrir le germe de tous les défauts qu'on a depuis reprochés à l'Auteur. Sa versification dure & ampoullée , ses maximes répandues sans méangement & sans choix , ses fréquentes déclamations , toujours mises à la place du sentiment dans les scènes les plus susceptibles d'intérêt ; toutes ces fautes de goût étaient déjà très-remarquables aux yeux des Connaisseurs , dans *Denys le Tyrant*. Elles devinrent plus sensibles dans *Aristomène*. *Cléopatre* parut fort inférieure à ces deux Pièces ; les *Héraclides* baissèrent encore. Enfin le malheureux succès d'*Egyptus* ,

qui fut à peine achevé, l'obligea de renoncer pour jamais à la Tragédie.

Il avait essayé le genre de l'Opéra, & l'on se souvient encore de ces vers plaisans du Ballet d'*Acante & Céphise*:

Tout rend hommage
A ce Dieu puissant.
Le Papillon volage,
Le Lion rugissant,
Le Rossignol, &c.

Assurément ce n'est pas-là le style de Quinault. Ce dernier avait trop de goût pour accoupler ainsi les *Lions rugissans* & les *Papillons volages*. Aussi le Public accoutumé à la douce mélodie du Chantre d'Armide, ne put-il se prêter à la versification roide & âpre de Mr. Marmontel.

Ce qui paraîtra inconcevable, c'est qu'après avoir fait rire le Public à la Tragédie, cet Auteur ait entrepris de le faire pleurer à l'Opéra-Bouffon. C'est ce qu'on a vu dans le *Sylvain*, Roman usé quant au fond, trivial quant à la forme, & qui n'a dû une apparence de réussite qu'à la Musique charmante de Mr. Grétry. On fait d'ailleurs que tous ces Opéra-Bouffons ne sont lus que par les Acteurs, qui s'en dispenseraient encore très-volontiers, s'ils n'étaient obligés d'étudier leurs rôles.

Jusqu'ici, la réputation de Mr. Marmontel paraît donc n'avoir pris un peu de consistance que dans ce qu'il a écrit en prose, c'est-à-dire, dans sa Poétique, sa traduction de Lucain, ses

Contes moraux, & son Roman de Bélisaire.

Sa Poétique, comme on l'a dit ailleurs, est un Recueil d'hérésies en matière de goût, qu'il avait déjà insérées par lambeaux dans le Dictionnaire Encyclopédique. C'est dans cette Poétique étrange que Boileau, Racine & Rousseau sont traités avec dénigrement; qu'Aristophane est comparé à Catilina & à Narcisse, & qu'on accuse Virgile d'avoir comparé Turnus à un âne, comparaison qui ne se trouve point dans Virgile.

Depuis que Mr. Marmontel voit dans ce grand Poète des choses qui n'y sont pas, il n'est pas étonnant qu'il le mette fort au-dessous de Lucain. Cependant il a mal justifié sa passion pour la Pharsale, en la traduisant en prose ampoulée. Ce n'était pas le moyen de la faire paraître supérieure à l'Enéide.

Les amis de M. Marmontel abandonnent encore sans trop de résistance sa Poétique & sa Traduction de Lucain. Il ne lui reste donc que ses Contes & ce fameux Roman de Bélisaire, auquel on a essayé de donner tant d'éclat.

Quant aux Contes, nous remarquerons, 1^o. que ce ne sont que des Contes; 2^o. que ce ne sont que des Contes en prose; 3^o. qu'il y a plus de graces dans ceux de la Fontaine, plus d'esprit dans ceux d'Hamilton, plus de philosophie dans ceux de Mr. de Voltaire, peut-être même plus de naturel dans ceux de Perrault; car enfin la Fontaine a dit:

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Et nous doutons que ce Poète , ami de la délicatesse & de la naïveté , en eût dit autant du *Mari Sylphe* , de *Tout ou rien* , des *Mariages Samnites* , ou des *Quatre Flacons* .

D'ailleurs , en supposant (ce qu'on est bien éloigné de vouloir disputer) que les Contes de Mr. Marmontel soient en effet d'assez heureuses bagatelles ; que le style en soit correct , quoique pesant , sur-tout quand l'Auteur veut être léger , est-il donc permis à des Français , enrichis de tant de merveilles littéraires , de se passionner pour de minces historiettes , dont le fond même n'appartient pas à Mr. Marmontel ? Qui ne fait que dans *Zadig* , *Babouc* , *Memnon* , qui ne sont pourtant qu'une très-faible partie de la gloire de Mr. de Voltaire , il y a & cent fois plus de vues philosophiques & morales , & cent fois plus d'imagination , & des détails infiniment plus piquans , plus neufs , plus variés que dans tous ces petits Romans bourgeois & pédantesques sur lesquels on affecte de se récrier ? Par quel singulier caprice nous arriverait-il donc d'attacher tant de valeur à de médiocres esquisses , tandis que nous avons sous les yeux , dans le même genre , des tableaux peints par de grands Maîtres .

Nous savons qu'il est encore des gens qui capitulent assez facilement sur le mérite des Contes moraux , mais qui se sont tellement arrangés pour admirer Mr. Marmontel , qu'ils mettent du moins son Bélisaire infiniment au-dessus de Télémaque . Nous en appellons à tout homme qui se vantera d'avoir pu lire

d'une haleine ce triste Roman composé de dix-sept Dissertations , enchaînées l'une à l'autre comme ces conversations d'Ariste & d'Eugène sur le Goût , qui se passent au bord de la mer , & que le Révérend Père Bouhours a rédigées par chapitres. Que cet homme , quel qu'il soit , nous dise avec vérité s'il n'a pas été vingt fois sur le point de s'endormir aux tristes & longues Homélies philosophiques de l'aveugle Bélisaire. Exceptons-en toutefois , les trois ou quatre premiers Chapitres de ce Roman moral , qu'on peut lire sans doute avec assez de plaisir. C'est un portique agréable , qui annoncerait un grand édifice , mais qui ne conduit qu'à des ruines.

Le quinzième Chapitre que l'on a tant vanté , n'est (& ici nous interrogeons la bonne foi de ceux qui ont fait semblant de l'admirer) qu'une répétition de ce qu'avaient dit avec plus de force , sur ces matières hardies , des Ecrivains beaucoup plus célèbres. Nous avons de Bayle un Traité de la Tolérance , qui est un vrai chef-d'œuvre de sçavoir & de raisonnement. Nous en avons un autre plus récent , composé avec tout l'art , toute la séduction , tout l'intérêt qui caractérisent dès longtems , les Ouvrages de son illustre Auteur. Enfin , cette doctrine de la Tolérance n'a-t-elle pas encore été exprimée en traits de feu par l'éloquent Citoyen de Genève ? D'où nous viendrait donc l'ivresse qu'on voudrait nous inspirer pour ce quinzième Chapitre , qui n'est , tout au plus ,

qu'une faible contrefaçon d'Ouvrages infinité-
ment supérieurs ?

Observons encore que quand même Mr. Marmontel eût mérité quelque célébrité par ses Ecrits en prose , par la fertilité de sa plume , par sa persévérance opiniâtre à braver la critique , & par sa littérature qui véritable-
ment n'est point commune , il aurait com-
promis toute sa gloire , en disant que Boi-
leau est un Ecrivain *sans feu* , *sans verve* &
sans fécondité , & en avançant une infinité
d'autres paradoxes qui nous rappellent ces vers
heureux de Mr. le Franc :

Oui , bientôt nous verrons de petits Conquérans ;
Du Parnasse Français audacieux Tyrans ,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles ,
Et leur orgueil briser le sceptre des Corneilles .
Tels on vit les Romains , dans des jours ténébreux ,
Du second des Césars dégrader l'âge heureux ;
Ensévelir Horace & déterrer Lucile ,
Préférer la Pharsale aux beaux vers de Virgile ,
Vanter l'esprit guindé du Maître de Néron ,
Et bâiller sans pudeur en lisant Cicéron .

MAROT (Clément) né à Cahors en 1495 ,
mort à Turin en 1544. Le modèle d'une cer-
taine naïveté fine & piquante que l'on ap-
pelle encore de son nom , le genre Marotis-
què. Sa charmante Epître à François I. , dans
laquelle il se plaint d'un valet

Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant le meilleur fils du monde ;

qui lui avait dérobé son argent ; quelques Epigrammes qui n'ont point été surpassées , quelques Contes joyeux , quelques jolies Chansons , lui ont fait un nom immortel.

La manière qu'il a choisie a paru telle-
ment convenable aux Ouvrages de ce genre ,
que nos meilleurs Poëtes , tels que Voiture ,
la Fontaine , Rousseau , &c. l'ont empruntée
de lui. Nous croyons cependant , avec Mr.
de Voltaire , que c'est un défaut de goût que
de l'avoir employée dans des Ouvrages d'un
genre plus sérieux. C'est travestir Minerve
que de lui donner la marotte de Momus.

Il semblerait que le Poëte dont nous par-
lons , enjoué , badin , & quelquefois licen-
cieux à l'excès , n'aurait guères dû s'attendre
à devenir un des fondateurs de la Lithurgie
des Eglises Protestantes. Sa Traduction des
Pseaumes , continuée par Théodore de Bèze ,
a été chantée longtems dans tous les Tem-
ples de la réforme de Calvin. On ne sentit
point assez , dans cet âge encore grossier ,
l'étrange disparate du flageolet de Marot & de
la harpe de David.

MASSILLON (Jean-Baptiste) Evêque de
Clermont , de l'Académie Française , né à
Hières en 1663 , mort en 1742 , Prédicateur
célèbre , & qui est véritablement à Bourda-
loue ce que Racine est à Corneille.

Bourdaloue armé de preuves, & quelquefois les prodiguant trop, semble n'adresser sa Morale austère qu'à la raison. Massillon s'adresse principalement au cœur; & il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs, est bien supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer.

M A Y N A R D (François) de l'Académie Française, élève de Malherbe. Ses vers, toujours dénués d'inversion, ont en général trop de monotonie, & trop peu d'élévation; mais ce fut un Ecrivain naturel, facile & correct, qui avait certainement plus de droits aux bontés du Cardinal de Richelieu que les Boisrobert, les Colletet, & beaucoup d'autres Poëtes ses contemporains, qui ne le valaient pas. Les Sonnets chagrins de Maynard contre ce même Cardinal sont peut-être ce qu'il a fait de mieux.

MÉNAGE (Gilles) né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692. Il a fait des vers Grecs, Latins, Français & Italiens; mais c'est dans cette dernière langue qu'il a le plus réussi. Ses poésies Italiennes le firent recevoir de l'Académie *della Crusca*.

Il sentait dans les autres le ridicule du pédantisme dont il était lui-même un peu entiché. On en a la preuve dans sa métamorphose du pédant Montmaur en perroquet.

C'est Ménage que Molière joua dans la Comédie des *Femmes Savantes*, sous le nom de *Vadius*; mais il eut le bon esprit de ne

pas s'offenser de cette liberté du Théâtre. Lui-même avait été satyrique avec succès dans la *Requête des Dictionnaires*, & personne n'était plus pénétré que lui de la nécessité de cette satyre utile, qui en respectant les mœurs, répand un juste ridicule sur de mauvais Ecrivains, dont les succès découragent quelquefois les vrais talens, & déshonorent le goût du Public. Molière, peut-être, aurait dû l'épargner, d'autant plus que Ménage eut le mérite de sentir le premier le génie naissant de ce grand Poète Comique. On fait qu'il dit à Chapelain, en sortant d'une représentation des *Précieuses Ridicules* : « Nous adorions, vous & moi, toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées. Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré. . . . » Cet éloge en renfermait un bien remarquable de la liberté courageuse avec laquelle Molière avait osé jouer tout l'hôtel de Rambouillet. On voit aussi par-là quelle influence heureuse une seule bonne Comédie peut avoir sur les mœurs de toute une Nation.

Au reste, Ménage était un Savant très-estimable. Il était bien nécessaire, sur-tout dans ces commencemens de la Littérature, qu'il y eût de pareils érudits. C'est à leurs travaux qu'on doit la lumière pure dont nous jouissons, & qui ne tardera pas à s'éteindre, précisément parce qu'on a voulu réduire en Almanachs, & en Dictionnaires très-imparfaits, toutes les connaissances humaines.

La Reine Christine honora Ménage de ses bontés

bonités pendant le séjour qu'elle fit en France. Cette Princesse qui aimait les Sciences, ne put s'empêcher de distinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas été de l'Académie Française. Le savant la Monnoye n'a pas jugé au-dessous de lui de donner une édition soignée du *Ménagiana*, dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses.

MIÈRE (Antoine-Marin le) né à Paris. Il est à M. Marmontel, dans le genre dramatique, ce que Campistron est à Racine. Il n'a pas tout-à-fait la déclamation emphatique & la noble enflure de son modèle; mais il a trouvé l'art de le surpasser en dureté, en sécheresse & en bizarrerie.

Toutes les études théâtrales de Mr. le Mièvre semblent n'avoir eu pour objet que l'effet de la pantomime, & la perspective de la scène. Peut-être eût-il été un excellent décorateur; mais la nature ne paraît pas avoir eu l'intention d'en faire un Poète. S'il se trouve quelqu'un qui ait eu l'intrépidité de lire ses Tragédies, il peut se vanter de connaître à fond la manière gothique & barbare du fameux Chapelain. Ce n'est pas que Mr. le Mièvre n'ait quelquefois des idées assez heureuses.

Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

Mais ordinairement il défigure ses meilleures.
Tome II. K

res idées par des vers précisément techniques, qui ressemblent à de la prose que l'on aurait contournée avec effort, & à laquelle on aurait attaché des rimes comme par ga-geure.

On invite le Lecteur à tâcher de prononcer ces lignes, prises au hasard dans la Tragédie de Guillaume Tell.

Hâte-toi ; fais marcher, sous diverse conduite,
Vers les divers Châteaux notre intrépide élite.
 Tandis qu'avec *Waerner*, moi, j'irai sur le *Lac*,
 Dans l'ombre de la nuit, m'emparer de *Kusnac*.

Et ces autres lignes, non moins helvétiques,
 & fidélement extraites de la même Pièce :

Je pars, j'erre en ces rocs où partout se hérisse
 Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse.

Les Pièces fugitives de Mr. le Mièvre joignent à cette singulière mélodie, une originalité fantasque qui les rend extrêmement pittoresques. C'est parmi ces Pièces que l'on trouve ces inconcevables vers adressés à Mademoiselle Dangerville.

Ta folâtre féerie accordait des cerveaux
 Les chanterelles élastiques.

C'est dans ces aimables Poésies que l'on trouve encore un peuple qui tombe dans l'ornière de la routine, une onde guéable ouvrant ses lames, & sur laquelle les chars rencontrent les bateaux,

de manière que *les fouets croisent les rames*, tandis que *des fleuves rient dans leurs barbes larmoneuses de ces petites rivières qu'on passe au gué*. C'est là que le Lecteur ne manquera pas d'être frappé de cette agréable antithèse sur la Ville de Tours :

Ville que de tout temps signale
Son Archevêque & ses pruneaux.

Et de cette idée pittoresque sur un Château qui à la vérité n'a ni pruneaux, ni Archevêque ; mais qui en revanche a l'avantage d'être vu de loin, parce qu'il *dresse ses girouettes illustres*.

C'est-là enfin que l'on a grand plaisir à voir

Ces deux fils du siècle d'airain ;
Ces deux fougueux Antagonistes,
Le Tien, le Mien, le front serain,
De leurs calculs brûler les listes
Sourire, & se donner la main.

Un peu revenu de la manie du Théâtre & de ces petits vers duriuscules, Mr. le Mièvre a voulu se signaler dans une autre carrière. Il a entrepris de chanter la Peinture, d'après l'excellent Poème latin de feu Mr. l'Abbé de Marfy. Ce sujet était beau sans doute, & Mr. le Mièvre a même observé dans sa Préface, qu'il était bien supérieur à celui de l'Art poétique. C'était un engagement qu'il prenait avec le Public de s'égaler au moins à Boileau, d'au-

tant plus que son Poëme avait été très-fastueusement annoncé par des admirateurs maladroits. Enfin l'Ouvrage a paru, & l'on a cru lire encore les Tragédies de Mr. le Mière. Son style, sans aucune exagération, est à celui de Boileau, ce qu'étaient à la mélodie enchanteresse de la flûte de Blavet, le bruit importun d'une scie, & les aigres frottemens d'une lime qui mord l'acier. Voyez sur cet étrange Poëme, où toutes les règles de la Langue & du goût sont violées à chaque page, l'extrait judicieux qu'en a donné Mr. l'Abbé Aubert dans le Journal des beaux Arts.

Il est heureux pourtant que Mr. le Mière n'ait pas joint à sa manie pour les vers la prétention des longues Préfaces, comme ces Auteurs qui nous accablent régulièrement, au commencement & à la fin de chacune de leurs Pièces, de fatiguantes & volumineuses Dissertations, & de Poétiques faites exprès pour leurs Poésies. C'est une discréption dont on doit lui savoir beaucoup de gré.

Au reste, Mr. le Mière a remporté plusieurs prix dans les Académies de la Capitale & des Provinces; mais cette facilité à remporter des prix académiques est devenue, par une suite d'expériences qui ne s'est presque jamais démentie, un signe assez infaillible de médiocrité.

MOLIÈRE, (Jean-Baptiste Poquelin de) né à Paris en 1620, mort en 1673. Le premier des Poëtes comiques, anciens & modernes. L'extrême liberté d'Aristophane ne convenait

guères qu'à un Etat démocratique. Les bons mots de Plaute se ressentaient un peu de la grossièreté de son siècle. Térence ne fut guères qu'un Traducteur élégant : le seul Molière posa d'une main courageuse les bornes que doit avoir la véritable Comédie, dans une Monarchie gouvernée par les bienféances & par les moeurs.

On sent bien que d'après les limites que nous nous sommes imposées, nous ne pouvons nous permettre ici que quelques traits rapides & peu approfondis sur le caractère de ce grand Poëte.

Le premier secret de l'Art de Molière fut sans doute de peindre les hommes qu'il voyait, bravant à la fois l'audace des applications & les vains murmures de ceux dont il représentait naïvement les ridicules, & même les vices.

Il est courageux, mais il est nécessaire de répéter ce que nous avons dit ailleurs, qu'il ne peut exister de bonne Comédie, si l'on retranche au Poëte la liberté de s'emparer de tous les ridicules qui appartiennent de droit à son art. L'homme métaphysique n'est qu'une spéculuation vaine, aussi étrangère à la Poésie qu'à la Peinture. Ce sont les individus pris dans la société, qui doivent servir de sujets & de modèles à la Comédie. Seulement on exige de l'Auteur qu'il tâche de masquer son secret, en accumulant sur un seul personnage les traits du ridicule dérobés à plusieurs : de manière que l'ensemble de ces traits réunis ne désigne plus uniquement tel ou tel homme en partie.

culier ; mais frappe à peu-près également sur toute l'espèce des caractères vicieux que le Poète s'est proposé de peindre.

C'est ainsi qu'Apelle forma sa Vénus, non d'après la plus belle des femmes, qui peut-être n'eût pas suffi pour rendre toute l'idée qu'il avait de la Déesse des Graces ; mais d'après la réunion de plusieurs Beautés, dont chacune lui fournit plus ou moins les détails qui pouvaient atteindre au modèle que son imagination avait conçu.

On doit avouer que cette loi imposée au Poète Comique a tourné quelquefois au profit du génie. Cependant Molière, à l'exemple d'Aristophane, s'éleva souvent au-dessus de cette contrainte. Encouragé par Louis XIV, il osa franchir une loi dont l'observation superstitieuse eût gêné son essor : car le génie ne peut s'immoler toujours aux règles pusillanimes que lui-même n'a pas dictées, & qui ne sont en effet que des bienféances de pure convention.

On fait à combien de gens ressemblait son Tartuffe ; on connaît même l'homme en place accusé, par la voix publique, d'avoir servi de modèle à ce personnage hardi. Molière n'en eût pas moins le courage de déclarer à Louis XIV qu'il fallait ou lui permettre le Tartuffe, ou qu'il renonçât désormais à la Comédie.

On fait que presque toutes les anecdotes de la Cour & de la Ville, dès qu'elles lui semblaient convenir à son art, venaient se placer tour-à-tour dans ses Pièces immortelles, qui n'en avaient que plus de mérite pour les

Spectateurs, charmés de retrouver sur le Théâtre les Scènes de ridicule que les originaux de Molière avaient données dans la société.

On sait par exemple que le trait de Bertrand de Sotenville, qui eut le crédit de vendre tout son bien pour faire le voyage d'outre-mer, fut appliqué à Mr. de la Feuillade, qui avait dérangé sa fortune pour mener au siège de Candie trois cens Gentilshommes équipés à ses dépens.

On sait que l'impertinent Chasseur de la Comédie des *Fâcheux*, n'était autre que le Marquis de Soyec****.

On sait que ce Gros-Pierre, qui prit le nom pompeux de Mr. de l'Isle, désignait Thomas Corneille, qui s'avisa de quitter le beau nom de Corneille, en effet très-dangereux pour lui, pour prendre le nom de Mr. de l'Isle.

On sait que dans la Pièce des *Femmes Savantes*, Cotin, Ménage, Madame Dacier, & tout l'hôtel de Rambouillet furent joués. On sait même que Madame de Rambouillet, qui était à la première représentation de cette Comédie, dit en sortant à Ménage : » Quoi ! » Monsieur, vous souffrirez que cet impertinent de Molière nous joue de la sorte ? » Et que celui-ci eut le bon esprit de répondre : » Madame, j'ai vu la Pièce. Elle est parfaitement belle, & l'on n'y peut trouver rien à redire, ni à critiquer. »

On sait qu'on croyait Mr. de Montauzier lui-même caractérisé dans quelques-unes des brusqueries du *Misanthrope*.

On fait que dans l'*Amour Médecin*, les quatre premiers Médecins de la Cour, M M. Desfougerais, Esprit, Guenaud & d'Aquin, furent représentés naïvement sous les noms de M M. Desfonandrés, Bahis, Macroton & Tomès, noms comiques, qui avaient été fournis à Molière par son ami Despréaux, & qui servaient à désigner plus particulièrement encore ces mêmes Médecins. Tous ces noms étaient dérivés du Grec. Celui de Desfonandrés, qui veut dire *tueur d'hommes*, s'appliquait à Mr. Desfougerais; celui de Bahis à Mr. Esprit, affligé d'un bredouillement glapissant & risible; celui de Macroton à Mr. Guenaud, à cause de son parler lent & désagréable; enfin celui de Tomès à Mr. d'Aquin, partisan fanatique de la saignée. Il ne faut pas oublier que pour rendre la plaisanterie plus agréable à toute la Cour, les Acteurs chargés de ces Rôles, les représenterent avec des masques que Molière avait fait faire exprès, & qui imitaient parfaitement la figure de ces Messieurs. C'était véritablement la Comédie d'Aristophane.

On fait que toute la Pièce du *Mariage forcé* n'avait pour base que le mariage en effet un peu forcé du Comte de Grammont avec Madoiselle Hamilton.

On fait que le nom de *Tartuffe* même, qui s'était appellé d'abord *Panulphe*, avait été fourni à Molière par une anecdote plaisante arrivée à la table d'un Ecclésiastique (*) du

(*) Voyez la Vie de Ninon l'Enclos par Mr. Bret.

premier rang; & que les interrogations que fait en latin Mr. Bobinet à son Elève, dans la Comtesse d'*Escarbagnas*, faisaient allusion aussi à une autre anecdote du tems.

Cette liberté de ne laisser échapper aucun des traits comiques que lui fournissait la société, fut pour Molière une source inépuisable d'excellentes plaisanteries. En vain on croyait à la satyre comme si la Comédie pouvait être autre chose que l'imitation & par conséquent la satyre des moeurs; Molière avait l'avantage de vivre dans un siècle plein de nerf & de courage, fertile en ames fortes & vigoureuses, à qui les vaines clamours de l'Envie étaient peu capables d'en imposer. Ceux qui présidaient alors au Gouvernement avaient eu le mérite de sentir qu'un excellent Poète Comique, avec les seules armes du ridicule, pouvait avoir sur les moeurs de toute la Nation l'influence la plus utile; maintenir une balance à-peu près égale entre les différentes Conditions de l'Etat, balance qui importe infiniment plus qu'on ne le croit à la tranquillité d'une Monarchie; réprimer à propos l'orgueil ou l'ambition de certains ordres de Citoyens qui peuvent devenir dangereux, en s'arrogeant insensiblement des prérogatives qui ne leur appartiennent pas, & qui n'étaient point à craindre lorsqu'ils se trouvaient confondus dans la classe des Citoyens dont il était permis de rire. On ferait un volume sur l'utilité dont pourrait être un homme tel que Molière à une administration éclairée.

L'esprit juste & naturel de Louis XIV sem-

blait lui avoir révélé une partie de ces grandes vues. Souvent ce Prince, près de qui la fortune avait placé Molière (circonstance nécessaire peut-être au repos de ce grand Poète) daignait lui indiquer lui-même les ridicules qui pouvaient être échappés à son pinceau. Aussi trouverait-on dans ses Comédies, plutôt que dans notre Histoire, le vrai caractère de la Nation; & c'est là ce que des Commentateurs, qui auraient quelque talent, devraient sur-tout y chercher. Mais que pour la gloire de Molière & de la France, ce Commentaire digne de nos plumes les plus savantes, ne soit jamais livré à des mains profanes!

La seule Comédie du *Tartuffe*, qui n'avait eu de modèle chez aucune Nation, soit par la hardiesse de son sujet, soit par les difficultés qu'il offrait à vaincre, soit par les fineesses de l'art que l'on y découvre à chaque scène, soit énfin par l'histoire de la persécution momentanée que cette Pièce attira sur l'Auteur, peut donner lieu à plus de remarques utiles que tout le reste de nos Théâtres pris ensemble.

Au reste, en démontrant, comme nous le faisions à l'instant, la nécessité des personnalités dans la Comédie, nous n'avons pas pretendu alarmer les Citoyens; mais seulement indiquer au Gouvernement une de ses ressources, pour faire tomber sans violence des abus que les loix n'ont pu prévoir, où qu'elles ne peuvent réprimer. C'est à lui de saisir ce juste milieu, qui en accordant aux Arts toute la liberté qui leur est due, empêche cette même liberté de dégénérer en licence. C'est à

lui enfin de savoir employer le ridicule comme un supplément à l'insuffisance des loix.

Que les Citoyens d'ailleurs soient sans inquiétude. Nous l'avons déjà dit quelque part : des ridicules communs & vulgaires, tels que la plupart de ceux qu'on apperçoit, ne méritent pas même un coup d'œil d'un Poète Comique, bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs, & à l'amusement d'une Nation vive & brillante. Les vrais originaux sont très-rares; & il y a bien des gens qui ont la folle vanité de se croire des personnages dignes de la scène, dont l'Auteur le plus satyrique tranquilliserait bien l'esprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense de leurs ames nulles & sans physionomie. Tous les portraits ne sont pas faits pour être exposés au Sallon, & tous les caractères ne sont pas dignes du Théâtre. Observons encore qu'il n'est pas possible de bien peindre un personnage vicieux ou seulement ridicule, sans qu'on lui trouve dans le monde une infinité de copies. Souvent le véritable original qui a servi de modèle au Poète échappe à l'application, tandis qu'elle va se partager sur des gens auxquels l'Auteur n'avait jamais pensé, & dont même il ne soupçonnait pas l'existence avant que la malignité des Spectateurs vînt la lui révéler. Or toute application ainsi divisée cesse par-là même d'être une personnalité offensante. Nous garantissons la justesse de cette observation d'après l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes plus d'une fois, & sur-tout à l'occasion de la Comédie des *Phi-*

loophes, s'il est permis de rappeler aucune Comédie quand on parle de Molière.

Une des loix que se prescrivit encore ce Grand Homme, & qui ne contribua pas moins que sa liberté courageuse à la perfection de son art, ce fut de choisir constamment ses personnages dans la vie commune, qui est la plus propre à fournir à la scène des ridicules saillans, & qui ont précisément la charge du Théâtre. On fait qu'il ne dérogea à cette règle que dans la Comédie du Misanthrope, le seul des caractères qu'il ait traités que le peuple ne devait pas lui fournir. Mais nous avons développé ailleurs cette idée (*); & depuis, quelques Ecrivains célèbres nous ont fait l'honneur de l'adopter.

Nous avions fait sentir aussi l'avantage qu'avait eu Molière d'employer dans ses Comédies beaucoup de traits d'une plisanterie naïve, tels que ces ingénuités si piquantes d'*Agnès*, dans l'*Ecole des Femmes*, qui blesseraient aujourd'hui la délicatesse hypocrite de nos oreilles, tandis que nous allons tous les jours nous dédommager à des Spectacles forains, libres jusqu'à l'indécence, de ces entraves qu'une vaine affectation de pudeur a données au Théâtre de la Nation, sous prétexte de l'épurer. Cette conduite n'a que l'apparence d'une contradiction, & ne paraîtra pas étonnante à qui-conque aura observé que plus on a de mora-

(*) Voyez le Discours préliminaire de la Comédie des Tuteurs,

le en paroles, moins on a de mœurs en réalité.

Nous ne pouvons nous refuser à l'idée de considérer un moment Molière comme un Légitimateur qui exerça sur les Français une forte de Magistrature, d'autant plus puissante qu'il ne l'exerça que par son génie, & que rien à l'extérieur ne décelait au vulgaire le secret de son administration.

Il nâquit dans les circonstances les plus heureuses où il pouvait naître, sous un Prince qui le protégea contre les ennemis que devaient nécessairement lui donner & le genre & la supériorité de ses talents. On trouve dans un Mémoire que lui adressa Molière en faveur d'un Médecin, des traces précieuses de la familiarité à laquelle ce Monarque, quoique fastueux, daignait admettre ceux de ses sujets qui illustraient son règne.

Le goût des amusemens nobles & ces fêtes ingénieuses & brillantes qui faisaient de la cour de Louis XIV le rendez-vous des Etrangers & l'admiration de l'Europe ; l'esprit de gaîté alors généralement répandu par une suite de la considération & de la prospérité dont jouissait la nation ; cet esprit de gaîté que la manie philosophique a depuis desséché dans sa fleur, lorsque las, pour ainsi dire d'être Français, quelques raisonneurs mélancoliques ont voulu nous livrer au délire sombre des idées Anglaises ; enfin l'émulation entretenue sans cesse par le concours d'une foule d'excellens esprits que la nature sembla prodiguer dans ce beau siècle : toutes ces circonstances réunies contribuèrent à donner à la

France un homme tel que Molière.

Quel assemblage heureux d'événemens nécessaires peut-être au développement d'un pareil génie! Tandis que pour l'arrêter dans son effor, il ne faudrait de nos jours qu'un Trissotin en faveur dans quelques Bureaux d'esprit, qu'un Zoïle en place, enfin qu'un seul homme puissant trop peu sensible à la gloire, ou trop faible pour accorder au mérite une protection généreuse contre les fureurs de l'Envie.

Il résulte de ce petit nombre d'observations jettées à la hâte dans un sujet si riche, que personne ne porta dans le cœur humain un coup d'œil plus sûr & plus profond que ce Poète, qui est en même-tems le plus grand Philosophe dont la Nation ait à s'enorgueillir. Non-seulement il semble avoir épuisé toutes les sources du rire, & les différens caractères dont il s'est emparé; mais encore ceux mêmes qu'il n'a fait pour ainsi dire, qu'effleurer dans quelques scènes de ses Pièces inimitables. Il y a tel sujet de Comédie que peut-être on n'osera jamais tenter, uniquement parce que Molière en a crayonné les premiers traits; & c'est en ce sens l'homme qui a fait le plus de larcins à la postérité. Qui oserait, par exemple traiter le sujet de *Railleur*, après la scène de Clitandre & de Trissotin dans les *Femmes Savantes*?

Toutes les innovations que l'on s'est permises depuis ce Grand Homme, sous prétexte de réformer ou d'ennoblir le genre, n'ont tourné qu'à la ruine de la vraie Comédie. Les uns ont cru imiter la nature en faisant quel-

ques détails minutieux des usages de la vie commune. Ils ont cru mettre de la vérité dans leurs Pièces, en rendant avec fidélité les décorations d'un appartement ou de petites attitudes domestiques, dont ils ont eu soin de noter ennuyeusement la pantomime dans leurs Drames. Toutes ces puérilités à prétention indignent les vrais connaisseurs & font même une secrète pitié à ceux qui feignent le plus de les admirer.

D'autres au lieu de peindre les hommes tels qu'ils sont, nous ont donné des Romans qu'on pourrait tout au plus regarder comme des exceptions aux événemens ordinaires de la vie, & comme les aventures bizarres de quelques individus de notre espèce. En établissant sur des événemens peu vraisemblables un intérêt chimérique, ils ont prétendu remplacer le Peintre des ridicules, & l'Historien des mœurs; mais malgré leurs efforts, tous ces Ecrivains à la mode ne nous ont appris qu'à regretter Molière davantage.

On a souvent agité l'inutile question de la prééminence entre les deux genres dramatiques. On a voulu savoir qui de Melpomène ou de Thalie méritait le plus d'honneurs. Il nous semble que Molière a résolu ce problème, & qu'il a décidé sans retour la victoire en faveur de la Muse comique. En effet Corneille a eu parmi nous plus d'un successeur digne de balancer sa gloire, & Molière est encore sans émule. Il en fut à peu-près de même chez les Grecs. Ils eurent un Eschile, un Sophocle, un Euripide, mais leur Théâtre ne nous a

conservé qu'un Aristophane. Ménandre, dont on a beaucoup vanté l'élégance, a toujours été regardé comme très-inférieur à ce Poète du côté de la force comique. Il paraît donc plus aisément d'avoir plusieurs Corneilles qu'un seul Molière; & véritablement nous voyons encore une foule de jeunes gens se signaler plus ou moins dans le genre tragique, tandis que dans l'autre genre on distingue à peine encore quelques heureux essais qui ne sont pas même encouragés.

On a reproché à Molière de n'avoir pas été toujours correct; mais on n'a point assez remarqué l'énergie singulière de son style, énergie alliée partout à la plus étonnante facilité. Malheur aux Ecrivains froids, qui plus frappés de quelques fautes de détail qu'on peut trouver sans doute dans le style de Molière, que des beautés dont il étincelle, croiraient que même en cette partie il existe un meilleur modèle! Qu'ils indiquent s'ils le peuvent, un Poète comique dont on ait retenu plus de traits dont plus de vers soient demeurés proverbes; qu'ils tâchent enfin d'opposer au Misanthrope quelques Pièces de nos jours dont le coloris soit plus vrai, plus naturel, plus brillant.

Mais c'est l'Art du Dialogue sur-tout qui a donné le plus de vie aux Comédies de Molière & qui paroît aujourd'hui le plus négligé. Ce mérite si rare & l'extrême simplicité des plans dans les Pièces de caractère (simplicité dont ce grand Poète lui-même n'avait senti toute la nécessité que vers le milieu de

(la carrière) sont les seuls indices auxquels le Public éclairé pourrait reconnaître ceux qui seraient véritablement appellés à tenir quelque rang parmi les successeurs de Molière.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par un trait qui fait à la fois l'éloge de trois Grands Hommes. Louis XIV eut la curiosité louable d'apprendre par qui son règne avait été le plus illustré. Quel est le plus grand génie de mon siècle, demanda un jour ce Prince à l'ami de Racine, au célèbre Despréaux? C'est Molière répondit ce judicieux Critique; & la postérité a confirmé sa décision.

Molière ne fut point de l'Académie Française. On nous répondra qu'il était Comédiens. Nous le savons, & ce serait un reproche à faire à la mémoire de Louis XIV, que de ne l'avoir point obligé à quitter le Théâtre. Ce Grand Homme, qui ne fut jamais qu'un acteur assez médiocre, débarrassé des soins de la troupe, nous eût donné peut-être vingt chefs-d'œuvre de plus. Quelle irréparable perte que celle du temps de Molière!

MONNOYE (Bernard de la) de l'Académie Française, né à Dijon en 1641, mort en 1728, Critique très-savant. Il eut comme Ménage la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues; mais quelques-uns de ses Poèmes Français, & entr'autres celui du *Duel aboli*, qui remporta le premier prix que l'Académie ait distribué, sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

Les Noëls Bourguignons de Mr. de la Monnoye sont aussi estimés à Dijon, que les Poésies Languedociennes du Chanoine Goudouly le sont à Toulouse; mais les jargons irréguliers de nos Provinces, quoiqu'ils puissent fournir quelques expressions énergiques ou naïves, ne sont pas faits pour se naturaliser avec notre langue; & nos Poètes n'auront jamais à cet égard la liberté des Grecs, qui employaient à leur gré les différens dialectes de leur pays.

MONTAGNE (Michel Eyquem de) né dans le Périgord au Château de Montagne en 1538, mort en 1592. Philosophe très-hardi pour son tems, très-sceptique, mais dont le pyrrhonisme s'arrêta cependant au doute raisonnable. Ses Essais sont encore entre les mains de tout le monde. C'est sur-tout dans les Ouvrages du célèbre Citoyen de Genève qu'on peut apprendre à les estimer. On sera surpris de l'usage heureux qu'il a fait de cette source, quoiqu'il semblât qu'elle dût être tarie depuis longtems par les richesses qu'elle a fournies à nos Philosophes les plus distingués. Mr. Rousseau après eux, a trouvé moyen d'y puiser de nouvelles; mais à leur exemple il se les est souvent appropriées sans en faire hommage à Montagne.

La philosophie de ce dernier n'a rien d'aride & n'est altérée par aucun mélange de pédantisme. Montagne est un homme du monde qui en s'observant lui-même & en osant ne rien dissimuler de ses observations, a fait sans

paraître y penser, le portrait le plus naïf & le plus fidèle de l'espèce humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses Lecteurs, de manière que malgré les tours vicieux & irréguliers du langage de son tems & les défauts particuliers de son style, c'est un de ces Auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine & à qui l'on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve dans ses Essais une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singulière vigueur qu'elles empruntent de l'art avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'épurer sans l'affaiblir, & enfin on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni au plus haut degré le talent de plaire & le mérite d'instruire.

Son scepticisme qui serait pour la plupart des hommes un état de trouble & d'anxiété, était pour Montagne, d'après ses expressions mêmes, un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Ce scepticisme prenait sa source dans son imagination trop féconde. Elle était pour sa raison, dit ingénueusement Mr. Marmontel, ce qu'est pour les yeux un crystal à plusieurs facettes qui rend douteux l'objet véritable à force de le multiplier.

MONTESQUIEU (Charles de Sécondat de) de l'Académie Française, né en 1689, mort en 1755. Ses Lettres Persanes ne sont pas un ouvrage de plaisanterie comme l'a dit un Ecrivain célèbre, Mr. de Montesquieu y

traite souvent les objets les plus graves avec cette hardiesse & cette profondeur qui ont caractérisé depuis l'immortel Ouvrage de l'*Esprit des Loix*.

Cette dernière production est un monument de génie & non pas un Recueil d'Epigrammes, ainsi que l'a avancé un peu trop légèrement l'Auteur d'une Lettre adressée au savant Abbé d'Olivet. L'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de Mr. de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde. Il n'a eu pour ennemis que des fanatiques obscurs qui le critiquaient sans l'entendre & qu'il a rendu ridicules à jamais, quand il a daigné leur répondre. Mais s'il eut des Censeurs téméraires, il faut convenir aussi qu'il a eu une foule d'imitateurs médiocres qui semblent n'avoir usurpé le nom de Philosophes que pour nous dégoûter de la philosophie.

La postérité trouvera sans doute singulier que le Temple de Gnide, cette production légère d'une imagination voluptueuse & riante, ait été construit par la même main qui avait tracé, avec l'énergie de Tacite, le tableau intéressant & rapide des Causes de la grandeur & de la décadence des Romains, qui depuis éleva l'immense édifice de l'*Esprit des Loix*.

La grande réputation de cet Ouvrage, qui a été très-bien analysé par Mr. d'Alembert, l'exposa, comme nous l'avons dit, aux jugemens précipités de l'ignorance & de l'envie. La saine critique n'est venue qu'après, & sans

rien diminuer du respect qu'on doit à la mémoire de Mr. de Montesquieu, elle a trouvé dans son Livre quelques citations, quelques faits & quelques principes hasardés. L'Auteur semble souvent avoir tiré de certains usages particuliers des conséquences trop générales. Il a été trompé par des Voyageurs, ou il a pris trop légèrement chez eux ce qui lui servait à appuyer son système. Il a puisé dans Bodin sa distinction des Gouvernemens & de leur Esprit. Enfin il est difficile de croire que Mr. de Montesquieu ait employé autant d'années qu'il le dit à méditer ce grand Ouvrage, qui paraît en beaucoup d'endroits un élan du génie, plutôt que le fruit d'une méditation lente & réfléchie. Quoi qu'il en soit, il n'est pas donné à tout le monde de se tromper comme lui, & ses fautes mêmes déçèlent toujours un grand maître. Le plus court de ses Chapitres vaut souvent mieux que bien des Livres composés par des esprits plus méthodiques.

Mr. de Montesquieu, Bossuet, Fénelon, & quelques autres hommes de cette classe supérieure, ne paraissent pas avoir rendu à notre Poésie toute la justice qu'elle mérite. Peut-être n'ont-ils pu lui pardonner les effais malheureux qu'ils avaient fait en ce genre; & en effet on aurait dû pour leur gloire avoir l'attention de les supprimer. Les petites fâcheuses des Grands Hommes ne tirent point à conséquence pour eux; mais il arrive que des Singes s'étudient à les contrefaire, & c'est de là que nous vient cette foule d'Esprits secs

& froids qui se liguent aujourd'hui contre le plus beau des Arts. Ce sont des Eunuques qui se vengent de leur impuissance en décriant le plaisir qu'ils ne peuvent connaître.

MOREAU (Jacob-Nicolas) Avocat au Parlement. Il a fait plusieurs Ouvrages relatifs aux événemens politiques de notre tems, qui sont écrits avec une précision élégante. Mais on lui est redevable sur-tout du *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*. Cette Brochure, à la fois très-piquante & très-judicieuse, parut quelque-tems après *les petites Lettres sur de grands Philosophes*, & avait le même objet: celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse & hautaine, qui avait usurpé long-tems la plus grande considération, en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de philosophie.

Molière mourut sans doute trop tôt. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût-il pas jetté sur un des plus absurdes délires qui ait jamais fait époque dans notre Histoire littéraire? Lorsque la Nation aura repris son sang-froid sur des Ecrivains pleins d'orgueil, qui à force de manège étaient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avait pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige: mais comme nous sommes Français, nous finirons sagement par en rire.

MORLAIX ou MORELLET (l'Abbé)

né à Lyon. Pour se donner une existence dans la Littérature, il se jeta d'abord dans le parti philosophique, auquel il se dévoua comme les Codrus & les Décius se dévouèrent pour leur Patrie. Cet Abbé n'est dépourvu ni de connaissances ni d'esprit. Il écrit même avec correction, quelque chaleur & beaucoup de dureté. On lui attribue le Libelle intitulé *la Vision*, & des Notes sur la *Prière universelle*, imitée de l'Anglais de Pope, par M. de Pompignan, qui tiennent aussi de fort près au genre des Libelles.

M. l'Abbé Morellet a fait de son esprit un usage plus convenable, en traduisant de l'Italien le *Traité des Délits & des Peines*, Ouvrage fait pour adoucir les hommes, & qui peut contribuer, en leur inspirant plus d'indulgence les uns envers les autres, à les rendre meilleurs & plus heureux.

Cet Ecrivain fera certainement beaucoup mieux de traduire ou de composer, s'il le peut, des Livres utiles que de déshonorer ses talens par des Satyres calomnieuses.

Nous souhaitons beaucoup de prospérités à son Dictionnaire du Commerce. Nous aurions voulu seulement ne pas lire dans le *Prospectus* qu'il en a publié, qu'on peut considérer l'argent comme un mouton abstrait. Ce jargon pédantesque & métaphysique n'est pas le style propre à des Dictionnaires; & lorsqu'on écrit pour des Commerçans, il faudrait du moins que la Philosophie daignât se rendre intelligible.

MOTTE (Antoine HOUDART de la) de l'Académie Française, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'esprit il a contrefait Homère, Anacréon, Virgile, la Fontaine & Quinault, comme le singe contrefait l'homme. Il a substitué au naturel, au sentiment, aux graces, l'art, le bel esprit & le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose au contraire est correcte, harmonieuse, séduisante; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car dans tous ses Discours, il ne cesse de tendre des pièges au goût de ses Lecteurs, en mettant avec une adresse infinie leur amour-propre dans les intérêts de sa pensée. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans ses Réflexions sur la Critique. Les paradoxes les plus singuliers y sont exposés de manière à s'en laisser surprendre, si l'on perd un instant de vue que l'Auteur ne cherche à les établir qu'en faveur de ses Ouvrages.

Personne n'eut peut-être plus d'esprit que lui. Aussi Mr. de Fontenelle disait-il que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de Mr. de la Motte. Mais personne n'est en même-tems plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel esprit, du génie.

Mr. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être Poète & qu'il le fut. En effet Mr. de la Motte s'essaya dans tous les genres de Poésie; mais le

coloris, cette partie essentielle de l'art, lui manqua presque toujours; & c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même, qu'il prit enfin tant d'humeur contre la Poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des Tragédies & des Odes en prose. Ses Fables, quoique ingénieuses, sont aussi inférieures à celles de la Fontaine, que son informe abrégé de l'Iliade est au-dessous du Poème d'Homère.

Une des plus grandes erreurs de Mr. de la Motte fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault & des autres détracteurs des Anciens, dont il ne pouvait juger les Ouvrages que sur le rapport infidèle des Traductions.

On a répété souvent que les vers de la Motte étaient extrêmement pensés, & que même, en qualité de penseur, il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe, ont affecté de confondre le masque & le visage. La Motte emploie, il est vrai avec recherche, le jargon & l'appareil de la Philosophie, il en devient pour ainsi dire technique, en un mot il ne quitte jamais la fourrure doctorale & le ton dogmatique; mais aux yeux des connaisseurs délicats, il paraîtra toujours vuide & sec à côté de Rousseau. Ce dernier a réellement dans ses Ouvrages toute la saine Philosophie, dont la Motte n'a que l'extérieur.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique (article Critique) a cru prouver la supériorité de la Motte, en opposant quelques-uns de ses

vers les mieux faits aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait tout au plus qu'à des enfans. Avec une pareille méthode, il serait aisé à Mr. Fréron de mettre le dernier de nos Poëtes au-dessus de Mr. de Voltaire.

On doit placer la Motte au nombre de ces Auteurs qui ont eu de leur vivant une réputation trop au-dessus de leurs talens, & dont la postérité se venge ensuite en les rabaissant au-dessous de leur valeur.

La Tragédie d'Inès de Castro, Pièce dénuée de poésie, mais d'un effet prodigieux au Théâtre, conservera cependant à cet Ecrivain une longue célébrité. Quelques-unes de ses Comédies, & principalement celle du *Magnifique*, prouvent encore avec quelle souplesse, sans avoir le génie d'aucun genre, son bel esprit savait se plier à tout. Elles plaisent aux représentations & à la lecture.

N.

N***** (M. le D. de) de l'Académie Française. Il serait inutile de rapporter ses autres titres dans des Mémoires purement littéraires. Nous avons déjà observé que le premier de tous était sans contredit le mérite personnel.

Quand M. le D. de N***. ne serait connu que par ses Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux & de Rousseau, son nom n'en serait pas moins illustre. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume un sens

plus fin, plus délicat, plus exquis. On croirait que le Goût lui-même & les Graces ont dicté ses observations pour l'honneur des trois Poëtes qui en ont été le plus familièrement inspirés. Il est remarquable que malgré la contagion du goût moderne, celui de M. le D. de N***. se soit conservé aussi pur & qu'il ait rendu à Despréaux sur-tout & à Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des Poétiques. C'est associer son nom à celui de ces hommes sublimes que de sentir si vivement leurs beautés.

M. le D. de N***. nous paraît à cet égard d'autant plus digne d'éloges qu'il avait à combattre non seulement les préjugés de nos beaux Esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satyrique qu'il ne dissimule pas & qui tient sans doute à l'aménité de son caractère. C'est apparemment par une suite de cette antipathie qu'il appelle les Epigrammes de Rousseau, *des traits où l'esprit se pare des défauts du cœur*. Nous croyons ce jugement trop rigoureux. Il nous semble que M. le D. de N***. ne se rappelle point assez que ce grand Poëte victime de la haine & de la persécution, n'a employé le ridicule qu'à se venger de l'injustice. Il oublie que des Epigrammes qui ne tombent que sur des productions littéraires n'annoncent souvent que la gaîté de l'esprit, & non pas la dépravation du cœur comme les Libelles calomnieux ; en un mot, que ce n'est pas plus un crime de dire plaisamment qu'un mauvais Ouvrage est mauvais, que de le témoigner de toute autre ma-

nière & que même rien ne paraît plus propre à faire pardonner à son Auteur l'existence d'un méchant Livre que le bon mot dont ce Livre a été l'occasion.

Le mérite des Réflexions de M. le D. N***. ne se borne pas à l'analyse fine & raisonnée qu'il y fait de ces trois Poètes. Il traduit Horace comme il le juge. On ne peut se refuser au plaisir de transcrire ici ce morceau charmant tiré de la seizième Ode du Livre 3.

Un clair Ruisseau, de petits bois,
Une fraîche & tendre prairie,
Me font un trésor que les Rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance:
Le Riche est au sein des plaisirs,
Moins heureux par la jouissance,
Que malheureux par ses désirs.



Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale.
Ni vins rares, ni mets exquis,
Ne couvrent ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine.
Je jouis d'un destin heureux.
Et n'ai-je pas toujours Mécène
Si je voulais former des vœux ?

Le talent de la Poésie pourrait être regardé comme héréditaire dans la Maison de Mr. le D. de N***. On a retenu les vers satyriques & pleins d'énergie que fit son Aïeul contre le fameux Abbé de Rancé, Réformateur de la Trappe. Il est à regretter seulement que des séductions de société aient égaré M. le Duc de Nevers dans le parti opposé à Despréaux & à Racine, & que son amitié pour Madame Deshoulières l'ait mis dans le cas de protéger Pradon. Ce n'était point à Mécène de se montrer injuste envers Virgile & Horace, ni d'embrasser la querelle de Mévius.

O.

OLIVET (l'Abbé Joseph THOULIER d') de l'Académie Française, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768. L'un des meilleurs & des plus fameux Grammairiens de ce siècle, & l'un des Ecrivains qui se sont opposés le plus constamment aux rayages du néologisme & du mauvais goût.

Ses Remarques sur les Tragédies de Racine prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue, & ignorer quelquefois les priviléges de la Poésie. Il est le premier qui ait remarqué & déterminé notre Profondie Française. Il a traduit plusieurs Ouvrages de Cicéron, & il était digne de les traduire.

Il est rare que les Poëtes soient mieux disposés en faveur des Grammairiens que des Géomètres. C'est ce que prouve l'Epigramme suivante de Mr. Piron contre l'Abbé d'Olivet;

mais on sent bien que ce n'est pas sur une
plaisanterie qu'on doit juger d'un homme de
mérite.

Ci Git Maître Jobelin,
Sappôt du pays latin,
Juré peseur de diphthongues
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule & le point,
La syllabe bréve & longue,
Sur l'accent grave & l'aigu,
Sur le tiret - contigu,
L'a voyelle, & l'u consonne,
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne ;
Son huile il y consomma :
Du reste, il n'aima personne ;
Personne aussi ne l'aima.

P.

PALISSOT (*) (Charles de Montenoy) né
à Nancy en 1730. Auteur de la Comédie des
Philosophes, de quelques autres Pièces de Théâ-
tre, & du Poème de la *Dunciade*. Ses amis
prétendent qu'en lisant ses Ouvrages on s'ap-
perçoit qu'il a fait une étude assez heureuse
d'Aristophane, de Lucien, de Moliere, de
Boileau, & en général des bons modèles. Mais
ses ennemis assurent que c'est un homme sans

(*) Cet article est des Editeurs.

foi, sans probité, sans religion, sans mœurs une ame sombre & dévorée de fiel, un banqueroutier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traître, un méchant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat &c., &c., &c. (*); & ils en donnent pour preuves sa Comédie des *Philosophes*, représentée de l'aveu du Gouvernement, en 1760, & son Poëme de la *Dunciade*, dans lequel témérairement & malicieusement il a osé se moquer des vers ou de la prose de plusieurs beaux Esprits infiniment utiles à l'Etat & au bon ordre de l'Univers.

Nous ne savons trop dans quelle classe de démonstrations il faut placer ce genre de preuves. Le plus sûr, à notre avis, serait d'en faire des articles de foi, si l'on ne craignait d'en dégoûter les Philosophes.

Au reste la nature ayant épuisé son pouvoir à forger un monstre moral tel que Mr. P..., il est de la plus grande probabilité qu'elle en a fait en même tems un monstre physique. C'est pourquoi nous assurons avec un degré de certitude qui approche de l'évidence, que cet Auteur, selon toutes les loix de l'analogie, est infailliblement louche, borgne, bofus, boîteux, qu'il a d'ailleurs des griffes de tigre, des défenses de sanglier, des ailes de chauvesouris, la phisyonomie d'un oiseau de proie, & qu'on doit lui trouver à l'extrémité du coccis, une

(*) Voyez les Pièces justificatives imprimées à la fin de la Comédie de l'*Homme dangereux*.

queue de singe qui dénote visiblement son origine infernale : ce qu'il falloit démontrer. On imagine bien qu'un tel homme (si pourtant c'en est un) ne fera jamais de l'Académie Française.

PANNARD (Charles-François) né dans le pays Chartrain en 1699, mort en 1760. Auteur d'un grand nombre de Parodies, & d'Opéra Comiques du bon genre. Nous nous permettons de caractériser ainsi l'ancien Opéra Comique, non qu'il méritât cependant, sans beaucoup de restrictions les suffrages d'un homme de goût, mais du moins ce spectacle avait de quoi plaire avant que l'uniforme ennui des Ariettes eût pris la place de la gaîté piquante de nos Vaudevilles. C'est dans ce dernier genre que Mr. Pannard s'était particulièrement distingué. Quelques personnes l'appellaient le la Fontaine du Vaudeville, parce qu'il lui ressemblait en effet par quelques endroits, & dans ses Ouvrages & dans la conduite de sa vie. Il eut, comme le fabuliste, la plus grande incertitude pour sa fortune. Il vécut pauvre, & mourut de même. C'est dommage qu'il n'ait pas été porté dans le grand monde. Ses idées, dans ses Vaudevilles, eussent été moins circonscrites. Ses traits ne tombent guères que sur quelques états, marchands, commis, procureurs, banquiers; sur les gens de lettres, &c.

PASCAL (Blaise) né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. L'un des plus illustres Ecrivains du siècle de Louis XIV. On fait qu'à l'age de douze ans, par la seule

seule force de son génie, il parvint à découvrir, sans maître, & à démontrer les trente-deux premières Propositions d'Euclide. Ce prodige s'est à peu près renouvelé depuis dans MM. de l'Hôpital & Clairaut. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Pascal, quoique né avec une vocation si décidée pour la Géométrie, fut en même tems un très-béI esprit & un homme de génie. Il ne se trompa en matière de goût que sur la seule Poésie, dont malgré ses rares talens il ne se formait aucune idée. A la vérité il mourut avant que les Satyres de Boileau, les Tragédies de Racine, & les chefs-d'œuvre de Molière & de la Fontaine eussent paru: ce qui le rend infiniment plus excusable que ceux de nos Philosophes modernes qui ont osé de nos jours dépriser la Poésie sans l'entendre.

Un prodige de Pascal plus grand que celui de quelques propositions de Mathématiques devinées à douze ans, c'est l'excellent Ouvrage des Lettres Provinciales, modèle à la fois de la plaiſanterie la plus délicate & de l'éloquence la plus véhémente; écrit avec tant de pureté qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'ayoir fixé la langue, sur-tout si l'on considère que ses Lettres sont de l'année 1656, & antérieures de huit ans, à la première Tragédie de Racine.

Ces fameuses Lettres subsisteront toujours quoique dans le moment où nous écrivons l'Ordre des Jésuites paraisse éteint. Les esprits superficiels qui n'y verraienT qu'un Vaudeville du tems, se tromperaient d'autant plus qu'un

chef-d'œuvre d'éloquence est de tous les âges. Pascal ne s'arrêta pas dans son sujet aux faibles nuances dont se serait contenté un Ecrivain qui n'eût été qu'ingénieux. Mais ayant saisi en homme de génie tous les grands traits qui devaient imprimer un caractère de vie à son tableau, il a immortalisé ce qui n'eût été que passager sans lui; & dans les révolutions du tems, les Jésuites peut-être seront moins connus par eux-mêmes que par les Provinciales. C'est ainsi qu'Eschine nous est encore présent dans la belle harangue que prononça Démosthène contre lui, & que les Sophistes d'Athènes sont pour ainsi dire encore sous nos yeux dans l'excellente Comédie *des Nuées* d'Aristophane.

Les Pensées de Pascal sur la Religion renferment de grandes beautés. Mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un Ouvrage fini, que le projet d'un Ouvrage.

Pascal ne fut point de l'Académie Française.

PATU (Claude-Pierre) né à Paris en 1726, mort en 1757. La mort prématurée de ce jeune homme estimable doit être regardée comme un vrai malheur pour la Littérature. Il avait cultivé, par l'étude approfondie de plusieurs langues, les heureuses dispositions que la nature lui avait données, & personne n'était plus capable que lui de se faire une réputation brillante, soit par sa prose, soit par ses vers.

Sa Comédie des *Adieux du Goût* fut très-accueillie du Public, & le méritait par les heureux détails dont elle est remplie. Il publia

deux ans après une Traduction élégante & fidelle de plusieurs petites Pièces du Théâtre Anglais & entr'autres du célèbre Opéra du *Gueux*. Ce Recueil a fourni à Mr. Sedaine le meilleur de ses Ouvrages, (*le Diable à quatre*) & à Mr. Collé l'idée de la Pièce intéressante qu'il a donnée sous le titre de *la Partie de Chasse d'Henri IV*.

Plein de ce noble enthousiasme, qu'inspire, sur-tout aux jeunes gens, un homme de génie, Mr. Patu fit en 1755 avec l'Auteur de la *Dunciade*, son ami, le voyage de Genève, pour y rendre à Mr. de Voltaire l'hommage que lui doivent tous les Gens de Lettres. Nous avons sous les yeux plusieurs témoignages des sentimens dont l'honorait Mr. de Voltaire, & des espérances distinguées que ce Grand Homme en avait conçues. M. Patu joignait en effet à un esprit supérieur les principes & l'amour du bon goût; & sans doute il en eût retardé la décadence. Il avait vu avec douleur les commencemens de cette Secte impérieuse & hautaine, qui sous le masque de la Philosophie, prétendait exclusivement à la considération, se croyait la dispensatrice de la gloire, & se proposait enfin d'asservir la République des Lettres aux caprices de ses Profélytes. Il semblait prévoir leur audace, leur jalouse, leur manège, leur intolérance: aussi nous écrivait-il alors dans la juste indignation qu'il en ressentait: *initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

PERRAULT (Charles) de l'Académie.

M ij

Française, né en 1626, mort en 1703. Il a contribué à l'établissement de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, sous la protection de Mr. de Colbert. Il a fait pour les Enfants de petits Contes naturels, qui plaisent d'autant plus à cet âge, qu'ils ne sont ni philosophiques, ni moraux. Mais il ne devait pas mettre en vers ennuyeux celui de *Peau d'Ane*, & partir de là sur-tout pour écrire contre Homère & Virgile. Il n'entendait certainement pas le premier de ces Poëtes: aussi Boileau, dans la dispute qu'il eut avec Perrault sur Homère, n'eut besoin pour triompher que de relever les bavures continues de son Adversaire. C'est dans un Poëme sur le Siècle de Louis le Grand, publié en 1687, que l'Auteur de *Peau d'Ane* entreprit, pour la première fois, de rabaisser l'Auteur de l'Iliade. Ce Poëme commençait ainsi:

La Docte Antiquité fut toujours vénérable;
Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce style n'était pas né pour sentir les beautés d'Homère.

Perrault a eu pour partisans les Philosophes Fontenelle, Terrasson, la Motte & Boindin; mais son Paradoxe eut pour ennemis le Grand Condé, Boileau, Racine & tous les gens de goût. C'est un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes, qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens. Cependant

cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique.

On a lu avec surprise à l'article *Encyclopédie* du Dictionnaire Encyclopédique, qu'aucun Homme de Lettres du siècle de Louis XIV (que M. Diderot, Auteur de cet article, appelle le siècle pusillanime du goût) n'eût été digne de fournir à cette fameuse compilation *une page qu'on daignât lire aujourd'hui*. Il n'en excepte que Perrault &c les Philosophes ses partisans que nous avons nommés ci-dessus.

L'Auteur de cette singulière assertion a-t-il donc pu la hazarder sérieusement, sur-tout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidelle de la monstrueuse difformité de cette même compilation? Quoi! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la Tragédie, Molière sur la Comédie, Boileau sur la Poétique, la Fontaine sur la Fable, Rousseau sur l'Ode, la Bruyère sur les Mœurs, Bossuet sur l'Eloquence, *une page que l'on daignât lire aujourd'hui?* Et cette gloire refusée à de si grands Hommes, aurait été précisément réservée aux Auteurs des *Bijoux Indiscrets*, d'*Annette & Lubin*, de *Grigri*, de la *Vision*, &c à la foule de nos Compilateurs Philosophes?

Risum teneatis, amici!

Nous avouons que dans cet immense Alphabet des connaissances humaines, en vingt volumes *in-folio*, il se trouve un fragment

de Mr. de Montesquieu, des articles de MM. de Voltaire, d'Alembert, Rousseau, & de quelques autres Hommes célèbres, ainsi que plusieurs morceaux fournis par des Artistes éclairés. Mais pourquoi cent Auteurs du premier mérite ont-ils mieux aimé tenir au siècle puillanime du goût, que de coopérer à ce grand Dictionnaire?

Pourquoi a-t-on annoncé comme le plus beau monument du siècle, comme un monument de génie, une masse indigeste à laquelle tant d'Ecrivains distingués n'ont pas même daigné fournir un article?

Pourquoi assujettir au ridicule désordre d'une nomenclature alphabétique toutes les Sciences & tous les Arts, de manière que par la multitude de renvois qu'entraîne nécessairement cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, il faut parcourir les vingt énormes volumes pour savoir précisément comment se fait une aiguille?

Pourquoi s'être flatté d'avoir donné la description fidelle de tous les Arts, pour en avoir semé ça & là quelques notices imparfaites & superficielles, tandis que l'Académie des Sciences, si respectable à toute l'Europe, s'occupe depuis environ un siècle à donner cette même description dans un ordre bien plus convenable, & qu'elle n'a pu remplir encore à cet égard qu'une faible partie de ses engagements?

Pourquoi avoir fait tant de larcins déguisés sous le nom d'articles? Pourquoi tant de paradoxes dangereux sous le nom de vérités utiles?

Pourquoi tant d'erreurs de Géographie, d'Histoire, de Morale, de Goût, qui dupent à chaque moment la confiance ou la curiosité du Lecteur? Pourquoi tant d'impertinences érigées en préceptes, sur-tout en matière de Littérature? Pourquoi, comme Mr. de Voltaire en convient lui-même, tant de déclamations puériles & de lieux communs insipides... (*) mais les pourquoi ne finiraient jamais. On desire & on a tout lieu d'espérer que les Savans illustres qui ont promis de coopérer à la nouvelle Edition de ce Dictionnaire donnée par Mr. le Professeur de Félice à Yverdun, auront l'attention de la purger soigneusement de toutes les fautes qu'on a si justement reprochées à la première; & qu'ils sentiront mieux que M. Diderot, que le principal mérite d'un pareil Ouvrage, ne doit être ni la hardiesse, ni l'emphase, mais la clarté, l'exactitude, la précision & la vérité.

PIRON (Aléxis) né à Dijon en 1689; esprit original & plaisant, & véritablement homme de génie, quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir souvent manqué de goût: ce qui peut-être n'est qu'une suite d'une éducation trop peu soignée dans sa première jeunesse. Mais la nature prodigue à son égard, l'en a bien dédommagé. On n'a vu qu'en lui seul la réunion de plusieurs qualités qu'on eût regardé comme incompatibles, telles qu'un génie mâle, & l'esprit du moment de l'apropos le

(*) Voltaire; Siècle de Louis XIV.

plus fécond en saillies dont on puisse se former une idée. Personne n'a eu plus que lui de ces bonnes fortunes soudaines qu'on appelle épi-grammes, bons mots, conte joyeux imaginé sur le champ, & rendu plus piquant encore par le tour original de l'expression que par le fond-même. Tous ceux qui l'ont connu attestent unanimement cette profusion d'esprit & de gaîté qui semblait inépuisable. Tous ont peine à croire ce qu'ils en ont vu. La comparaison d'un feu d'artifice bien servi n'en donnerait qu'une image imparfaite.

Mais c'est par ses Ouvrages de génie que la postérité le jugera principalement. Les saillies s'évanouissent, les seuls écrits restent, & Mr. Piron s'est distingué dans plusieurs genres.

Ses Tragédies de *Callisthène*, de *Cortez*, de *Gustave*, ont de grandes beautés qui n'appartiennent qu'à lui; mais souvent les vers en sont durs, jusqu'au point de paraître bizarres, & ce défaut d'harmonie n'a pas peu contribué à les bannir de la scène. La seule Tragédie de Gustave est demeurée, parce que le sujet en est bien ajusté au Théâtre, & qu'elle est remplie, d'un bout à l'autre, de situations qui surprennent & qui intéressent.

On a de Mr. Piron des Contes très-plaisans dans un genre différent de celui de la Fontaine. Tout le monde connaît son excellente Epigramme contre un fameux journaliste. Il en a fait beaucoup d'autres qui pourraient avec la plupart de ses pièces fugitives, former un des recueils les plus piquans de notre langue. Mais ce qui assure à jamais sa gloire, ce qui

établit, sans aucun doute, la supériorité de ses talents, & ce qui nous donne le plus grand regret qu'il ait abandonné si-tôt la carrière du Théâtre, c'est le chef-d'œuvre de *la Métromanie*. Nous disons que cette Pièce suffit pour assurer à jamais la gloire de Mr. Piron, & tel est l'avantage réel d'un seul Ouvrage de génie sur une multitude de productions qui ne seraient qu'estimables. Dès qu'une fois une nation est enrichie d'un grand nombre d'excellens écrits en tout genre, l'immortalité cesse d'être le prix des efforts communs. Plus l'art est cultivé, plus les chefs-d'œuvre deviennent rares; & alors tout Ecrivain qui ne se sera point élevé sensiblement au dessus de son siècle ne sera plus distingué de la foule. Il faut ou se frayer des routes nouvelles, ou du moins ajouter quelque degré de perfection à des genres déjà connus, pour laisser de soi un long souvenir. Mais comment se flatter d'y réussir lorsque tous les genres semblent épuisés? C'est-là précisément le triomphe du génie.

Il est vrai qu'un seul Ouvrage prééminent peut suffire alors pour immortaliser son auteur. Nous voyons que cet honneur n'est pas toujours acheté par de gros volumes. Anacréon avec quelques Odes charmantes, mais d'un genre original qui conserve encore le nom du Poète; Tibulle & Catulle avec un petit nombre de vers heureux; Chapelle peut-être avec son seul Voyage; Mr. Piron avec sa Métromanie, perceront infiniment plus loin dans l'avenir que beaucoup d'Auteurs plus féconds, à qui cependant on ne pourrait refuser sans injustice

un rang distingué parmi les plus beaux esprits de leur tems.

Si l'on est jaloux de prévenir en quelque sorte les jugemens futurs, & de se former par avance quelque idée de ce petit nombre d'Ouvrages privilégiés qu'on voit encore paraître à la suite d'un siècle de gloire & qui porteront infailliblement à la postérité les noms de leurs Auteurs, il ne faut qu'interroger les passions mêmes des Artistes ou des Gens de Lettres. Toute production contre laquelle ils se feront soulevés avec le plus de fureur, qui aura le plus effuyé de contradictions, & qui peut-être aura exposé son Auteur aux persécutions les plus vives de l'autorité surprise, ou de la calomnie, sera vraisemblablement celle dont le mérite aura été le plus fenti & à laquelle on rendra le plus de justice lorsque l'esprit de parti aura fait place à la raison. Il faut au contraire se méfier beaucoup de tous ces Ouvrages qui ne produisant qu'une sensation commune, & n'humiliant personne, sont également accueillis de tout le monde & n'inspirent à ceux qui les lisent qu'une dédaigneuse bienveillance; affront que n'a jamais effuyé aucun chef-d'œuvre. Ces réflexions que nous avions placées ailleurs (*), ne sont point déplacées ici. On fait que Mr. Piron à été persécuté & qu'il ne sera point de l'Academie Française.

(*) A la tête de l'éloge de Rameau, dans le Nécrologie de 1764.

PLACE (Pierre-Antoine de la) né à Calais en 1709. On lui doit l'utile Traduction du Théâtre Anglais, & il est un des premiers qui nous aient fait connaître les bons Romans écrits dans cette langue. On a du même Auteur les Tragédies de *Venise sauvée*, de *Jeanne d'Angleterre*, & d'*Adèle de Ponitiéu*. *Venise sauvée* eut beaucoup de succès.

POMPIGNAN (Jean-Jacques le FRANC de) de l'Académie Française, né à Montauban en 1709. Littérateur digne d'une très-grande considération. Ses Odes sacrées ne sont pas à la vérité égales à celles de Rousseau, ni son Voyage de Provence à celui de Chapelle; mais il y a de très belles strophes dans la plupart de ses Odes, & particulièrement dans celle qu'il a faite sur la mort de l'illustre Rousseau. Sa Tragédie de *Didon* est très-supérieure aux meilleures Pièces de Campistron. Ce n'est pas tout-à-fait égaler Racine; mais c'est s'en approcher de manière à avoir peu de rivaux. On assure qu'il ne s'est pas approché moins près de Virgile dans sa Traduction en vers des Géorgiques qui n'a point encore paru.

Mr. de Pompignan a eu malheureusement des Panégyristes indiscrets, dont les éloges maladroits auraient été plus dangereux pour sa réputation que les traits satyriques lancés depuis quelque tems contre lui sans aucun égard. Un ressentiment particulier a pu forcer Mr. de V. à abuser de la vengeance à l'égard de Mr. de Pompignan. L'Auteur de la Duncia-de, sans avoir les mêmes motifs, avait eu

cependant la faiblesse de se permettre dans la première édition de son Poème un trait contre cet Ecrivain respectable, & s'était livré à des impressions étrangères à sa manière de penser. Il ose en faire l'aveu, quoiqu'il n'ait pas l'honneur de connaître Mr. de Pompignan; mais il doit son premier hommage à la vérité. Son caractère est également éloigné des basses adulations & des critiques injustes.

PORTE (l'Abbé Joseph de la) né à Béfort en Alsace. Dans un tems où de prétendus hommes de génie ont publié avec emphase des compilations inutiles ou dangereuses, Mr. l'Abbé de la Porte (qui pouvait ne pas se borner à des compilations) en a donné avec modérité, qui sont vraiment dignes d'éloges. Son Voyageur Français dispensera d'acheter une immense quantité de volumes où les observations qui méritent d'être lues sont noyées dans une foule de détails minutieux ou de répétitions fatiguantes.

Un jugement sain, un esprit d'analyse très-méthodique, & d'ailleurs toutes les qualités d'un ami solide, qualités qui supposent beaucoup de vertus; tels sont les principaux traits qui caractérisent cet homme estimable, & qu'une amitié de plus de vingt ans nous a mis à portée d'observer. Il serait à souhaiter pour l'honneur des Gens de Lettres, qu'à l'exemple de Mr. l'Abbé de la Porte ils fussent bien persuadés que le véritable esprit est celui qui peut servir à nous rendre meilleurs & plus heureux.

PRADON (N.) né à Rouen, mort à Paris en 1698. Les ennemis de Racine se servirent de ce mauvais Poète pour chagrinier ce grand homme, & Pradon ne rougit pas de se prêter à leurs Cabales. Sa Tragédie de Phèdre n'est connue que par l'honneur qu'elle eut d'être opposée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais peut-être l'esprit de partis n'avait produit de scène plus absurde.

Pradon ressemblait assez à quelques-uns de nos Poètes tragiques modernes ; dénué de connaissances & d'études, versificateur trivial & d'une fécondité malheureuse, mais plein d'orgueil, & sur-tout d'animosité contre la satyre. Il eut la bêtise de croire que Boileau avait voulu faire un jeu de mots en disant du Poème de Saint - Amand :

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Pradon le lui reprocha très-amèrement : *Maïse & moisir*, s'écrie ce judicieux Critique, *quelle petite antithèse pour un si grand Poète !* Mr. Fréron n'a pas plus de joie quand il croit trouver dans Mr. de Voltaire un hémistiche défectueux.

Il ne faut pas cependant que nos jeunes Auteurs se persuadent trop aisément qu'ils sont en droit de parler de Pradon avec irrévérence ni de se donner mutuellement son nom comme ils l'ont fait dans quelques Epigrammes : car enfin ce Poète est Auteur d'une Tragédie de *Tamerlan* qui s'est soutenue au Théâtre pendant plusieurs années, & de celle de *Ré-*

gulus que l'on jouait encore avec quelque succès au commencement de ce siècle. Il a fait d'ailleurs ces jolis vers:

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Nous ne croyons pas qu'on pût leur comparer ces vers, où Mr. le Mière a prétendu sans doute être agréable & gracieux :

Ah ! depuis que mon cerveau fume,
Frappé de tragiques vapeurs,
La plus pleureuse des neuf Sœurs
De son poignard taille ma plume.

Voyez la suite de cet ingénieux badinage de Mr. le Mière dans le feu Journal des Dames, ou dans l'Almanach des Muses.

PREVOT D'EXILES (l'Abbé Antoine-François) né à Hesdin en Artois en 1697, mort en 1763. Ecrivain très-fécond, qui a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans. On connaîtra mieux leur mérite, lorsqu'on aura donné une idée de ceux qui avaient eu le plus de faveur avant qu'il fit paraître les siens (*).

(*) Nous empruntons ici ce que nous avons dit ailleurs dans un Eloge de Mr. l'Abbé Prevot, qui parut en 1764 dans le Nécrologie des Hommes célèbres de France.

Le goût des aventures extraordinaires avait prévalu long-tems dans ces sortes d'Ouvrages. Nous n'avions pas un Poëme épique & la Nation était inondée d'une foule de Romans assujettis à quelques règles de l'Epopée, dans lesquels des héros imaginaires se disputant par leurs faits d'armes les plus belles Princesses du monde, recevaient enfin au douzième tome le prix de leur persévérance. Tout était merveilleux dans ces Romans excepté le style. D'ailleurs nulle vérité dans les sentimens, nulle vraisemblance dans les caractères, moins encore dans les mœurs, & pour comble de ridicule c'était de l'imagination en prose. Les Italiens, plus raisonnables que nous, avaient du moins senti que ces grandes fictions, où domine le merveilleux, ne pouvaient être souffrées qu'autant qu'elles étaient embellies par le vrai langage de l'imagination qui ne peut être que la Poésie.

A ces Romans énormes, succédèrent les Nouvelles Galantes dans le goût Espagnol. Alors le merveilleux fut remplacé par l'intrigue & l'imagination par l'esprit; mais ce changement n'en produisit aucun à l'avantage de l'Art. La lecture de ces Nouvelles devint plus pénible qu'amusante. On se lassa de suivre des fictions peu intéressantes par elles-mêmes dans un dédale de nœuds difficiles à débrouiller; & le vrai manquant toujours dans les caractères & dans les mœurs, il fallut enfin recourir à la simplicité & au naturel, qui semblent ne plaire aux hommes qu'à mesure qu'ils ont pris plus de peine pour s'en écarter.

Le Roman de la *Princesse de Clèves*, intéressant uniquement par le développement d'une passion vive, ouvrit les yeux de la Nation & fit voir que l'on ne devait point chercher les moyens de réussir ailleurs que dans la nature. Cependant il faut avouer que la révolution parut se faire un peu trop aux dépens de l'imagination. L'élégance du style n'empêcha point que l'on ne trouvât quelque froideur dans des Romans absolument dénués d'intrigue & de merveilleux. Il eût suffi sans doute de le prodiguer moins ; mais tel est le caractère de l'esprit humain, qu'il semble toujours se porter vers les extrêmes.

L'inconstance Française ne tarda pas à introduire un nouveau genre que le goût de frivolité, & la dépravation des mœurs n'ont soutenu que trop long-tems, au préjudice de notre gloire. On regarda comme inutile de peindre des caractères, lorsque la Nation commençait à perdre le sien. La licence devenue générale, & laissant à peine subsister de faibles égards pour les bienséances, les sentiments délicats disparurent. Un triste persifflage composé de mots à la mode, * empruntés du jargon de nos Petites Maîtresses, jargon plus insensé que celui des Précieuses ; quelques aventures scandaleuses arrivées dans ces lieux de plaisirs,

* On a voulu caractériser ici les singes de M. de Crébillon, tels que l'Auteur d'*Angola*, par exemple, & quelques autres Ecrivains de cette espèce, dont la licence n'est rachetée par aucune grâce.

appelés

appelés *petites maisons*, & racontées avec plus de légéreté que de décence, formèrent une nouvelle classe de Romans, inintelligibles d'abord pour la Province, avant qu'elle eût adopté les vices de la Capitale, & qui ne paraîtront à la postérité (s'ils y parviennent) que des archives de démence. On ne peut nier que quelques-unes de ces bagatelles ne suffisent écrites avec assez d'élegance; mais elles accoutumèrent l'Etranger à faire peu de cas d'une Nation annoncée par tant d'Ouvrages, comme un modèle de frivolité & de ridicule.

On doit excepter de cette foule de Romans celui de *Gilblas*, que beaucoup de gens préfèrent aujourd'hui à *Don Quichotte* même, qui n'est qu'une satyre très-ingénieuse du goût particulier qu'avaient les Espagnols pour les Livres de Chevalerie, tandis que *Gilblas* est la peinture la plus fidelle, la plus naïve & la plus piquante des différens ridicules attachés à l'espèce humaine.

D'après le coup d'œil rapide que l'on vient de jeter sur les Romans, on conçoit assez pourquoi ce genre d'Ouvrages ne s'est concilié que rarement les suffrages des bons esprits. Toute lecture inutile devient bientôt insipide; aussi les jeunes gens seuls & les femmes lisent encore, avec quelque avidité, l'espèce de Roman dont on vient de donner une idée.

Mais il en est de plus estimables, dans lesquels presque toutes les conditions du genre dramatique sont remplies, où les mouvements du cœur sont développés avec art, où les

passions s'expriment dans le langage qui leur est propre ; enfin où l'on trouve des caractères vrais & qui ne se démentent point , des moeurs prises dans la nature , & des sentimens qui nous affectent d'autant plus que nous les eussions nous-mêmes éprouvés dans les circonstances où les personnages de ces Romans sont placés. Dans ces Ouvrages , comme dans nos Pièces de Théâtre , le vice doit toujours être puni , la vertu toujours récompensée. C'est en ce genre , sur-tout , que se distingua Mr. l'Abbé Prevôt , qui ne paraît avoir été surpassé que par le célèbre Richardson.

Le grand nombre de caractères , également vrais & bien soutenus , qui sont peints dans le *Cleveland* , prouvent à la fois la connaissance profonde que l'Abbé Prevôt avait des hommes , & l'heureuse fécondité de son imagination. Le début de ce Roman , dans la Caverne de Rumney-hole , est une des scènes les plus attachantes dont on ait l'idée. Il n'est pas de Lecteur qui n'ait versé des larmes sur le sort de l'infortunée *Fanny* , qu'un excès de sensibilité précipite dans des malheurs si cruels ; l'épisode de l'Isle de *Sainte-Hélène* ; le caractère de *Gélin* , mêlé d'audace & d'artifice ; l'influence de ce caractère sur tous les événemens que l'Auteur a prodigues dans sa fable avec une richesse qui étonne ; tous ces détails d'un bel Ouvrage sembleraient suffire pour assurer au nom de l'Abbé Prevôt une réputation durable. On avoue néanmoins que ce Roman gagnerait à être réduit , & que l'Auteur s'y est trop livré à la passion du mer-

veilletux. Le voyage de *Cleveland* chez les *Abaquis* en est un exemple, aussi-bien que la manière peu vraisemblable dont le même *Cleveland* retrouve Madame *Lattin*, après l'avoir vu brûler vive par les *Rouintons*.

Les longueurs, les négligences, les aventures incroyables qui déparent un peu les Romans de cet Ecrivain, viennent de la précipitation mercenaire avec laquelle il eut le malheur de travailler toute sa vie. Il s'était loué, pour ainsi dire, à un Libraire; & l'on sent assez que dans une pareille situation, le plus rare talent doit tomber souvent dans la médiocrité. Avec une meilleure fortune, l'Auteur dont nous parlons auroit eu le loisir de perfectionner ses Ouvrages. Ses plans seraient devenus plus réguliers, ses personnages plus vrais, son style infiniment plus soigné.

On lui eût pardonné d'avoir peint avec mal-adresse les mœurs de la bonne compagnie qu'il n'avait jamais connue. Elevé dès sa plus tendre jeunesse dans un Cloître, dont il sortait à peine, il n'avait pu deviner ni le ton du monde, ni celui des bienséances. Mais on regrette qu'avec des talens aussi distingués que le sien, & les ressources d'une imagination pleine de feu, il n'ait pas acquis toute la gloire qu'il pouvait se promettre.

Le chef-d'œuvre de l'Abbé Prevôt, c'est de l'aveu de tous les Gens de goût, l'Historie intéressante du *Chevalier des Grieux* & de *Manon l'Escaut*. Qu'un jeune libertin & une fille née seulement pour le plaisir & pour l'amour, parviennent à trouver grâce devant

les ames les plus honnêtes ; que la peinture naïve de leur passion produise l'intérêt le plus vif ; qu'enfin le tableau des malheurs qu'ils éprouvent & qu'ils ont mérités , arrache des larmes au Lecteur le plus austère , & que , par cette impression-la même , il soit éclairé sur le germe des faiblesses renfermé , sans qu'il le soupçonnât , dans son propre cœur , c'est assurément le triomphe de l'art , & ce qui peut donner la plus haute idée du talent de l'Abbé Prevôt : aussi dans ce singulier Ouvrage , l'expression des sentimens est-elle quelquefois brûlante , si l'on ose hazarder ce mot. Il fallait que cet Auteur eût éprouvé lui-même , avec bien de la force , tout l'empire des passions , pour avoir su les peindre avec tant d'énergie & de chaleur.

Outre ses Romans , l'Abbé Prevôt a donné une Histoire générale des Voyages en seize tomes *in-4°.* , plusieurs Histoires particulières , plusieurs Traductions de l'Anglais ; enfin on a de cet Ecrivain laborieux & facile , près de cent cinquante volumes.

Q.

QUERLON (N. Meûnier de) c'est un homme d'une érudition peu commune , d'un rare talent pour la critique , & qui réunit à ce double mérite un bon esprit & un goût très-sûr. Il est malheureux qu'il ait été forcé de se charger de la rédaction des *petites Affiches de Province*. Cependant il a trouvé moyen dans ce travail ingrat & si fort au-dessous de

I lui, de donner d'excellentes leçons à la plupart des Gens de Lettres. Si l'on en détachait presque tous les articles qui concernent les Ouvrages nouveaux, on aurait peut-être le meilleur Journal qui se soit fait en France. Du moins n'en connaissons-nous aucun qui suppose de meilleurs principes, ni dont on pût faire un extrait plus digne d'être accueilli par les gens de goût.

Tout ce que nous connaissons des Ouvrages de Mr. de Querlon, nous a paru d'un très-bon genre de style, & nous a fait souhaiter qu'il y eût plus d'Ecrivains capables de lui ressembler. Il a d'ailleurs présidé à beaucoup d'éditions qu'il a enrichies de Préfaces, de Dissertations, de Notes instructives qui prouvent l'étendue de ses connaissances. Mais nous le répétons, il est très-fâcheux qu'on n'ait pas su l'employer plus heureusement, & qu'un homme de son mérite n'ait pas trouvé des occasions plus favorables de développer ses talens. Il est distingué dans ce très-petit nombre de Savans laborieux & utiles que notre siècle conserve encore, & qui sont faits pour mériter l'attention & les grâces du Gouvernement.

QUINAULT (Philippe) de l'Académie Française, né à Paris en 1635, mort en 1688. Quoiqu'on se plaît aujourd'hui à venger la mémoire de ce Poète des Satyres de Despréaux, ceux qui le réduisent au seul mérite de ses Opéra, ne lui rendent pas encore une justice entière. Ses Tragédies sont, à la vérité,

faibles & romanesques ; mais il faut observer qu'elles avaient toutes précédé l'Andromaque de Racine, que le style en est naturel, assez pur pour le tems, & qu'enfin nous avons vu reparaître de nos jours le faux *Tibérimus* & l'*Astrate*, non sans quelque succès. Boileau, que l'habitude des grands modèles & la sévérité de son goût avaient élevé à des idées de perfection bien supérieures, eut raison cependant d'être rigoureux envers ces productions molles & négligées, dont la réussite eût perdu le Théâtre.

La Comédie de la *Mère coquette* est encore une de nos plus agréables Comédies d'intrigue. Elle eût suffi seule pour assurer à Quinault une réputation distinguée, sur-tout si l'on réfléchit combien alors les bons modèles étaient rares.

Ces observations ne peuvent qu'ajouter à la gloire de cet Auteur, qui d'ailleurs est suffisamment établie par ses belles Tragédies lyriques. Il semble que ce Poète était né pour donner à un grand Roi des fêtes nobles & majestueuses. Nous ne l'avons trouvé nulle part mieux caractérisé que dans ces vers de Mr. de Caux, qui n'en a pas fait toujours d'aussi heureux :

Quinault, le doux Quinault, dans sa verve galante,
Préparait à l'Amour une fête brillante,
Enchainait mollement des vers ingénieux,
Qu'animaient de Lulli les sons harmonieux.

Personne, en effet, n'a su lier avec plus

d'art que ce Poète, des divertissemens agréables & variés à des sujets intéressans. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeler le Chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre dont il a été le créateur & le modèle.

Mais que les détracteurs de Boileau ne se hâtent pas de triompher. On ne doit pas dissimuler qu'il y a dans le genre de l'Opéra un vice radical, qui a suffi pour indisposer contre lui les meilleurs esprits, tels que Boileau, Racine, la Fontaine, Rousseau, la Bruyère, &c. Tous ces grands hommes qui avaient bien acquis le droit d'être difficiles, ne pouvaient tolérer que l'on mît au rang des chefs-d'œuvre, des Poèmes ordinairement dépourvus de vraisemblance, libres des trois unités, & dans lesquels presque toutes les règles de l'Art sont nécessairement violées. Ce spectacle si pompeux, si varié, ne présentait souvent à leurs yeux qu'un magnifique ennui. Et véritablement, sans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, de l'aveu du goût, que le meilleur des Opéra ne sera jamais un excellent Ouvrage. Nous croyons cependant que ce Spectacle, où comme l'a dit Mr. de Voltaire,

... Les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus touchant de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique,

est très-convenable pour de grandes fêtes, & qu'il est même susceptible de beautés particulières, dont aucun Ecrivain n'a mieux senti que Quinault toutes les espèces différentes. Mais nous le répétons, il ne faut pas s'étonner que Boileau, si exact, si sévère dans ses productions, & qu'une étude continue des anciens avait accoutumé à leur caractère de beautés mâles & nerveuses, ne pût se familiariser avec une Poésie presque toujours dénuée d'images & de métaphores hardies. D'après cette manière austère de penser que lui donnait le sentiment de sa propre force, il avait de la peine à regarder Quinault comme un grand Poète, & en cela il était conséquent. En effet, on ne peut guères défaire que lorsqu'on vient de lire les vers excellens de Boileau, & ceux de l'inimitable Racine, on ne soit tenté de juger Quinault un peu rigoureusement. Ce dernier pourtant a su très-souvent exprimer avec grâces des sentiments naturels & délicats. Assurément c'est posséder une partie du secret des Poètes : mais c'est être encore fort loin de Racine ; & il n'est pas de Lecteur qui ne souffre à descendre de Phèdre à Armide.

Nous ne nous sommes permis ces observations, que pour faire sentir à quelques Ecrivains de nos jours, qu'une décision un peu sévère de Despréaux ne suffit pas pour affaiblir la vénération qui lui est due comme au législateur du goût.

R.

RABELAIS (François) né à Chinon en 1483, mort en 1573. Cordelier d'abord, ensuite Bénédictin, puis Médecin, puis Curé de Meudon, &c. Ecrivain, d'un caractère vraiment original, dans lequel on ne fait ce qui doit le plus étonner, ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre, ou de l'excessive folie sous laquelle il semble avoir pris plaisir de masquer sans cesse sa raison.

Quiconque n'est pas instruit des mœurs, des usages, des ridicules, & même de l'histoire du tems où vivait Rabelais, sera nécessairement tenté de rejeter avec dégoût son Pantagruel, comme un tissu d'extravagances, mais plus on est éclairé sur ces différens objets, plus ce même Ouvrage paraîtra d'une singularité piquante, plus on appercevra que ce n'était pas sans raison que la Fontaine, Molière, Rousseau, & tant d'autres excellens esprits avaient pour Rabelais la plus grande estime. Il a fourni à tous ces Auteurs, à Racine (*) lui-même, & à Mr. de Voltaire (**) de très-bonnes plisanteries; & on pourrait, à quelques égards, appliquer à son Livre ce que Boileau disait des Ouvrages d'Homère:

C'est avoir profité que de savoir s'y plaître.

(*) Dans la Comédie des *Plaideurs*.

(**) Dans son *Pauvre Diable*, & ailleurs.

On ne peut disconvenir pourtant que ce bizarre Ouvrage ne contienne aussi un très-grand nombre de mauvaises bouffonneries, dans lesquelles on se flatterait en vain de découvrir aucun sel, aucun à propos, peut-être même aucun sens. La gaîté de Rabelais ressemble à l'ivresse, & cette ivresse n'est pas toujours celle d'une homme de bonne compagnie. Cependant personne ne paraît avoir porté aussi loin que cet Auteur le génie de la raillerie, celui de la satyre, & cet art singulier de mêler toujours le ridicule au sérieux, & le sérieux au ridicule. Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout, s'est moqué de tout; & dans le siècle où l'on aluma le plus de bûchers, & où Marot, moins licencieux que lui, fut obligé de sortir de France, il échappa à la persécution par l'enjouement de son caractère, & par les excès d'imagination & de folie qu'il eut l'adresse d'accumuler dans son incroyable Ouvrage.

On a appellé le célèbre Swift le Rabelais de l'Angleterre, & véritablement il y a des traits de ressemblance entre ces deux Ecrivains. Ils ont tous deux un caractère également satyrique & moqueur. L'avantage paraîtrait même du côté de Swift, si dans les Ouvrages de ce dernier on ne consultait que la raison, le goût & les bienséances. Mais il n'était pas universel comme Rabelais, & il ne savait pas comme lui presque toutes les langues anciennes & modernes. Swift a vécu d'ailleurs dans un siècle où le goût s'é-

fait infiniment perfectionné. Il est donc moins original, moins étonnant que Rabelais qui lui a servi de modèle; & en effet, pour avoir la somme du génie de cet homme singulier, ce ne serait point assez que de réunir Aristophane & Lucien, quoiqu'il participât cependant beaucoup au caractère de l'un & de l'autre.

On trouve dans les Amusemens sérieux & comiques de Dufrêny quelques imitations très-heureuses du style, & même de l'esprit de Rabelais.

RACAN (Honorat de Beuil, Marquis de) né en Touraine en 1589, mort à Paris en 1690, ami de Malherbe & le meilleur de ses élèves, quoiqu'il ne l'ait point égalé, du moins dans le genre lyrique. On trouve de très-belles strophes dans quelques-unes de ses Odes; mais c'est dans le genre Pastoral qu'il s'est principalement distingué. On sait encore par cœur plusieurs morceaux de ses *Bergeries*, celui entr'autres qui commence par ces vers:

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits, &c.

RACINE (Jean) de l'Académie Française, né à la Ferté Milon en 1639, mort en 1699. On ne s'étendra point sur le mérite de ce Grand Homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos Poètes. En lisant ses vers, on croit sentir que sous le règne

d'Auguste il eût été Virgile , comme en lisant ceux de Virgile , on est persuadé que dans le siècle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expressions , la continuité de leur élégance & leur délicieuse harmonie sont cause de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les Etrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine comme nous la sentons à l'égard du Poète Romain.

Il semble que l'admiration s'accroisse encore pour Racine lorsqu'on pense aux succès avec lequel son génie était capable de se plier à tous les genres. Qui reconnaîtrait en effet le sublime Auteur d'Athalie dans l'agréable Comédie des Plaideurs ? & qui croirait que le même homme eût avant Rousseau égalé Marot dans l'Epigramme ? Au reste ce dernier genre n'est pas le seul dans lequel Rousseau ait été devancé par Racine. On n'a point assez observé que les Chœurs d'Esther & d'Athalie lui assurent encore la prééminence dans le genre lyrique. Quinault connaissait les grâces , Rousseau savait s'élever jusqu'au sublime ; mais les Chœurs de Racine réunissent aux charmes du sentiment & à la majesté de nos Livres Saints , une poésie vraiment divine. Ils ont plus que de l'intérêt. Ils respirent cette onction douce & tendre dont Racine avait trouvé la source dans son cœur , & qui étant moins un secret de l'art qu'un don de la nature , peut à peine être définie & ne saurait être imitée.

Mais sa gloire ne se bornait pas à la seule

Poésie. Il eût eu la même supériorité dans la Prose. On peut en juger par ses Discours à l'Académie, où se trouve un magnifique éloge du grand Corneille ; par ses Lettres à l'Auteur des Hérésies imaginaires, dignes d'entrer en comparaison avec les meilleures Provinciales, & enfin par son Abrégé de l'Histoire de Port-royal, que le savant Abbé d'Olivet appellait un chef-d'œuvre. Et véritablement c'en est un auquel il n'a manqué qu'un sujet plus intéressant.

C'est sur-tout par ses admirables Tragédies que Racine s'est acquis une gloire immortelle. Notre respect pour l'antiquité, qui n'est ni aveugle ni superstitieux, ne nous empêche pas de reconnaître que les Grecs n'ont rien à leur opposer ; mais c'est à l'école des Sophocles & des Euripides que Racine apprit à les surpasser.

Molière eut l'honneur de l'encourager le premier, & de prévoir dans les productions encore informes de sa jeunesse l'avenir brillant que lui promettait son génie. La critique sévère de Boileau, dont il fut l'ami jusqu'à la mort, acheva de perfectionner les dons heureux qu'il tenait de la nature. On fait que Racine se glorifiait de l'avoir pour maître, & il devait cette tendresse au Grand Homme qui l'avait consolé souvent des injustices du Public & des fureurs de l'Envie.

RACINE (Louis) de l'Académie des Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort en 1764, fils de l'illustre Auteur dont nous ve-

nons de parler & digne de cet honneur par son beau Poème de la Religion, que le grand Rousseau regardait comme un des Ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'Ecrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux méchanisme des bons vers & la justesse de l'expression. Ce mérite ne brille pas dans son Poème feulement, mais encore dans quelques autres de ses Ecrits qui ne sont pas moins dignes de sa réputation.

Il a publié la Vie & quelques Lettres de son Père, avec des remarques sur ses Tragédies. De quelque sentiment dont il dût être pénétré pour la mémoire de ce Grand Homme, il n'a trouvé que des Lecteurs aussi jaloux que lui-même de l'admirer. On lui fait gré de sentir toute la dignité de son nom, & de le faire valoir avec une noble confiance.

Louis Racine, comme nous l'avons dit ailleurs, joignait à ses rares talens une modestie qui en augmentait encore le prix. On fait qu'il s'était fait peindre les Œuvres de son Père à la main, & le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Il faut ajouter Louis Racine au grand nombre d'Hommes illustres qui n'ont point été de l'Académie Française, malgré tous les droits que son nom & ses ouvrages lui donnaient à cette distinction. C'est ce qui a, dit-on, fait naître à M. l'Abbé Trublet l'idée d'un nouveau Chapitre qu'il se propose d'ajouter à

ses *Essais de morale*, intitulé : *Du danger d'avilir les honneurs en les refusant aux personnes qui les méritent, & en les prodiguant à celles qui ne les méritent pas.*

RAYNAL (l'Abbé) né à Saint Geniez, auteur de quelques *Histoires*, & entr'autres, de celle du Stadhoudérat & du Parlement d'Angleterre. Elles sont remplies d'antithèses de mots, & vides d'instruction.

RÉGNARD (Jean-François) né à Paris en 1647, mort en 1709, le second de nos Poëtes comiques, très-inférieur à Molière, mais fort au-dessus des Dufresny, des Dancourt, des Boiffy, des Marivaux, &c. On trouve chez lui plus que chez eux cette force comique si précieuse & dont on a vu depuis si peu d'exemples sur nos Théâtres. L'envouement & la plaisanterie dominent principalement dans ses *Ouvrages*; mais dans la *Comédie du Joueur* il s'est approché du génie de Molière même. Il a peint ce caractère comme il devait l'être. Cependant de nos jours où toutes les bornes des Arts sont confondues, on a osé dire à l'occasion de je ne sais quel *Drame Anglais* transplanté sur notre scène, que Regnard n'avait qu'indiqué le sujet, & que le Traducteur de la *Pièce Anglaise* l'avait rempli. Ce n'est pas un des moins absurdes jugemens que le mauvais goût ait porté dans ce siècle, & rien ne serait plus facile que de le démontrer. Le *Drame de Béverley* n'est que l'*histoire d'un furieux* qui doit avoir

peu de modèles, même en Angleterre, & que son caractère forcené conduirait infailliblement à Tyburn. La Comédie de Regnard est au contraire la vraie peinture d'un Joueur tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain & pour ainsi dire dans la perspective théâtrale, qu'ayant commencé par être dupe il pourrait finir par être fripon. C'est-là que le Poëte doit l'abandonner. Si l'horoscope d'un pareil Joueur vient à se remplir, il n'appartiendra plus à la scène, mais au Châtelet. Il suffit, pour la correction que la Comédie peut se proposer, qu'on l'ait représenté perdant sa maîtresse, déshérité & voisin des plus grands malheurs. Le personnage de *Tout à bas* est placé par le génie même pour faire entrevoir à des spectateurs délicats jusqu'où la passion du jeu peut conduire; & c'en est assez pour des Français. En un mot, la manie du Joueur de Regnard n'est qu'un vice que Thalie peut réprimer par le ridicule; & la frénésie monstrueuse de Béverley devient un crime que les loix seules doivent arrêter par la crainte des supplices. Ces observations peuvent s'étendre à la plupart de ces autres Drames d'un genre horrible & sombre, dont on a dérobé les sujets à la Tournelle pour en infecter notre Théâtre.

Les autres Comédies de Regnard sont des Pièces d'intrigue remplies de sel, de finesse & d'excellentes plaisanteries parmi un petit nombre de mauvaises. Il y a peint avec beaucoup de vérité les ridicules & les travers de son

son tems. Mais il avait observé peu de caractères. Le *Légataire* tient le premier rang dans ces Pièces d'intrigues qui sont toutes dialoguées de la manière la plus naturelle & la plus vive. Nous ne connaissons rien de plus gaï que le *Retour imprévu*. Enfin quoique Regnard n'ait pas embelli les *Ménechmes* de Plaute autant que Molière avait embelli les sujets de l'*Avare* & de l'*Amphytrion*, empruntés du même Poète, il peut cependant être appellé à juste titre le Plaute Français. Il est même supérieur à ce Comique Romain, non pas il est vrai par l'imagination & par la fécondité, mais par l'avantage qu'il eut de vivre dans un siècle plus poli & d'avoir sous les yeux de meilleurs modèles.

Despréaux, à qui il était réservé d'être l'ami de tous les vrais talens, connut le prix de ceux de Regnard, qui lui dédia ses *Ménechmes*.

Les Libraires, au lieu de grossir le Recueil des Œuvres de ce Poète comique de quelques Satyres assez froides, & dont on n'est pas certain qu'il soit entièrement l'Auteur, auraient dû y ajouter les Scènes ingénieuses & piquantes que Regnard avait données à l'ancien Théâtre Italien. Ce Spectacle, aujourd'hui déshonoré par des farces si absurdes, méritait alors d'occuper des hommes célèbres. La liberté & la plaisanterie hardie qui y régnait, peuvent nous retracer quelque idée de la Comédie antique & du genre d'Aristophane. Boileau appelait ce Théâtre *un grenier à sel*, quoique lui-même, à l'occasion de sa Satyre des Femmes, n'y eut pas été ménagé; & Racine you-

lait y faire représenter sa Comédie *des Plaideurs*.

Une singularité digne d'attention dans la vie de Regnard, c'est qu'après avoir été longtems esclave à Alger, il voyagea successivement dans toute l'Europe, & fut le premier François qui alla jusqu'en Laponie. Ayant remonté le fleuve Torno, & pénétré jusqu'à la mer glaciale, il grava sur un rocher ces vers heureux :

*Gallia nos genuit : vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem,
Casibus & variis acti terraque, marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.*

Regnard ne fut point de l'Académie Française.

REGNIER (Mathurin) né à Chartres en 1593, mort en 1613, le précurseur de Boileau dans le genre satyrique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut comme ce dernier l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Son style mérite encore l'étude de tous ceux qui veulent s'adonner au même genre. Il est plein de sens, d'énergie, de vigueur, & Boileau, qui jugeait si bien de la convenance des styles, ne put y ajouter que de la correction & de l'élegance; mais le Poëte moderne a d'ailleurs plus de gaïté, de finesse, de graces, des tours plus variés, des railleries plus délicates, en un mot un sel plus attique, & sur-tout infiniment

plus d'égards pour les bienfiances.

Nous pensons à la vérité qu'il y aurait dans ce siècle un excès de rigueur à vouloir captiver l'imagination de nos Poëtes sous des loix trop austères, & à regarder comme cyniques des peintures enjouées, telles que notre la Fontaine a pu s'en permettre d'après l'Arioste, & d'après la plupart des Ecrivains les plus généralement estimés chez les Nations voisines. Pourquoi nous donnerions-nous des entraves que des peuples plus religieux, plus sévères que nous, ne donnent pas eux-mêmes à leurs Poëtes ? La Poésie, il faut en convenir, a des priviléges que n'a point la prose. On sent combien il est aisé d'exprimer en langage commun des choses qui ne peuvent avoir aucun sel que par le mérite de la difficulté vaincue. Une licence qui coûte si peu, & qui ne suppose aucun talent, révolte le lecteur le moins délicat ; & c'est la raison pour laquelle de certains livres, tels que les *Bijoux indiscrets*, par exemple, ne sont lus de personne, tandis que l'Arioste, la Fontaine & le petit nombre d'Ecrivains qui leur ressemblent, sont entre les mains de tout le monde. La Poésie porte, si l'on ose le dire, sa gaze avec elle. Elle s'adresse à l'imagination plus qu'aux sens. Les difficultés qu'elle est obligée de vaincre, le langage figuré qu'elle doit substituer au langage vulgaire, les métaphores hardies, les images piquantes, les tours allégoriques qu'elle emploie, y servent d'enveloppe aux objets, en font disparaître en quelque sorte le fonds sous la forme, & sollicitent du moins

l'indulgence de tous ceux qui ne sont pas pendus en faveur du Poète. En un mot, toutes les fois que l'expression est chaste, l'Ecrivain, aux yeux des gens du monde & des connaisseurs, n'a point péché contre les bienséances. Ce n'est donc pas, pour s'être permis de pareilles libertés, que nous reprochons à Régnier d'ayoir manqué à la décence. C'est au contraire parce que sans ménagement pour son lecteur, il l'a conduit dans des lieux de débauche; c'est que dans le style le plus familier, il a peint des objets crapuleux, dégoûtans même pour quiconque n'a pas le goût dépravé, & les moeurs entièrement corrompues; c'est enfin parce qu'il n'est qu'ordurier dans quelques-unes de ses Satyres, & qu'au lieu d'un coloris avoué des Muses, il n'a employé que des crayons grossiers dans des sujets dont la licence n'est rachetée par aucunes graces.

ROBÉ DE BEAUVESET (N.) né à Vendôme. Peut-être ne lui a-t-il manqué pour être Poète que de l'harmonie & du goût. Il a de l'imagination, quelquefois de la chaleur & de l'énergie; mais il n'a guères traité que des sujets bizarres ou cyniques.

On a de lui une Satyre publiée en 1752, qui n'était pas sans mérite. La plupart des Critiques en étaient judicieuses. Il y avait même quelques morceaux d'une verve assez facile.

Le Poème qu'il a intitulé *Mon Odyssée*, est un exemple singulier de la rudeur de son style

& de la bizarrerie de ses rimes, qui ont presque toujours une affectation pénible de recherche & d'exactitude, & qui donnent à tous ses vers une apparence de bouts rimés que l'on se serait efforcé de remplir par caprice. Les cacophonies y sont si fréquentes que souvent on a peine à les prononcer.

L'imagination de cet Auteur s'est échauffée, à ce qu'on dit, en assistant à des spectacles de Convulsionnaires, & l'on prétend qu'il ne fait plus des vers que pour annoncer la fin des tems & l'arrivée du Prophète Elie.

ROCHON DE CHABANNES (N.) né à Paris. Il a donné au Théâtre Français *Heureusement*, petite Comédie d'après un petit Conte de Mr. Marmontel. Le jeu de Mr. Molé fait encore voir avec quelque plaisir cette bagatelle. L'Auteur a donné depuis la *Matinée à la mode*, ou *le Protecteur*, en un acte, & en prose. Il est d'un esprit bien pauvre d'avoir cru remplir en un acte le riche sujet du *Protecteur*.

Mr. Rochon a fait représenter au même Théâtre une Pastorale mêlée de chants & de danses, intitulée *Hylas*. Cette Pastorale imitée de l'*Oracle*, des *Graces* & de beaucoup d'autres Pièces connues, n'avait pas même le mérite de la délicatesse du style. Elle était au contraire d'un genre un peu graveleux. C'est apparemment pour s'égayer, qu'un Journaliste, en rendant compte de cette autre bagatelle, a dit que l'Auteur avait trop imité la manière d'Aristophane. Mr. Rochon Arist-

phane ! Ce trait nous fait souvenir d'une bête vue de Mr. Fréron , qui appellait Vadé Anacréon.

Avant que d'essayer ses talents au Théâtre Français , Mr. Rochon avait débuté , à la Farce Italienne , par le *Deuil Anglais* , & à l'Opéra comique , par *les Filles*. On ne peut , à l'occasion de cette dernière production , se refuser une remarque qui sert à faire connaître l'esprit moutonnier de nos beaux Esprits. Mr. de Saint-Foix venait de donner à la Comédie Française une petite Pièce dans le genre agréable qui lui est propre , intitulée *les Hommes*. Elle eut beaucoup de succès. Quelques jours après parurent *les Femmes* au Théâtre Italien , ensuite *les Filles* à l'Opéra comique. On peut être sûr qu'à Paris un succès quelconque est toujours l'époque d'une infinité de sottises.

ROLLIN (Charles) ancien Recteur de l'Université de Paris , Auteur de l'Histoire ancienne , du Traité des Etudes , &c.

Les jeunes gens ne puiseront jamais des leçons d'une morale plus faine & d'un goût plus épuré que dans les Ouvrages de cet estimable Ecrivain. Formé lui-même sur les meilleurs modèles , il apprend à ne pas s'égarter en préférant des routes de caprice à celles qui nous ont été tracées par les Grands Hommes de l'antiquité. Tant que ceux qui président à l'éducation publique ne donneront eux-mêmes à leurs élèves d'autre guide que Mr.

Rollin, on ne doit pas craindre pour les beaux Arts une entière décadence.

Nous n'avons pas toujours parlé de cet Auteur respectable avec autant de justice. Entraîné un moment dans notre jeunesse par cet esprit de mode pour lequel nous avons depuis conçu tant de mépris, éblouis par quelques réputations plus brillantes que solides, nous avions dit dans le Discours préliminaire d'une Histoire des premiers siècles de Rome, que Mr. Rollin avait peu de physionomie dans ses Ouvrages. Il n'a point sans doute cette manière recherchée que chaque Ecrivain affecte aujourd'hui de se former, dans l'intention de paraître original, ou du moins singulier. Il n'a point altéré le génie de la langue, pour lui donner dans sa prose un faux air d'enthousiasme qui serait réprouvé, même dans la Poésie. Il ne se distingue ni par un ton dogmatique, tranchant ou sententieux, ni par une affectation puérile d'expressions nouvelles & déplacées, de tours bizarres, en un mot par ce jargon qui commence à se produire dans tous les genres, & à défigurer tous les styles. Il est quelquefois un peu négligé, un peu diffus, mais toujours pur, toujours clair, toujours élégant, & ne s'écartant jamais de cette noble simplicité qui doit être le caractère de notre prose. Elle est devenue sauvage & barbare entre les mains de ceux qui ont voulu lui donner une sorte d'emphase & d'énergie outrée qu'elle ne comporte pas. C'est s'appauvrir que de s'enrichir ainsi. Tout ce qui s'éloigne en vers

du style de Boileau & de Racine, tout ce qui ne se rapproche point en prose de celui de Pascal ou de Bossuet, sera toujours désavoué par le goût.

M. Rollin a principalement écrit pour les jeunes gens, & il a dû se proportionner à leur intelligence. On ne doit donc pas lui reprocher quelques réflexions qui paraissent un peu trop simples quand on est mûri par l'expérience. Il conservera toujours aux yeux de la postérité le caractère d'un Ecrivain sage, rempli de connaissances & de goût, & qui a fait passer jusques dans son style la douceur & l'amérité de ses mœurs. Ce caractère devient aujourd'hui d'autant plus remarquable qu'il est plus rare d'en retrouver un exemple. Nous avons saisi avec empressement cette occasion de témoigner notre respect pour la mémoire de cet homme utile & justement célèbre.

RONSARD (Pierre de) né dans le Vendômois en 1525, mort en 1585, Poète Français. Il eut de son vivant une si grande réputation, que mal écrire c'était, selon un proverbe du tems, donner des soufflets à Ronsard. Il fut honoré des bienfaits & de la familiarité de plusieurs de nos Rois. On a même conservé des vers que Charles IX lui adressa, & qui à notre avis, sont d'une verve infiniment plus heureuse que les meilleurs vers de Ronsard. Cependant ce Poète si célèbre avait pensé détruire le génie de notre langue par la licence qu'il se donna d'y in-

troindre une foule de mots purement grecs, qui rendent sa Poésie presque toujours dure, bizarre & inintelligible. On peut en juger par cette Epitaphe singulière qu'il avait faite pour Marguerite de France & pour François I.

Ah ! que je suis mari que la Muse Françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la Grégeoise,
Ocymore, Dyspotme, Oligochronien ;
Certes, je les dirois du sang Valésien, &c.

Cette affectation ne venait que de son érudition vraiment singulière, & dont il semblait vouloir faire parade. Mais il prétendait encore enrichir la langue d'une autre manière, en y faisant entrer indifféremment, toutes les espèces de Dialectes qui étaient alors, & qu'on voit de nos jours en usage en France. » Il n'eut se soucier, disait-il, si les » Vocables sont Gascons, Poitevins, Normands, Manceaux, Lyonnais ou d'autres » pays. « C'était entreprendre d'ériger le jargon de ces différentes Provinces en autant de langues régulières ; mais il ne prenait pas garde que ces Dialectes bizarres, sans règle, sans principes, sans caractère, ne pouvaient former qu'un assemblage barbare, une confusion anarchique, & qu'enfin par cette bigarrure étrange, il eût converti la langue Française elle-même en un pur jargon.

Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités qui font les grands Poètes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, & la connaissance des bonnes

sources ; mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siècle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Voulant tout régler, comme le dit Boileau, il brouilla tout, fit un art à sa mode,

Et toutefois longtems eut un heureux destin ;
Mais sa Muse en Français parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce fut, à ce que nous croyons, le premier de nos Ecrivains qui osa débuter dans la carrière de l'Epopée, par son Poème de la Franciade, qui est un de ses plus médiocres Ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il avait tenté presque tous les genres de Poésie, & l'universalité prétendue de ses talens augmenta encore sa réputation ; mais elle n'était qu'apparente, & c'était à notre siècle qu'un pareil phénomène était véritablement réservé. Nous avons vu dans Mr. de Voltaire l'homme universel qu'on avait cru voir faussement dans ces commencemens informes de notre Littérature.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste) né à Paris en 1669, mort en 1740. On commence à lui donner le nom de grand, & cette distinction qu'il mérite, n'est pas inutile pour empêcher de le confondre avec d'autres Auteurs qui ont porté le même nom que lui. Il a été l'Horace de la France.

Ses Odes, à l'exception d'un petit nom-

bre, sont un des plus précieux monumens de Poésie que nous ayons dans notre langue, & demeureront à jamais le modèle de ce beau genre, le plus difficile de tous après le Poëme épique, parce qu'il exige à peu près les mêmes conditions, l'enthousiasme & le génie. Aussi rien n'est-il plus rare parmi nous qu'un bon Poëte lyrique, & peut-être ne sommes-nous tombés dans une espèce d'indifférence pour ce genre sublime que par un juste dégoût pour l'immense quantité de mauvaises Odes hazardées depuis Rousseau par une foule d'Ecrivains médiocres.

Nous n'avons rien dans un genre qui est à peu près le même, de plus achevé que ses Cantates, & elles attendent encore le Musicien de génie, qui saura s'immortaliser en associant les richesses de son art à ces trésors de Poésie. Quelques-unes de ces Cantates ne sont que sublimes. Le plus grand nombre respire la volupté, & tiendra lieu d'un reproche éternel à ceux qui ont accusé Rousseau de n'avoir pas connu la délicatesse, le sentiment & les graces.

Ses Allégories, pleines de raison & de saine philosophie, déposeront de même contre ceux qui ont osé dire que ce Poëte avait peu pensé.

Il est étonnant que les Comédiens soient assez peu jaloux de la gloire d'un de nos plus Grands Hommes, pour n'avoir jamais songé à remettre sa Comédie du *Flatteur*, & même celle du *Capricieux*, Pièces, malgré leurs défauts, si préférables à toutes les

raphodies romanesques dont ils ont avili leur scène depuis quelques années.

Nous n'avons pas d'Epigrammes comparables à celles de Rousseau par le sel Attique, par la finesse ou la naïveté piquante, par la justesse & l'énergie de l'expression; enfin, par cet art si peu commun de ne jamais employer un seul mot inutile. Du moins aucun Auteur n'en a-t-il fait un aussi grand nombre qui remplisse toutes ces conditions.

On aurait les mêmes éloges à faire de ses Epîtres, s'il n'y régnait quelquefois trop de recherche & d'affectation. La satyre y est plus amère, & par conséquent moins enjouée & moins fine qu'elle ne l'est dans Boileau; mais depuis la mort de ce dernier la Sottise repairent avec tant de succès, les corrupteurs du goût se reproduisaient avec tant d'audace, & la Littérature était livrée à tant d'innovateurs sans mérite, que l'on doit peut-être pardonner à Rousseau d'avoir substitué le ton de Juvénal à celui d'Horace. Que n'eût-il pas osé s'il eût vécu jusqu'à nos jours, & s'il eût vu la décadence entière de ces beaux Arts qu'il avait honorés?

Boileau dans un siècle de gloire & de liberté, avait pu dire sans conséquence :

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

Notre siècle est fertile en sots admirateurs.

Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.

Mais il en coûta cher à Rousseau pour avoir parlé du Parnasse aussi librement que Boileau parlait de la Cour. L'esprit de cabale & d'intrigue s'était perfectionné chez les Ecrivains médiocres, & leur avait donné des moyens de nuire, inconnus jusqu'alors à leurs prédeceesseurs. Quelques-uns d'eux, pour venger leur amour-propre humilié par les plaisanteries de Rousseau, imaginèrent de forger sous son nom des couplets scandaleux & horribles, qui avaient le double but, & de l'écartier de l'Académie, & de le rendre odieux à la société. Cette trame affreuse réussit, & Rousseau fut l'innocente victime de cette détestable invention.

Que ceux qui oseraient croire encore que ce Poète fut véritablement l'Auteur de ces couplets, interrogent leur propre cœur; & qu'ils pesent la persévérance généreuse avec laquelle Rousseau se refusa constamment à tous les moyens honteux de rentrer dans sa patrie. Qu'ils lisent ce qu'il écrivait avec tant d'énergie au Baron de Bréteuil: » vous savez » quels sont mes sentimens, & que des gra- » ces & des accommodemens ne convien- » nent qu'à des fripons, & non à un hon- » nête homme, injustement opprimé. J'aime- » rais mieux être mort que de sortir d'op- » pression par une honte qui serait irrépa- » rable.... J'aime bien la France, mais j'ai- » me encore mieux mon honneur & la vé- » rité. Quelque destinée que l'avenir me pré- » pare, je dirai comme Philippe de Com- » mines: Dieu m'afflige, il a ses raisons,

» mais je préférerai toujours la condition
» d'être malheureux avec courage, à celle
» d'être heureux avec infamie.«

Que ces mêmes personnes dont ici nous interrogeons le cœur, songent que Rousseau a tenu le même langage jusques dans ces moments terribles où l'homme n'ayant plus rien à perdre, semble au-dessus de toute crainte & de tout déguisement. Qu'enfin ces mêmes personnes songent encore qu'un des plus irréconciliables ennemis de Rousseau, que Bordin, outragé lui-même dans les couplets, a protesté jusqu'à sa mort que Rousseau n'en était pas l'Auteur, & nous osons croire que nos Lecteurs n'en seront pas moins persuadés que nous.

Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est que ces couplets si malicieusement vantés, ne sont en effet qu'un tissu d'injures grossières, presque dénuées d'esprit, & qu'on y voit tout au plus une imitation mal-adroite de cette singulière richesse de rimes que Rousseau affectait quelquefois, & qu'il est si facile de contrefaire.

La cause qui a pu jeter si longtemps du pyrrhonisme & de l'incertitude sur cette malheureuse histoire, il faut l'avouer, c'est que Rousseau intérieurement convaincu de son innocence, mais effrayé des suites de l'accusation répandue sourdement contre lui, crut imprudemment qu'il ne pouvait se laver du soupçon d'avoir fait les couplets, qu'en faisant connaître celui que par un sentiment de persuasion intime & des vraisemblances très-

fortes, il avait lieu d'en regarder comme l'Auteur. D'accusé il devint mal-à-propos accusateur ; il ne sentit point que les preuves légales lui manquaient , & dans l'impossibilité où il se trouva de les fournir , il fut justement condamné , moins comme Auteur des couplets , que parce qu'il avait employé des moyens illégitimes pour les attribuer au plus violent de ses ennemis , & à l'homme qu'il soupçonnait le plus de les avoir faits.

Au reste , nous devons à la gloire de Mr. de Voltaire , reproduire ici ce témoignage de la justice qu'il rendit enfin au grand Rousseau après sa mort. Voici ce qu'il écrivit à Mr. de Séguy en 1743.

» J'ai reçu , Monsieur , la lettre que vous
» m'avez fait l'honneur de m'écrire , avec
» votre projet de souscription pour les Œu-
» vres du célèbre Poëte dont vous étiez l'a-
» mi. Je me mets très-volontiers au rang des
» souscripteurs , quoique j'aie été malheureu-
» sement au rang de ses ennemis les plus
» déclarés. Je vous avouerai même que cette
» inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai
» toujours pensé , j'ai dit , j'ai écrit que les
» Gens de Lettres devraient être tous frè-
» res. . . Il semblait que la destinée , en me
» conduisant dans la ville où l'illustre & mal-
» heureux Rousseau a fini ses jours , me mé-
» nageât une réconciliation avec lui. L'espèce
» de maladie dont il était accablé m'a privé
» de cette consolation que nous avions tous
» deux également souhaitée , L'amour de la

» paix l'eût emporté sur tous les sujets d'air-
» greur qu'on avait semés entre nous. Ses
» talens, ses malheurs & ce que j'ai ouï dire
» ici de son caractère, ont banni de mon
» cœur tout ressentiment, & n'ont laissé mes
» yeux ouverts qu'à son mérite.

Si Mr. de Voltaire, en parlant de ce grand Poète, s'est depuis exprimé d'une manière moins décente, & moins honorable pour lui-même, cette variation ne peut être regardée que comme une inconséquence, qui ôte à son jugement sur Rousseau toute espèce d'autorité.

ROUSSEAU (Jean Jacques) né à Genève en 1708. C'est un des plus beaux génies de ce siècle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à ressembler à personne, & manifestant peut-être un peu trop une sorte de singularité, soit dans sa conduite, soit dans ses Ecrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais sans nous arrêter à ce qui n'est point du ressort de ces Mémoires, essayons d'apprécier cet Auteur célèbre, en nous préservant à la fois d'une critique ourrée, & d'une admiration fanatique.

De tous nos Ecrivains modernes, il est assurément un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentimens sont les plus mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la Religion même, au moins la naturelle, (exception rare en sa faveur) voilà les grands objets qui ont allumé son

Son enthousiasme , & qui font lire ses Ouvrages avec tant de plaisir. On ne peut l'accuser , comme beaucoup d'autres , d'avoir souvent répété , avec une emphase étudiée , le mot imposant de *Vertu* , plutôt que d'en avoir inspiré le sentiment. Quand il parle de nos devoirs , des principes essentiels à notre bonheur , du respect que l'homme se doit à lui-même & qu'il doit à ses semblables , c'est avec une abondance , un charme , une force qui ne faurait venir que du cœur. On voit qu'il s'est nourri de bonne heure de la lecture des anciens Auteurs Grecs & Romains. Ces vertus Républicaines qu'ils nous ont dépeintes le ravissent , le transportent , & paraissent souvent l'inspirer. Si son respect pour elles , n'allait pas quelquefois jusqu'à l'excès , nous avons presque dit jusqu'à l'idolâtrie , on partagerait plus volontiers ce noble enthousiasme de l'Auteur ; mais dominé par son imagination trop ardente , & par on ne fait quelle manie de rabaisser ses contemporains , il ne voit jamais dans ceux-ci que des Pygmées , & dans les autres que des géans par lesquels il semble vouloir nous humilier , & peut-être nous décourager.

On ne peut nier que son Discours contre les Sciences , couronné par une savante Académie , ne soit un chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'a voulu (a - t - on souvent répété à cet égard comme à bien d'autres) que se jouer de sa plume & de ses lecteurs. Tel que certains sophistes de l'antiquité , il paraît se plaire à combattre toutes les opinions reçues , &

à défendre les paradoxes les plus bizarres ; mais nous croyons que souvent on a mal saisi sa pensée , & que souvent aussi la chaleur de la dispute l'a fait aller plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé.

Son Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes , & sur l'origine des sociétés , a étonné par la hardiesse , & dissonance franchement , par la bizarrerie des idées. Il nous paraît que c'est pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage , & trop déprimé l'homme social , qu'il s'éloigne ainsi en double sens de la vérité. En général , son système à cet égard repose sur une base trop métaphysique , trop déliée. Quelquefois , si l'on ose le dire , il se plaît à tourner la pyramide sur sa pointe & à faire des prodiges de force pour la maintenir ainsi dans un violent équilibre. Mais , comme l'a dit Boileau , *rien n'est beau que le vrai.* L'admiration qu'on accorde à des tours de force est fatiguante , pénible , & bientôt épisée.

Les idées de Mr. Rousseau sur la Politique devaient avoir naturellement beaucoup d'adversaires. Cette matière est si délicate , si compliquée , elle réveille tant de préjugés , tant de passions opposées , il est si difficile de saisir ce juste milieu , ce point presque imperceptible qui sépare un extrême de l'autre , les Grands aiment si fort à dominer , les Petits aiment si fort l'indépendance , que c'est principalement sur ces objets qu'il n'est guères de lecteurs assez exempts de tout motif secret de partialité , pour qu'on puisse prendre dans leurs

jugemens une entière confiance. Ce qui nous semble certain, c'est que Mr. Rousseau voit souvent les hommes trop en noir. Une santé délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte & quelquefois sombre, une sensibilité exquise, mais exigeante & ombrageuse, quelques injustices, quelques persécutions qu'il a effuyées, tout cela, joint à l'orgueil du génie, lui a fait juger les hommes avec une excessive rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devraient être, il s'est indigné de ce qu'ils sont, & souvent de ce qu'il les a crus. Il ne s'est pas toujours rappelé que les hommes, comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence est la première vertu du sage. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus désolant que le tableau que fait Mr. Rousseau des horreurs de la société. On ne peut imaginer de coloris plus sombre. Il ne tient pas à l'Auteur que nous ne soyons persuadés que les hommes ne sont que des bêtes féroces, destinées à s'entre-déchirer mutuellement. C'est-là de l'excès, sans doute. Ayouons-le cependant, si ce tableau est infidèle, ce n'est guères que par ce que le peintre ne présente que le côté sinistre, tandis qu'il laisse dans l'ombre le côté consolant & favorable.

Le Roman d'Héloïse a fait beaucoup de bruit. On pourrait presque lui appliquer ce qu'on disait du Cid, que c'était un excellent Ouvrage, dont on avait fait une excellente critique. L'intrigue m'a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaise. Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagé

rés, quoique l'Auteur ait voulu les représenter dans la belle nature. Le Costume y est blessé sans cesse. C'est toujours Mr. Rousseau qui parle par la bouche de ses Acteurs. Il a beau chercher à se mettre à leur place, à se plier à leur génie, à leur condition, à leur sexe, c'est un grand homme qui, bien qu'il se baisse, est souvent plus grand qu'il ne faut pour la vraisemblance. Quelle Lettre, par exemple, que celle de Julie sur les duels & sur l'adultére ! Quoi de plus admirable en un sens, & de plus déplacé dans un autre ! Le personnage de Saint Preux, à quelques endroits près, est faible & peu intéressant. Celui de Volmar est violent, c'est-à-dire peu naturel & constraint. Par conséquent celui de Julie, qui aime tant à dissimuler, est un assemblage de tendresse, de grandeur d'ame, de piété & de coquetterie. Cet ensemble, il faut l'avouer, est défectueux ; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts ! Malheur à celui que les beautés de détail, dont abonde ce charmant Ouvrage, ne transportent & n'affectent pas délicieusement, & qui ne s'attendrit pas pour les vertus dans les admirables peintures que l'Auteur en a su tracer ! Quelle différence entre la froide galanterie de la plupart de nos Romans, & l'amour si vivement ressenti & exprimé par Mr. Rousseau ! Quel intervalle immense entre le feu du sentiment & les glaces du bel esprit ! Quelle ame, quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer, avec tant de chaleur & d'énergie, les divers mouvemens des passions qui nous agitent !

On fait avec combien d'ardeur le Public a accueilli le *Devin de Village*, Pastorale remplie de graces & digne de l'âge d'or, s'il eût existé. Rien de plus intéressant, de plus délicat, de plus naïf que les paroles & la musique de cet Opéra. On n'a pas l'idée ni d'un coloris plus frais, ni d'un meilleur ton de simplicité champêtre. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces jolies chansons : *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire, &c. Je vais revoir ma charmante maîtresse, &c.* ! Voilà ce qui doit toujours charmer. Voilà le langage qui va au cœur, parce qu'il en vient, langage bien préférable à ces petites bluettes frivoles, à ces pointes, en un mot à tous ces lieux communs doucereux & insipides, qui rendent nos chansons à la mode si puériles, si ridicules, si méprisables.

Quant au style & à la forme des Ouvrages de Mr. Rousseau, on peut dire en général, que cet Auteur a une manière qui est toute à lui. Il paraît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse & d'âpreté affectée mais énergique, tenir du goût de Montagne, dont il est grand admirateur, & dont il a adopté & rajeuni plus d'opinions qu'on ne pense. Son style d'ailleurs, se plie merveilleusement bien à tous les objets qu'il traite. Il est plus varié que celui de plusieurs Ecrivains célèbres, tour-à-tour nerveux, sublime, gracieux, délicat & pathétique, on n'a guères loué avec plus de finesse que Mr. Rousseau; mais aussi l'on ne peut guères employer une ironie plus amère, & une satyre plus

piquante que la fienne. Quel nombre, quelle cadence, quelle harmonie dans ses périodes ! Quelle marche aisée, noble & soutenue ! Avec quelle véhémence &c, si nous osons le dire, quelle tyrannie ne subjugue-t-il pas ses Lecteurs ! Le premier effet qu'il produit sur eux est infailliblement de les séduire, de les entraîner par la magie de son style. Ce n'est qu'après l'impression affaiblie, que la réflexion le combat quelquefois, & pour peu qu'elle s'éloigne, on revient encore à lui.

Mais ce qui nous paraît le distinguer principalement, c'est son caractère d'énergie. Quand il s'élève, ou contre le despotisme, ou contre les préjugés & les vices de son siècle, c'est Périclès qui frappe & qui renverse. C'est Démosthène tonnant du haut de sa Tribune. On voit qu'un sentiment profond & souvent amer le domine, & qu'il ne peut pardonner aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes. Si vous en exceptez quelques hyperboles, qui ordinairement appartiennent moins au fond qu'à la forme, sa Morale est à beaucoup d'égards, vraie, sublime, favorable aux opprimés inexorable aux oppresseurs, très-fine, très-intéressante dans les détails. C'est ce qui paraît sur-tout dans son Héloïse. C'est-là qu'on voit combien il connaît les replis les plus cachés du cœur humain ; & l'on peut lui appliquer en Morale ce que disait Fontenelle d'un célèbre Naturaliste. » *Il prend presque toujours la nature sur le fait.* »

De tant d'Auteurs qui ont tant écrit de choses vagues & communes sur les Femmes, qui

ont fait de leur fausseté, de leur dissimulation, de leurs caprices, de la légèreté de leur caractère, des petites ruses de leur amour-propre, tant de satyres rebattues, & souvent si peu réfléchies, il est certainement celui qui a le mieux saisi & apprécié ce sexe, qui a le mieux trouvé dans les différences naturelles, la raison des différences morales. Voyez là-dessus les premières pages du quatrième volume d'Emile. Toute femme sincère ne pourra que se reconnaître au bien & au mal qu'il dit de son sexe. Au reste, cet Ouvrage de Mr. Rousseau sur l'Éducation renferme aussi des beautés sans nombre, des vues perçantes & hardies; mais on y découvre toujours son secret penchant à s'éloigner de toutes les pratiques reçues. Généralement parlant, son système paraît assez bien calqué sur celui de la nature, & c'est peut-être la principale raison qui le rend impraticable, quant à l'ensemble, dans l'état actuel des choses. On peut suivre pourtant, avec quelques modifications, la plupart des préceptes qu'il nous y donne; & l'Auteur aura toujours le mérite d'avoir réveillé les esprits de son siècle sur ce grand objet de l'éducation.

N'oublions pas d'observer que la partie d'Emile, où l'on traite de la Religion naturelle, est un des plus beaux morceaux de tout l'Ouvrage. Il peut y avoir quelques écarts; mais les grands principes y sont développés avec une force, une noblesse digne de Bossuet. On a sur-tout admiré dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, un

portrait de Jesus-Christ fait de main de maître. Heureux le Peintre, si lui-même n'avait quelquefois défiguré ce portrait digne en quelque sorte de son divin modèle !

S'il peut nous être actuellement permis de relever quelques fautes dans le style de cet Ecrivain célèbre, nous remarquerons d'abord qu'à l'exemple d'Ovide il ne fait pas toujours s'arrêter. Il tourmente sa pensée en la présentant sous trop de faces. Il a des phrases parasites, qui prises à part sont toujours belles, harmonieuses, bien cadencées, qui paraissent même renforcer quelquefois la pensée de l'Auteur, mais de manière pourtant que la dernière phrase toute seule produirait peut-être autant & plus d'effet en frappant un coup plus simple & plus rapide. Il n'est pas exempt d'expressions négligées, il en a même de triviales; & c'est avec raison qu'on a remarqué celles-ci : « *La Musique Française* » ressemble à une *Vache qui galoppe*, ou à une » *Oie grasse qui veut voler*. « Dans son Discours sur l'Œconomie politique, où il parle de la proportion équitable qu'on devrait établir dans les impôts, » Un Grand, dit-il, pré- » tendra qu'eu égard à son rang, ce qui se- » rait superflu pour un homme inférieur, est » nécessaire pour lui; mais c'est un menson- » ge (ajoute Mr. Rousseau) car un Grand » a deux jambes ainsi qu'un Bouvier, & n'a » qu'un ventre non plus que lui. « Il est clair que par ces tournures abjectes, l'intention de l'Auteur est d'avilir les grandeurs de préjugé, & de rappeller nos idées à l'égalité primitive.

ve; mais peut-être manque-t-il ainsi doublement son but : premièrement comme homme de goût, ensuite comme Philosophe qui révolte trop par sa manière ceux qu'il voudrait réformer. Le vice heurté de front s'indigne & se rodit; pris de biais il temporise, bat en retraite, & se rend quelquefois. Quoi qu'il en soit, Mr. Rousseau sacrifie souvent la précision au nombre & au rythme, au lieu que Mr. de Buffon, autre Ecrivain justement célèbre, fait admirablement unir la précision avec l'harmonie.

Un autre défaut que nous avons entendu reprocher encore au style de cet homme éloquent, c'est un peu de néologisme. Ce reproche n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement. Il nous semble cependant que c'est presque toujours si heureusement, & avec tant de raison & de graces, que cet Auteur emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptations nouvelles, que nous ne savons trop si l'on peut le blâmer d'une hardiesse qui embellit & enrichit la langue. *Cur ego, disait Horace, si linguam Catonis & Enni, ditare valeo, &c.*

Dans le fonds, le langage n'est-il pas fait pour l'homme, & non l'homme pour le langage? Voici, selon nous, les seules restrictions qu'il conviendrait de mettre à cette liberté pour éviter les abus. Jamais il ne faudrait employer une expression inusitée, que lorsqu'elle donne plus de force au discours, ou qu'elle peut servir à fixer une nuance délicate qui échapperait sans elle. Il faudrait

aussi que le sens en fût toujours très-clair; & au moyen de cette double précaution, il serait permis de braver quelquefois une exactitude trop pusillanime, qui ne peut que rétrécir & borner la carrière de l'art. Il est vrai que peut-être le génie seul a le droit d'enfreindre heureusement certains usages, comme il n'appartenait qu'aux Dictateurs Romains de faire taire les loix, en quelques occasions, pour le bien même de ces loix & de la liberté. » Toutes les fois, dit Mr. Rousseau, avec le ton d'indépendance qu'on lui connaît, toutes les fois qu'à l'aide d'un barbare ou d'un solécisme, je pourrai me faire mieux entendre, ne croyez pas que j'hésite. « A notre avis, il aura souvent raison. (*)

(*) Nous avons préféré l'article qu'on vient de lire à celui que nous avions fait nous-mêmes sur le célèbre Ecrivain qui en est l'objet. Cet article nous a paru très-intéressant, rempli d'observations également fines & judicieuses, qui supposent dans le Rédacteur beaucoup d'esprit, de sagacité & de talent. Il nous a été envoyé par Mr. Romilly, Pasteur de l'Église de Genève, le même qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *Tolérance* & *Vertu*. Il serait à souhaiter, pour l'honneur de cette collection, qu'elle eût eu un plus grand nombre de coopérateurs de son mérite, & sur tout aussi modestes, aussi dignes du nom de sage que ses Concitoyens lui donnent à son insu, & qu'il ne perdra jamais, parce qu'il n'a pas fait, comme tant d'autres, une affiche d'orgueil & d'ostentation. Nous lui sommes redevables aussi de l'article *Bonnet*, page 41. L'amitié dont il nous honore est une preuve que l'esprit de parti n'a sur lui aucun empire.

Mr. Romilly est fils d'un homme très-distingué dans son art, qui a donné à Mr. Diderot, avec le désintéressement le plus noble, tout ce qui concerne l'horlogerie dans le Dictionnaire Encyclopédique.

ROY (Pierre Charles) né à Paris en 1683, mort en 1764. Il joignit à des talents très-distingués pour le genre de l'Opéra, un talent très-dangereux, celui d'une satyre souvent personnelle & amère, plus caractérisée par l'énergie que par les grâces. Nous ne chercherons point à le justifier d'une licence que nous avons toujours condamnée. Nous devons dire seulement que ce tort de Mr. Roy fut peut-être le vice de son tems, plutôt que celui de son cœur. Les fameux couplets, faussement attribués à Rousseau, & dans lesquels Mr. Roy lui-même fut assez vivement outragé, ces couplets, & la triste célébrité qu'ils eurent, excitèrent dans les esprits, au commencement de ce siècle, une fermentation générale, & les montèrent à ce ton acre d'une Satyre emportée & violente, si éloignée des jeux que notre Horace s'était permis dans le siècle précédent.

Depuis cette fatale époque, les rivalités entre les Gens de Lettres, devinrent à la fois plus cruelles & plus envenimées. Cette maladie a continué jusqu'à nos jours, tellement que s'il existait un homme qui eût ramené la Satyre à ses vraies limites, & qui en respectant les mœurs, la probité, l'honneur des Ecrivains les plus médiocres, ne se fût armé du ridicule qu'en faveur du goût, & aux dépens de la vanité, cet homme, loin d'être accusé de malignité devrait être regardé comme le réformateur d'un abus odieux & barbare. Se fut-il même trompé dans quelques-uns de ses jugemens, chose très-possible & très-indifférente, on de-

vrait, en ne lui faisant aucune grâce sur ses erreurs, & en usant envers lui des mêmes droits qu'il se serait arrogés sur les autres, imiter les égards qu'il aurait eu pour eux, c'est-à-dire respecter ses moeurs en ne faisant point de quartier à son amour-propre.

Si Mr. Roy se fut toujours contenu dans ces limites sévères que la décence prescrit à la satyre, sa mémoire n'aurait aucun besoin d'apologie. Quelque délicate que soit la sensibilité des Gens de Lettres, & quelques moyens qu'ils emploient pour intéresser les gens du monde aux querelles de leur orgueil, tant qu'on respectera en eux ce qui constitue le vrai mérite d'un citoyen, ils n'ont aucune protection à réclamer, leurs talens seuls doivent les défendre.

Qu'un artisan au contraire,

Ouvrier estimé dans un art nécessaire :

se trouve inquiété dans la paisible possession de son état, il a droit de se plaindre. D'après des statuts que la législation elle-même a prescrits, d'après des titres d'apprentissage suffisants, & un examen dans lequel on ne peut supposer de prévarication, il doit exercer en paix son métier. On ne pourrait sans injustice lui ôter les moyens de subsister dans une condition honnête & d'ailleurs avouée par les Loix. Il en devrait être de même de quiconque est aggrégé à un corps après avoir rempli de certaines formalités établies par une administration sage. Nous voyons

cependant tous les jours des Médecins s'accuser réciproquement d'ignorance dans des écrits publics, sans que personne s'en formalise. Il est pourtant vrai qu'un Médecin ignorant serait non-seulement un homme digne de mépris, mais un homme très-dangereux; & toutefois on ne se passionne jamais contre ce genre de querelle. On a eu le bon esprit de concevoir qu'elles peuvent tourner à l'avantage des Sciences, & qu'il en est de ces orages parmi les Savans comme des troubles civils dans un Etat. *Ex privatis odiis Respublica quandoque crescit.* Pourquoi donc des hommes raisonnables se passionneraient-ils davantage dans les querelles moins importantes des Musiciens, des Versificateurs ou même des Philosophes?

Serait-ce donc un Etre si sacré qu'un Ecrivain, qui souvent sans vocation, & toujours sans un examen préalable, a pris le métier de bel esprit par le sentiment intime de son inutilité? Nous le répétons encore, si Mr. Roy n'avait eu rien de plus grave à se reprocher, nous n'aurions pas même songé à le défendre. Les Auteurs dont il se fût moqué le lui auroient bien rendu, & au pis aller toutes ces guerres de plume sont bien indifférentes à la tranquillité publique.

On a recueilli en un volume la plupart des Poésies de M. Roy; elles ne paraissent pas avoir fait une grande fortune. En général elles sont dures, froides & recherchées; mais on fait par cœur plusieurs morceaux de ses Opéra; & l'on n'oubliera jamais ces

238 MÉMOIRES
beaux vers qui commencent le Prologue du
Ballet des Elémens.

Les Tems sont arrivés. Cessez, triste Cahos,
Paraissez Elémens, Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement & le repos.
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, Ondes, coulez. Volez, rapides Feux;
Voile azuré des Airs, embrassez la Nature:
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure.
Naïssez, Mortels, pour obéir aux Dieux (*).

Mr. Roy n'était pas né pour le genre lyrique aussi heureusement que Quinault. Il n'avait pas cette tendre sensibilité qui rend toujours la nature du ton le plus vrai & le plus séduisant. Il y suppléa par un ton de galanterie; quelquefois même il montra de la hardiesse & de la force dans l'invention de ses Poëmes. Dans celui de Philomèle, composé avec beaucoup d'art, il donna le premier exemple d'introduire sur la scène une femme violée.

Dans le Ballet des Elémens, dont nous avons déjà parlé, on est frappé de l'énergie du caractère d'Ixion, qui foudroyé par Jupiter, ose lui dire qu'il meurt du moins son rival.

L'Opéra de Callirhoé est une Tragédie très-belle & très-régulière, qui peut-être se sou-

(*) Cet article est tiré en partie d'un Eloge que nous avons fait de M. Roy, pour le Nécrologue de 1764.

tiendrait avec la seule déclamation & sans le secours du chant. Nous ne sommes pas éloignés de croire qu'Armide, Atys, Roland & Thésée pourraient soutenir aussi la même épreuve.

RULLIÈRE. (N. de) On connaît de lui une Epître intitulée *les Disputes*, qui paraît approcher beaucoup du caractère des Epîtres d'Horace, & plusieurs autres petites Pièces de vers d'un style très-délicat & très-agréable.

On lui attribue une Histoire de la dernière révolution de Russie qui n'est pas imprimée, mais que nous avons entendue avec le plus grand intérêt. Quelques morceaux historiques aussi-bien traités suffiraient pour donner à l'Auteur beaucoup de réputation dans ce genre d'écrire.

S

SABATIER (N.) né à Cavaillon. On a de cet Auteur un Recueil de Poésies dont la plus grande partie consiste en Odes. On voit par sa Préface & par quelques Dissertations qu'il a répandues dans son Recueil, qu'il a des opinions faines en matière de goût, & qu'il a véritablement de la Littérature.

On doit lui savoir beaucoup de gré de s'être élevé avec force contre ce déluge de Poésies Allemandes, dont des Traducteurs non moins Allemands que leurs originaux, ne cessent de nous inonder.

Quoi qu'on en dise, la Poésie n'est aujourd'hui guères plus avancée en Allemagne qu'elle

ne l'était en France du tems des Ronsard, des Garnier & des Jodelle. Traductions pour traductions, il vaudrait encore mieux peut-être traduire en Français ces anciens Auteurs Gaulois, que de nous accabler de tous ces Essais de Poésies Germaniques. Nous ne pouvons en excepter qu'un très-petit nombre, dont les Auteurs se sont formés sur nos plus grands Maîtres, & sur-tout les Ouvrages de l'illustre & savant Mr. de Haller, qui a su prendre Boileau pour son modèle, qui honore véritablement sa Patrie, & qui est très-digne en effet d'être connu du reste de l'Europe, non-seulement comme un très-bon Poète, mais comme un vrai Philosophe.

Mr. Sabatier est moins heureux en exemples qu'en préceptes. Ses Odes ne sont guères que des amplifications incohérentes & ampoulées, & c'est de ce genre sur-tout que Despréaux voulait parler quand il a dit :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

On dit que M. Sabatier s'est dévoué à l'éducation de la Jeunesse au Collège de Tournon. Nous en félicitons ce Collège. Il ferait à désirer que beaucoup de nos Auteurs, renonçant à la maladie des prétentions & au vain fanatisme d'une gloire qui leur échappe, eussent le courage de chercher comme lui à se rendre vraiment utiles à la Patrie. Quelque ridicule qu'on ait jetté sur les prétendus Pédans de Collège, ils sont très-supérieurs à nos petits Pédans du beau monde. Il vaut infiniment

infiniment mieux former des Citoyens que de faire des Contes moraux, des Tragédies gothiques, des Drames bourgeois, de tristes déclamations philosophiques, d'ennuyeux Discours, & en général des Ouvrages médiocres. Quiconque n'enrichit pas la Littérature, l'apauvrit & la déshonore.

SAGE (Alain-René le) né à Ruyg en Bretagne en 1677, mort à Boulogne sur-mer en 1747, Auteur du meilleur de nos Romans, car *Télémaque* n'en est pas un. Cet homme estimable n'ayant eu ni fortune, ni cabale, ni manège, a été honteusement négligé par tous les Biographes. Les Anglais, qui surtout dans le genre des Romans paraissent n'être sensibles qu'à l'imitation vraie de la nature, & qui en cela sont très-raisonnables, font de *Giblas* la plus grande estime. Cet Ouvrage, comme on l'a dit ailleurs, est peut-être supérieur au Roman de *Dom Quichotte*, qui n'est qu'une satire à la vérité très-ingénieuse, d'un ridicule particulier à la Nation Espagnole. Ce ridicule n'existant plus, *Dom Quichotte* perd nécessairement beaucoup de son mérite, & *Giblas* demeurera toujours.

Aucune des aventures de ce Livre n'est au-dessus de la sphère des événemens communs. Ce n'est point une charge triste & sombre de faits tragiques accumulés sans vraisemblance, qui n'offrent au Lecteur qu'un tissu d'incidens romanesques souvent dépourvus de caractères, & qui enfin ne pourraient passer que pour l'histoire bizarre de quelques individus. C'est

la peinture la plus fidelle & la plus naïve de l'homme dans tous les états de la vie. On croit en lisant *Gilblas*, en avoir connu tous les personnages. Molière lui-même ne l'eût pas désavoué.

Ce qui ajoute encore à la gloire de le Sage, c'est qu'il a donné au Théâtre l'excellente Comédie de *Turcaret*. Quoique la plupart des Financiers de nos jours ne ressemblent plus entièrement aux modèles que le Sage avait sous les yeux, cependant tant qu'il y aura des Parvenus insolens dont les richesses auront achevé de corrompre les moeurs ; tant que l'on verra des Coquettes rusées mettre sans pudeur à contribution l'imbécille & vaine opulence, cette Pièce subsistera comme un des plus beaux monumens dont notre Scène comique ait à se glorifier.

Cette Comédie fit beaucoup de bruit avant que d'être jouée, & donna lieu à une anecdote que nous rapporterons avec d'autant plus de plaisir, qu'elle prouve que le Sage avait un grand caractère, qualité qui accompagne presque toujours le vrai talent. Les Financiers tentèrent toutes sortes de moyens pour empêcher la représentation de *Turcaret*. Madame la Princesse de B******, qui avait chez elle un Bureau d'esprit, fit offrir à le Sage sa protection contre leur cabale, & lui fit demander une lecture de sa Pièce.

L'Auteur alla prendre son jour, & la supplia de vouloir bien lui faire la grâce de rassembler son monde avant midi, attendu qu'il ne lui était pas possible de lire après avoir dî-

né. La demande était trop juste pour être refusée, mais un accident imprévu empêcha l'Auteur d'être exact. Il ne put arriver qu'une heure plus tard. Un procès fort important pour lui se jugeoit ce jour-là même, & il eut le malheur de le perdre. En arrivant chez la Princesse, il raconta sa disgrâce & se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur. On lui dit qu'aucune raison ne pouvoit justifier l'indécence de faire attendre si long-tems.... Le Sage interrompit cette leçon pleine d'airaineur en disant à la Princesse : » Madame, » je vous ai fait perdre une heure, je vais » vous la faire regagner, car je vous jure » avec tout le respect que je vous dois, que » je n'aurai point l'honneur de vous lire ma » Pièce. « Il lui fit une profonde révérence & se retira. On courut après lui, mais il ne voulut jamais rentrer.

On sait que *Turcaret* est resté au Théâtre; la petite Comédie de *Crispin rival de son Maître*, ne lui est pas inférieure en son genre. Regnard n'a rien produit de plus gai; & il nous semble que cette Pièce charmante devrait être le plus sûr contrepoison de ces dolentes rapsodies, dont on a voulu déshonorer la scène. Le Sage avait parfaitement senti que le Théâtre n'est point une Chaire, qu'il ne faut pas y prêcher fastidieusement une morale froide, monotone & inanimée; mais que l'art, comme l'a dit un de nos plus grands Poëtes, consiste à nous instruire *par gracieux préceptes, & par sermons de joie antidotés*. Ce dernier vers nous paraît la définition

tion la plus juste qui ait été donnée de la Comédie.

Un mérite qui distinguera toujours le Sage parmi les Auteurs dramatiques, c'est la vérité de son Dialogue. Jamais on n'y trouve une plaisanterie, un trait qui ne soit amené par le sujet même. Jamais l'Auteur n'abandonne la scène pour courir après une épigramme, ou une faillie déplacée. Personne, en ce genre, ne s'est plus approché de Molière.

On doit encore à la gaîté de cet Ecrivain l'origine de la Comédie en vaudevilles, reste encore précieux de la bonne plaisanterie Française, auquel on a substitué de nos jours de tristes Opéra-Bouffons & de honteuses Parades, comme si dans tous les genres on eût conspiré pour avilir le goût de la Nation.

Le Sage ne fut point de l'Académie Française; & c'est une chose assez plaisante que cette exclusion semble avoir été précisément réservée à nos meilleurs Auteurs comiques.

SAINT-EVREMOND (Charles de SAINT-DENYS, Seigneur de) né à Saint-Denys le Guast en Normandie en 1613, mort à Londres en 1703. Il eut quelques parties de l'esprit de Voiture, perfectionné par des connaissances plus étendues, & par une teinte de philosophie.

C'était un homme de goût, lié avec des personnes illustres, qui écrivit poliment en prose, & très-médiocrement en vers. Il jugea, dès la Tragédie d'Alexandre, que Ra-

Racine méritait d'être comparé à Corneille ; mais il eut toujours en faveur de ce dernier une prévention qui lui ferma les yeux sur toute l'étendue du mérite de Racine , qu'il ne regardait que comme un infiniment bel esprit.

On trouve dans les Œuvres de Saint-Evremond , des réflexions fines sur l'Histoire , des observations bien faites sur l'Art du Théâtre , & enfin quelques Lettrés agréables , la plupart adressées à la belle Madame de Mazarin , réfugiée comme lui en Angleterre , & à la célèbre Ninon de l'Enclos , qu'il appellait la moderne Léontium , & pour laquelle il fit ces vers heureux :

L'indulgence & sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Ce fut un des fruits du progrès de la raison en France , que d'avoir introduit , même à la Cour , l'amour & le goût des Lettres. Le siècle de Louis XIV offre parmi les gens de qualité beaucoup d'exemples de cette louable émulation qui les portait à signaler leurs noms par des talents agréables : un Duc de la Rochefoucauld , par ses pensées fines , & quelquefois profondes sur le cœur de l'homme dont il a fait la satyre ; un Duc de Nevers , dont nous avons parlé ; un Bussy , par ses Lettres ingénieuses , quoique trop remplies d'egoïsme ; un la Fare , un Saint-Aulaire , si

recommandables par les graces de leur esprit ;
enfin un Hamilton , Ecossais naturalisé par-
mi nous , & très-supérieur à Saint-Evremond
lui-même , par la légèreté de sa prose & l'a-
grément de ses vers.

SAINT FOIX. (Germain-François Poul-
lain de) né à Rennes ; gène délicat &
gracieux qui s'est fait un genre particulier &
qui a enrichi nos différens spectacles de plu-
sieurs petites Pièces , qui forment des tableaux
agrables dans le goût de l'Albane. Il ne s'est
pas borné à ces charmans Ouvrages. Ses Es-
fais sur Paris prouvent qu'il a étudié notre His-
toire en Philosophe.

SAINT GELAIS (Mélin de) né à Angou-
lême , mort à Paris en 1554 , Poète Français
très-ingénieux , contemporain de Marot & son
ami , beaucoup plus instruit que ce dernier ,
& cependant n'ayant pas eu comme lui
un caractère original qui lui ait mérité l'hon-
neur d'être en aucun genre réputé modè-
le. C'est dans l'Epigramme qu'il s'est le plus
aproché du génie de Marot ; & il nous en est
resté de lui quelques-unes qui méritaient vé-
ritablement de passer à la postérité. Le nom
d'Ovide Français qu'on lui donna de son tems ,
prouve qu'on a toujours abusé de la manie de
faire des parallèles. Quel trait de ressembla-
nce pouvait avoir avec Ovide , un homme
qui n'a écrit que des Sonnets , des Rondeaux ,
des Dixains , des Epigrammes , &c. &c. ?
Son vrai mérite est qu'on ait retenu jusqu'à

nos jours, quelques-uns de ses vers, tandis que nous avons de prétendus Poëtes, absolument morts de leur vivant, & qui n'en sont pas moins orgueilleux, & qui dans leur néant se croient très-supérieurs à tous ces Ecrivains du seizième siècle qu'ils n'ont jamais lus. S'ils daignaient cependant les lire, ils seraient effrayés de la multitude de leurs connaissances, & peut-être ils en deviendraient plus modestes. La plupart des Poëtes du tems de François I, & Saint Gelais lui-même avaient étudié la Philosophie, le Droit, la Théologie, les Mathématiques. Ils joignaient à ces études celles des langues anciennes, & presque tous savaient encore l'Italien, l'Espagnol, &c. Il faut avouer qu'il y avait loin d'une pareille éducation à l'orgueilleuse ignorance de nos petits Pédans du beau monde, qui font des vers légers pour les Dames de leurs Cercles, qui se disent quelquefois Philosophes, pour se dispenser d'avoir une existence, & qui parlent d'une manière si décisive & si tranchante de choses, dont en les poussant jusqu'à deux questions, on verrait qu'ils n'ont pas même les premières idées.

SAINT HYACINTHE (N.) mort au commencement de ce siècle, Auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, plaisanterie pleine de sel contre les Commentateurs, mais qui a pu contribuer à jeter du décri sur l'érudition.

On ignore communément que l'idée de cette plaisanterie est tirée de la Préface du *Dom Quichotte* de Miguel de Cervantes, qui avait

eu le bon esprit de la faire infiniment plus courte. Molière d'ailleurs dans la Comédie des *Précieuses*, a donné l'exemple d'un commentaire ridicule sur une chanson impertinente, ce qui pourrait encore avoir servi de modèle au badinage de Saint Hyacinthe. Cet homme de Lettres n'a passé pour le fils de Mr. de Bossuet, que sur des bruits populaires qui ne méritaient aucune attention.

SAINT LAMBERT (N. de) de l'Académie Française, né en Lorraine en 1717.

Quoique nous n'ayons pas dissimulé dans notre Edition précédente, qu'on reprochait à son Poème des Saitons, non seulement de la froideur, mais le vice de l'ensemble, la monotonie des épisodes, & d'autres défauts encore que nous l'invitions à faire disparaître, cependant on nous a soupçonné d'avoir déferé, dans le jugement que nous en avons porté, à ce sentiment de partialité dont il est si difficile de se défendre lorsqu'on parle d'un compatriote. Si le public nous a trouvé trop indulgents, nous lui sommes trop redevables de l'accueil qu'il a fait à ces Mémoires, pour vouloir disputer contre son opinion. Seulement nous persistons à croire qu'on ne peut refuser des éloges au but véritablement moral de l'Auteur qui nous avait principalement affectés. Nous répétons encore qu'il nous paraît très-louable d'avoir tâché d'inspirer aux personnes opulentes le désir d'habiter leurs terres, pour y répandre la prospérité par leur présence, & pour s'y

procurer un bonheur digne de l'homme, en soulageant du moins la misère des cultivateurs.

Nous avions observé le grand tort qu'avait eu Mr. de Saint-Lambert de dire, en parlant de Racine, que ce grand Poète n'avait peint que les Juifs. Nous ajoutons que cette ligne seule pouvoit lui susciter beaucoup d'ennemis, & qu'il n'eût pas fallu se la permettre, quand même on eût fait la Henriade.

En effet, pouvait-il être bien flatteur pour Mr. de Voltaire, de n'être loué qu'aux dépens d'un Grand-Homme & de la vérité ? Nous avons tâché de donner un autre exemple dans nos Mémoires, & de lui prouver l'admiration raisonnée qu'il nous inspire (*) sans lui sacrifier Corneille, Racine, ni Crébillon. Nous nous sommes apperçus en lisant à M. de Voltaire lui-même son article, qu'il en était plus flatté que de ces hyperboles d'adulation qui déplaisent à tout le monde, sans honorer celui à qui elles sont adressées.

Mr. de Saint-Lambert ne s'est pas attiré moins d'ennemis par les moyens un peu violens qu'il a employés pour armer l'autorité contre la critique modérée que Mr. Clément avait fait de son Poème. Cette sensibilité ombrageuse n'était ni d'un homme supérieur, ni d'un Philosophe.

(*) Voyez, à la fin du Volume, l'article *Voltaire.*

Il lui reste pour se consoler cependant le succès mérité de ses Pièces fugitives. Le fonds n'en est pas toujours de son invention ; souvent même il se réduit à peu de chose ; mais elles sont pleines d'agrément, & l'on ne peut disputer à leur Auteur la réputation d'un très-bel esprit.

SARRASIN (Jean-François) né à Germanville, près de Caen en 1605, mort en 1694. Elève & imitateur de Voiture, Bel esprit très-agréable dans la société & dans ses Ouvrages.

Il y a des tours fort ingénieux & des plaisanteries très-heureuses dans un poème satyrique qu'il a fait sous le titre de *Dulot vaincu*, ou *la défaite des Bouts-rimés*. Boileau, dans son Lutrin, & Pope dans sa Dunciade, paraissent en avoir tiré quelque parti.

On trouve, dans son Ode de Calliope sur la bataille de Lens, des strophes très-belles & dignes de Malherbe, ce qui suppose à Sarrasin un enthousiasme que Voiture n'avait pas.

M. le Brun a retrouvé une Eglogue de ce Poète que l'on croyait perdue, & qui est un chef d'œuvre dans un genre où nous ne pouvons pas nous flatter d'en avoir beaucoup.

Les Grands ne savent peut-être pas assez jusqu'où peut aller la sensibilité d'un homme de génie. Sarrasin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au Prince de Conti dont il était Secrétaire ; & Racine depuis eut le même sort, persuadé qu'il avait eu le malheur

d'indisposer contre lui Louis XIV.

Cette sensibilité prouve , quoi qu'en ait dit l'envie , qu'une ame reconnaissante & sublime se trouve presque toujours alliée à des talens supérieurs. Hainault , Pélisson , la Fontaine demeurèrent fidèles à Fouquet disgracié , tandis que tous ses favoris l'abandonnaient , ou même insultaient à son malheur , soit par cette indifférence froide que la Philosophie appelle prudence , soit par ambition , soit enfin par lâcheté. Hainault osa venger Fouquet de la dureté de Colbert , par un Sonnet qui honore la mémoire du Poète , & qui a passé à la postérité. Pélisson le défendit par son éloquence , comme Cicéron avait défendu Milon son ami. La Fontaine entreprit de flétrir Louis XIV. Il eut le courage de lui présenter une Ode , dans laquelle on ne fait ce qu'on doit le plus admirer , ou de sa noble hardiesse , ou du sentiment généreux qui la lui dicta. Auparavant il avait exhalé ses regrets dans une Elégie que tous les Poètes devraient savoir par cœur , & qui est pour eux en quelque sorte un titre de noblesse.

SAURIN (N.) de l'Académie Française , né à Paris. Il a débuté par deux Ouvrages aujourd'hui absolument ignorés , la Comédie des *Rivaux* & la Tragédie d'*Aménophis*.

Quoique ses Tragédies de *Spartacus* & de *Blanche & Guiscard* aient eu quelques représentations , elles ne sont guères plus connues

ni plus dignes de l'être. Il y a cependant quelques traits de force dans la première, & une sorte de grandeur dans le personnage de *Spartacus*, auquel tous les autres sont sacrifiés; mais le style en est dur, prosaïque, incorrect & affligeant pour quiconque a l'amour de la Poésie. Pourquoi vouloir forcer la nature? Quand on a eu le malheur de naître avec si peu de vocation pour l'art des vers, il semble qu'il vaudrait mieux écrire tout simplement ses Tragédies en prose, ou plutôt ne pas faire de Tragédies.

La petite Comédie *des Mœurs du tems* est jusqu'ici le seul des Ouvrages de Mr. Saurin qui soit agréable: aussi le jour de sa réception à l'Académie Française, cette savante Compagnie lui témoigna par ces paroles l'estime qu'elle faisait de cet Ouvrage: » Sans
» doute nous rendons justice à ces Comédies
» que la pureté de Térence caractérise, &
» que le sel âcre d'Aristophane ne déshonorera jamais. «

Voilà, selon toute apparence, la raison secrète pour laquelle le divin Molière, & après lui Regnard, Dufresny, Bruéys, le Sage, Piron, & quelques autres Auteurs d'un sel un peu trop corrosif, n'ont-point été de l'Académie, tandis que cet illustre Corps s'est empressé d'accueillir les la Chaussée, les Boissy, & Mr. Saurin lui-même. Ces derniers ont eu l'avantage de n'employer qu'un sel plus doux, & d'une saveur précisément académique. C'est un avis pour les eunes gens qui voudront se ménager à la

fois les faveurs de Thalie & les honneurs du Louvre.

Quoi qu'il en soit, le succès mérité de la petite Comédie *des Mœurs du tems* que l'Auteur a écrite en prose, achève de prouver qu'il n'est pas appellé à la Poésie. Nous croyons que son *Orpheline léguée* qu'il a écrite en vers, & qui n'a pas eu plus de suffrages à la lecture qu'aux représentations, en est encore une preuve. Nous osons même y ajouter sa Traduction en rimes du Drame Anglais de *Beverley*, malgré la réussite momentanée dont ce dernier Ouvrage a été redétable à l'art singulier d'un des principaux Acteurs.

SAUVIGNY (N.) Auteur de la *Mort de Socrate*, Tragédie dans laquelle il y avait un personnage muet, & ce personnage était l'éloquent Platon. Cette Pièce, qui était plutôt un panégyrique de Socrate qu'une Tragédie, contenait des invectives amères contre Aristophane, qui n'avaient été placées dans l'Ouvrage que pour faire une allusion maligne à la Comédie des *Philosophes*; mais qui ne passèrent point à la censure.

L'enthousiasme soudain dont Mr. de Sauvigny s'était échauffé pour Socrate était si factice, qu'en 1757, il avait écrit des Philosophes en général : » qu'ils n'étaient que des » Charlatans & des Fanatiques, & que leurs » Ouvrages ne pouvaient servir que de trophées à l'extravagance humaine. «

La Melpomène de Mr. de Sauvigny s'est

ensuite transportée d'Athènes dans l'Amérique Septentrionale au pays des Iroquois, au dessus du lac Ontario, précisément à la Cataracte de Niagara. On a trouvé que sa versification avait un peu l'air sauvage du lieu de la scène, & que par une sorte d'harmonie imitative, son style, inégalement ampoulé, bondissait comme la Cataracte. Il y a loin de ce style recherché à la simplicité avec laquelle Mr. de Sauvigny a écrit *les Amours innocens de Pierre le Long & de Blanche Bazu*. C'est peut-être à ce genre tempéré que cet Auteur doit se fixer. Ce n'est pas (car il faut être juste) que ses Tragédies n'annoncent plus de verve que celles de beaucoup de nos Ecrivains dramatiques; & qu'*Hirza*, dont il a changé trois ou quatre fois le dénouement dans le cours des représentations, ne soit réellement supérieure à *Astarbe*; à *Caliste*, à *Guillaume Tell*, &c. &c.

Mr. de Sauvigny paraît avoir plus d'imagination & d'invention que Mr. Colardeau. Il a comme lui le talent de faire des vers, mais il ne fait pas faire de Pièces. Sa Comédie du *Persiffleur* qui est sans noeud, sans intrigue, sans dénouement, & dans laquelle on ne trouve pas même une scène bien faite, en est une nouvelle preuve.

SCARRON (Paul) né en 1598, mort en 1660, le premier qui ait fait parler aux Muses le langage des Halles. Il a travesti Virgile, mais non pas avec le projet de le rendre ridicule, comme Marivaux a travesti

dépends Homère & Télémaque, ce qui ne fait pas honneur au goût de cet Académicien. Le burlesque de Scarron est fort au-dessous de la gaîté de Rabelais. Celui-ci est plaisant dans les choses, l'autre ne l'est que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immense, & Scarron n'avait que très-peu de Littérature. Aussi n'est-il rien resté de lui que son *Roman comique*, Ouvrage très-comique en effet, & toujours digne de plaire à ce Public choisi.

Qui laisse à la Provinçe admirer le Typhon.

Mais ce qu'on n'a point assez observé à la gloire de Scarron, c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la Comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des Pastorales, ni le merveilleux des aventures Romanesques ne convenaient point à ce genre. Cette observation si naturelle & si vraie le rendit infiniment supérieur à tous les Auteurs dramatiques de son temps; souvent même il rencontra la gaîté du bon comique. Il fut metteur de l'art & de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle de son *Jo-delet, Maître & Valet*, qui est en cela très-remarquable encore. Il est singulier que Scarron ait en quelque sorte ouvert la bonne route à Molière, & qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains beaux Esprits de nos jours, qui semblent avoir tous conspiré pour ramener sur la scène le goût barbare dont il l'avait purgée.

SCUDÉRY (George de) de l'Académie Française, né au Havre-de-Grace en 1601, mort en 1667. Un des plus feconds & des plus mauvais Ecrivains de l'autre siècle, quoiqu'il y ait eu des Portiers de Comédie tués par l'affluence du monde à la représentation d'une de ses Pièces. C'était l'*Amour tyrannique*, Tragédie, qui eut un succès incroyable, à la faveur de quelques situations romanesques, & de quelques-unes de ces surprises de Théâtre, que les Scudéry de nos jours essaient de remettre en faveur.

A l'humeur d'un Capitan, l'Auteur de l'*Amour tyrannique* joignait une vanité qu'il ne décela jamais d'une manière plus plaisante, qu'en se faisant graver à la tête de cette Pièce avec les attributs d'Apollon & de Mars, & cette ridicule inscription :

Et Poëte & Guerrier,
Il aura du Lautier.

Il osa être jaloux de Corneille, & ce fut lui qui défera le *Cid* au jugement de l'Académie Française, qui depuis n'a jamais jugé un procès de cette importance. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de Scudéry méprisable. Mais le Cardinal de Richelieu qui n'était pas moins jaloux de la gloire du *Cid*, récompensa Scudéry en lui donnant le Gouvernement

De Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,

A qui suffisait pour sa garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du Château.

Chapelle.

Scudéry dédia à la Reine Christine son Poème d'*Alaric*, si connu par ce début ridiculement fastueux :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Il est singulier qu'alors l'Épopée, c'est-à-dire, le chef d'œuvre de l'esprit humain, fut précisément en proie aux tentatives malheureuses des Ecrivains les plus médiocres. On pouvait compter autant de mauvais Poèmes Epiques que nous avons vu depuis de fades héroïdes. C'est une preuve que les ridicules beaux Esprits de l'autre siècle avaient cependant plus de connaissances & plus de nerf que nos petits Ecrivains doucereux & efféminés.

La sœur de Scudéry eut plus de réputation que son frère & le méritait, non par ses énormes & fastidieux Romans, mais par quelques Eloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, & si l'on veut par un Discours sur la vraie gloire, qui pourtant n'eut guères d'autre célébrité que de remporter le prix de l'Académie Française, pour être ensuite éternellement oublié. Mademoiselle de Scudéry mourut à Paris en 1701.

Tome II.

R

SEDAINE (N.) maître Maçon , & Auteur d'un Recueil de Poésies & de plusieurs Opéra bouffons. Il a mis à la tête de quelques-unes de ces Bouffonneries , des Préfaces de la plus grande prétention , & non moins ridiculement sérieuses que celles dont Mr. Poinsinet son émule enrichissait aussi ses Parades.

Du préau de la foire , Mr. Sedaine fit tout-à-coup une apparition éclatante au Théâtre Français par la Pièce du *Philosophe sans le savoir* , qui fut sifflée très-justement à la première représentation , en qualité de Comédie ; mais qui eut le lendemain un succès prodigieux en qualité de Drame. Ce nom qui autrefois signifiait généralement toute espèce d'action théâtrale , s'applique aujourd'hui plus particulièrement à ces Romans dialogués qui prétendent à l'intérêt. Il se donne encore aux Tragédies que Mr. Diderot appelle domestiques , & Mr. Sedaine vient d'en décorer aussi *je ne fais quelle farce lugubre en ariettes & en prose* , intitulée *le Déjerteur*.

Mr. Saurin , dans l'Epître qui précède sa traduction de *Béverley* , dit que le *Philosophe sans le savoir* , est un Drame très-original. Nous n'appellerons pas de sa décision ; mais nous observerons que la *Gageure* , autre Pièce de Mr. Sedaine , d'un genre incompréhensible , est bien plus originale encore.

Qu'on nous permette ici une dernière digression sur les succès qu'obtiennent de nos jours au Théâtre ces mauvais Romans pathétiques , dont nous avons déjà parlé tant de

fois. Au jugement de leurs Auteurs, ces succès semblent confirmés par les larmes qu'ils voient répandre aux représentations. Ces Messieurs ne se doutent pas encore que les mêmes marques de sensibilité n'annoncent pas toujours une impression semblable ; qu'il ne faut pas comparer par exemple les pleurs que fait verser aux ames délicates l'éloquente douleur de Phèdre ; à ceux qu'arrache à quelques Lecteurs une situation intéressante quelconque , fût-elle amenée sans aucune vraisemblance , & présentée par l'Ecrivain le plus mal-adroit. On peut ressentir quelque émotion involontaire à certaines aventures de la *Paysanne parvenue* de Mr. le Chevalier de Mouhy ; & cet attendrissement n'a certainement rien de commun avec celui qu'on éprouve en lisant *Clarisse*. D'ailleurs, il est bien plus aisé encore d'intéresser au Théâtre qu'à une simple lecture : car lorsque les hommes sont rassemblés, ils ont tous, comme l'a très-judicieusement observé Mr. de Saint Lambert , une secrète disposition à se communiquer tous les mouvemens qui les affectent. » Je ne fais » quel enthousiasme , dit-il , passe rapidement » de l'un à l'autre ; & alors le Philosophe le » plus ferme est du plus au moins, comme cet » homme sensé qui rougissait de mêler ses » larmes à celles d'un auditoire que faisait » pleurer un mauvais Prédicateur. Il répète » tait souvent : *il ne fait ce qu'il dit, il ne fait ce qu'il dit*, & n'en pleurait pas moins. »

Voilà le mot de l'éénigme des grands succès dont ces Messieurs se vantent. En effet, il n'est

pas impossible, qu'entraînés par l'art des Acteurs, quelques personnes raisonnables n'aient larmoyé au *Philosophe sans le savoir*, & même au *Déserteur* de Mr. Sedaine ; mais à la réflexion elles n'ont pas dû être moins étonnées que ne l'est un homme d'esprit qui se surprend à rire d'un mauvais jeu de mots, ou d'un pitoyable calembour.

Ce qui démontre ce que nous venons d'avancer, c'est que toutes ces Pièces si applaudies au Théâtre, tombent régulièrement à l'impression, pour ne se relever jamais ; & que Mr. Sedaine qui a eu le bonheur d'assembler quelquefois une foule si tumultueuse de spectateurs, n'a peut-être pas encore trouvé un lecteur.

Ce n'est pas que cet Auteur ne se soit prodigué autant qu'il a pu à tous les spectacles. Il a hazardé malheureusement sur la scène lyrique *Aline ou la Reine de Golconde*, d'après un badinage charmant de Mr. le Chevalier de Bouflers. Jamais on n'a travesti en vers plus durs & plus lourds un sujet aussi agréable. On croirait voir un singe contrefaire devant un miroir les attitudes élégantes d'une jolie femme.

SEVIGNÉ (Marie de RABUTIN, Marquise de) née en 1626, morte à Grignan en 1696. Immortelle par ses lettres charmantes, qu'elle écrivit sans prétention, & sans prévoir qu'on dût jamais les rendre publiques. Elles ont le double mérite de contenir des anecdotes curieuses, & d'être écrites avec

cette aisance naïve, familière & cependant élégante, qui les rend dignes de servir de modèles dans le genre épistolaire. Ses décisions sur le goût seraient quelquefois dangereuses; mais partout son style a des grâces animées qu'elle doit à la seule nature, & que l'art voudrait en vain imiter.

Ce fut encore une des particularités remarquables du beau siècle de Louis XIV, que cette fleur d'esprit que le bon goût de sa Cour répandit sur des femmes aimables, qui sans être ni précisément lettrées, ni ce qu'on appelle savantes, firent les délices de la société par les seuls charmes d'une raison cultivée. C'est alors que l'on vit avec surprise éclore les productions légères & délicates des la Fayette, des la Suze, des Deshoulières, des Muralt, des Villedieu, des Chéron, des d'Aulnoi, des Lambert, &c., &c., &c. Nous ne parlons pas de Madame Dacier, parce qu'elle fut moins une femme d'esprit qu'un véritable savant.

SIVRY (Louis POINSINET de) de la Société Royale de Lorraine, né à Versailles en 1735. Il a traduit en vers naturels & faciles Anacréon, Moschus, Bion & quelques autres Poètes Grecs. Dans sa Tragédie de *Biseis*, qui fut représentée avec succès, il avait eu l'art de resserrer en un seul Drame tout le plan de l'Iliade, & de faire un usage très-heureux des plus beaux détails d'Homère. Aux yeux des Connaisseurs éclairés, il ne s'est pas moins distingué sur les traces d'Ovi-

de, dans la Tragédie d'*Ajax*, Pièce dans laquelle nous croyons cependant qu'il a été trop peu secondé par son sujet. La dispute des armes d'Achille n'a plus pour nous le même intérêt que certainement elle aurait eu pour les Grecs.

De tous les imitateurs de Racine, Mr. de Sivry est celui qui nous paraît avoir le plus souvent approché dans ses vers de la noble simplicité de son modèle. L'Ecrit qu'il a intitulé *Appel au petit nombre*, est une sortie pleine de vigueur & d'éloquence, contre le mauvais goût de la multitude; mais on aimeraït mieux que l'Auteur n'eût point quitté la carrière du Théâtre. Cependant si la scène a perdu quelque chose à sa retraite, il nous en a dédommagés en s'adonnant à d'autres genres de littérature, & sur-tout en consacrant ses veilles à des recherches laborieuses & profondes sur l'antiquité. On fait qu'il s'occupe d'une Traduction de Pline le Naturaliste. C'est une entreprise immense, attendue depuis long-tems dans notre littérature, qui avait effrayé les Ecrivains les plus capables de la remplir, qui pour la gloire de la Nation, ne saurait être trop encouragée par le Gouvernement, & qui fera le plus grand honneur à l'érudition & aux talens de Mr. de Sivry.

T.

THOMAS (N.) de l'Académie Française, ancien Professeur au Collège de Beauvais. Il s'était d'abord signalé contre la nouvelle Philosophie & les prétendus Esprits forts qui vou-

draient aujourd'hui donner le ton à la nation, en s'appuyant à la fois toute autorité & toute morale. Son zèle l'avait même emporté trop loin, & jusqu'à lui faire méconnaître les beautés du Poème de Mr. de Voltaire sur la Loi Naturelle, Ouvrage dont il n'avait parlé qu'avec mépris.

Mr. Thomas s'est depuis dévoué au genre des panégyriques. Si l'éloquence n'est qu'une convulsion perpétuelle, si l'enflure de Bréboeuf peut s'appliquer avec succès à la profé, si les maximes, les sentences, les réflexions multipliées jusqu'au dégoût, peuvent devenir les ornemens naturels du Discours, enfin si un style toujours tendu, toujours guindé, doit prévaloir sur la simplicité majestueuse du style de Bossuet, M. Thomas doit sans contredit être regardé comme un des plus rares modèles de ce nouvel Art de parler. Nous croyons que c'est à lui qu'on a voulu faire allusion dans ces vers d'une Satyre connue :

D'un fatras emphatique un autre enflant sa voix ;
Vient régenter les Grands, les Ministres, les Rois,
Et dans l'Académie, empêtré pédagogue ;
Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.

Ce fatras emphatique & ce faux sublime nous semblent caractériser très-bien le style hydropique & boursouflé de notre ancien Professeur.

Le dernier Ouvrage de Mr. Thomas est une compilation galante en faveur des Da-

mes, pour leur prouver par une foule d'authorités, que leur organisation ne différant point de la nôtre, elles peuvent, aussi-bien que nous, prétendre à tous les genres de gloire. L'Auteur, dans cette bagatelle, paraît accoucher de ses idées d'une manière un peu moins laborieuse, mais l'intention qu'il a eue de plaire aux Dames lui donne je ne sais quelle afféterie mignarde qui n'est point dans son caractère, & qui d'ailleurs vise beaucoup au néologisme. On voit qu'il ne fait pas tenir un juste milieu. Peut-être un degré de feu de plus ou de moins en eût fait un bon Orateur ou un grand Poëte.

On assure que Mr. Thomas travaille depuis long-tems à un Poëme épique dont Pierre-le-Grand sera le sujet. Nous ignorons si ce monument sera digne ou non du héros du Nord. Nous n'avons lu que très-peu de vers de l'Auteur, par le sentiment de répugnance invincible que nous avons pour le froid & pour l'ennui.

T.

TOUSSAINT (François Vincent) né à Paris. Il a débuté par des hymnes à la louange du bienheureux *François de Paris*. Ensuite il s'est fait Philosophe & on lui attribue le *Livre des Mœurs*. C'est à cet Ouvrage du moins qu'il a dû une sorte de célébrité. Comme il y débite avec assez d'onction, une morale plus épurée & moins fastueuse que celle de la plupart de nos sophistes modernes, & qu'il

a selon eux , la faiblesse d'admettre un Dieu rémunérateur & vengeur , ils l'ont appellé le Capucin de leur secte.

TRESSAN (Louis Elizabeth , Comte de) connu par de jolis vers , & par son goût éclairé pour l'histoire naturelle. Mais ce qui lui assure à la considération publique plus de droit encore que ses talents & sa naissance , c'est l'exemple unique qu'il a donné à tous les Gens de Lettres , en réparant , avec autant de noblesse que de courage , une injustice qu'il avait commise , à l'instigation de quelques Philosophes , envers l'Auteur de cet Ouvrage. Ce dernier , dans une Comédie qui fut représentée à Nancy , le jour d'une cérémonie à jamais mémorable , s'était permis quelques plaisanteries , non contre la personne , mais contre les paradoxes du célèbre Citoyen de Genève. Ces mêmes Philosophes , qui déchirent aujourd'hui si scandaleusement M. Rousseau , depuis qu'en leur témoignant son mépris il a mortifié leur amour-propre , paraissaient alors animés pour lui de l'enthousiasme le plus violent. M. le Comte de Tressan , livré à leurs séductions , & entraîné par cet esprit de société dont il est si difficile de se défendre , adressa au Roi de Pologne un Mémoire , dans lequel il traitait d'*attentat* la liberté que l'Auteur de cette Comédie avait prise , & demandait vengeance au nom de M. Rousseau & de la Philosophie. Ce Mémoire n'eut point d'effet. L'Auteur de la Comédie se contenta , pour sa défense , de pu-

blier ses petites Lettres sur de grands Philosophes ; & quelque tems après , il fit son apologie au Théâtre même par cette Pièce connue , qui sembla déconcerter enfin les ennemis de sa tranquillité & de la raison. Le succès de cet Ouvrage lui donna la confiance de l'adresser à M. de Tressan , qui ouvrit alors les yeux , & jugea digne de lui de témoigner à l'Auteur le repentir qu'il avait de s'être livré à des conseils violens , qui en effet étaient si éloignés de son caractère. Il eut la politesse de lui écrire qu'il ne s'était montré dans cette affaire qu'avec regret , que le souvenir l'en affligeait , & qu'enfin , il n'avait su que trop tard bien des choses qui s'étaient passées , & qui avaient animé justement l'Auteur à défendre une cause que tout homme qui pense se ferait honneur de soutenir.

L'Auteur fut sensible , comme il le devait , à un procédé aussi rare , & sa reconnaissance lui fit un devoir de le publier. La Lettre de M. le Comte de Tressan fut consignée en 1763 (*) dans plusieurs papiers publics ; &

(*) REMARQUE DES ÉDITEURS.

Nous avons trouvé cette Lettre importante dans le Journal Encyclopédique , & nous croyons devoir la reproduire en entier.

Lettre de Mr. le Comte de TRESSAN à Mr. PALISSOT.

M. le Procureur Général de Lorraine m'est té-

depuis l'Auteur reçut de nouvelles marques de son estime, dont il avait toujours été très-jaloux.

Mais avec quelle indignation Mr. de Tressan n'a-t-il pas dû apprendre que pour se venger de son abandon, les mêmes Philosophes ont osé dans un recueil de leur vaste compilation Encyclopédique, insérer sous son nom un article *Parade*, rempli d'indérences, d'injures grossières & qui pis est d'absurdités ? On renouvelle dans cet article, avec

moin, Monsieur, que je n'ai reçu que depuis peu de jours la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & l'exemplaire de vos Ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne peux, Monsieur, qu'être extrêmement sensible à la politesse & aux sentimens avec lesquels vous avez traité d'une affaire dans laquelle je n'ai paru qu'avec regret, & dont le souvenir m'afflige. Je vous jure, Monsieur, que personne ne rend plus de justice que moi aux talents aimables & à l'esprit qui règne dans tous vos Ouvrages. Il faudrait avoir une ame insensible pour n'être pas touché jusqu'aux larmes des vers sublimes & pathétiques que vous avez faits sur la Dame la plus respectable & la plus digne d'être regrettée. (Madame la Princesse de Robecq) je n'ai su que trop tard bien des choses qui se sont passées, & qui vous ont animé justement à défendre une cause que tout homme qui pense se ferait honneur de soutenir. Vos Lettres à M. de Voltaire sont, comme tout ce que vous écrivez, Monsieur, pleines d'esprit, de politesse ; & tout ce qui est discussion y est traité d'une manière aussi sage qu'agréable. Soyez persuadé qu'en toute occasion je me ferai honneur & plaisir de répondre aux sentimens dont vous voulez bien m'assurer. La première fois que j'irai à Paris, je serai charmé de vous

ne espèce de fureur , toutes ces calomnies honteuses que la haine philosophique répandit dans une foule de Libelles méprisés , pendant qu'on jouait la Comédie *des Philosophes* & long-tems encore après cette époque.

Ces Messieurs s'étaient flattés sans doute que cet article , enséveli dans l'immensité de leurs volumes , échapperait à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penser qu'on prêterait sur leur parole à M. le

y assurer moi-même de tous ceux d'estime & de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

N. B. C'est en 1756 que M. le Comte de Tressan avait injustement persécuté M. Palissot , à l'instigation de quelques Philosophes , & c'est en 1763 qu'il lui a écrit la Lettre qu'on vient de lire. Il lui avait donné en 1764 à la Cour de Lunéville , de nouveaux témoignages d'amitié à l'occasion de la Dunciade. Nous en avons la preuve par une Lettre écrite cette année-là même à M. Palissot par M. le Chevalier de Solignac ; & c'est en 1765 qu'on a inséré dans l'Encyclopédie le Libelle dont il s'agit sous le nom du même M. de Tressan. De deux choses l'une. Ou ce Libelle est véritablement de lui , & alors quel nom donner à une pareille inconséquence ! Ou les Editeurs de l'Encyclopédie le lui ont faussement attribué , & c'est une injure dont M. de Tressan & M. Palissot ne sauroient être trop vengés. Ce qui pourrait nous laisser quelque doute , c'est le singulier silence qu'a gardé M. le Comte de Tressan sur cette affaire après une Brochure que nous avons vue intitulée : *Dénonciation aux Honnêtes Gens d'un nouveau Libelle Philosophique , &c.* & sur-tout après une Lettre que lui écrivit M. Palissot au commencement de 1769 , Lettre qui a été imprimée & qui semblait exiger une réponse.

Comte de Treffan un procédé de cette nature ? Comment persuader qu'un homme de son rang & de son mérite se serait abaissé jusqu'à écrire sur les Parades ; & jusqu'à composer l'article le plus abject de tout leur Dictionnaire ? M. de Treffan peut-il même être censé savoir ce que c'est qu'une Parade ? & n'est-il pas fort étrange que dans le prétendu dépôt des connaissances humaines, on ait consacré plusieurs pages à disserter gravement sur ce genre de polissonnerie, rebûté aujourd'hui même de la livrée ?

Ces Messieurs avaient donc en effet espéré que cette indignité resterait dans les ténèbres. Cependant leur propre expérience devrait leur avoir appris que tout se découvre.

Le public judicieux & impartial sentira la nécessité où nous étions de nous étendre ici malgré nous. Il fallait justifier & Mr. de Treffan & nous-mêmes. Il fallait sur-tout apprendre aux honnêtes gens l'existence d'un Libelle qu'ils auraient été si loin de soupçonner dans une compilation prétendue philosophique. Cette indécence n'est pas la seule que renferme ce Dictionnaire ; & les personnes qui se piquent de justice sont actuellement à portée de connaître toute la vérité de ce vers de la Comédie des *Philosophes* :

Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.

TRISTAN l'Hermite (François) de l'Académie Française, né à Soliers dans la Province de la Marche en 1601, mort à Paris

en 1655. Sa *Mariamne* dut sa grande réputation aux talens du célèbre Comédiens Mondori, & au rare mérite qu'elle avait pour le tems. Le grand Rousseau ne dédaigna point de la retoucher en 1751, quoiqu'il fût persuadé que le sujet en était malheureux.

On a de *Tristan* beaucoup d'autres Ouvravrages dramatiques qui sont tombés dans l'oubli. Il balança comme Mairet & Scudéry, la réputation naissante de Corneille, qui ne trouva parmi les Poëtes ses contemporains, que le seul Rotrou qui rendit justice à ses talens, parce que lui-même en avait de supérieurs. L'Auteur de *Venceſlas* devait être l'ami de Corneille; & cette belle Tragédie ne devait pas être inutilement rajeunie par Mr. Marmontel.

TRUBLET (l'Abbé Nicolas-Charles-Joseph
DE LA FLOURIE) né à Saint-Malo en 1697.

L'Abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage.
Il compilait, compilait, compilait.
On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser. *Voltaire.*

Ces vers sont très-plaisans; mais il ne faut pas les prendre à la rigueur. L'Abbé Trublet ne

manquait ni d'esprit, ni même d'une certaine finesse. S'il eût eu le manège & l'intrigue que nous voyons à beaucoup de gens; au lieu de marquer du respect pour la Religion & pour les Mœurs, s'il se fût jetté dans le parti de la nouvelle Philosophie, il eût eu son brevet de célébrité comme tant d'autres. Peut-être même en eût-on fait un homme de génie. Cette dénomination ne coûte rien à la secte; & elle a été si prodiguée de nos jours, qu'elle est presque devenue ridicule.

TURPIN (N.) ancien Professeur de l'Université de Caen, Continuateur des Vies des Hommes illustres de France, commencées par feu Mr. l'Abbé Pérou. Il a déjà donné celles du Maréchal de Choiseul & du grand Condé. A la tête de cette dernière, on lit une Epître dédicatoire pleine de noblesse qui fait estimer l'Auteur, & qui honore les Lettres.

Mr. Turpin a rendu à la Muse de l'Histoire son énergie & sa dignité. On ne peut que l'inviter à suivre une carrière dans laquelle il a débuté d'une manière si honorable.

V.

VAYER (François de la Mothe le) de l'Académie Française, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montaigne, mais qui n'en a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les graces. Il est au contraire prolix, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant,

qui partage avec Montaigne, Charron & Bayle, l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par la Philosophie moderne. Il avait été Précepteur du Duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il serait à désirer que l'éducation des Princes fût ordinairement confiée à des Philosophes ; mais il faudrait bien se garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philosophie ne met point d'enseigne ; elle n'attaque les préjugés mêmes & les abus qu'avec circonspection. Elle n'est point turbulente, audacieuse, fanatique. Elle ne s'attache pas uniquement à détruire. Elle n'ôte pas aux criminels un frein nécessaire, aux méchans leurs remords, & enfin aux ames honnêtes les espérances consolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom de Philosophe est aujourd'hui très-commun ; mais la chose peut-être n'a jamais été plus rare.

VERNES (Jacob) Pasteur de l'Eglise de Genève , le même à qui nous avons adressé ces Mémoires. Notre amitié pour lui ne nous permettra pas de nous étendre autant que nous le souhaiterions sur son article. Nous l'avons peint tel qu'il est dans la Lettre qu'on peut lire au commencement de ce volume ; mais alors nous ne connaissons pas un très-bon Ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Confidences Philosophiques*.

Cet Ouvrage est divisé par Lettres. Celles qui terminent le volume & l'idée générale du

du Livre nous ont paru un badinage digne de Swift. La nouvelle Philosophie y est écrasée sous le ridicule de ses propres maximes mises en action, & rapportées avec la plus scrupuleuse fidélité.

Si le style d'un Etranger pouvait être celui de Paſcal, ce Livre, mieux fondé en preuves que les Lettres Provinciales, n'eût pas été moins redoutable aux Philosophes du jour que celles-ci ne le furent aux Jésuites. On y trouve, sous le nom d'un prétendu Capitaine Anglais, une Lettre pleine de raison & de vigueur où tous les sophismes de l'irréligion philosophique nous ont paru foudroyés. L'Ouvrage venait à peine de se répandre, qu'il a été traduit en Allemagne & en Angleterre. L'Auteur se propose d'en donner une nouvelle édition qui ne peut devenir que meilleure encore; nous l'invitons à y mettre toute l'attention dont il est capable & nous osons lui répondre des suffrages de tous ceux qui ont conservé quelque respect pour la Religion dégagée des superstitions humaines, & pour la saine morale.

VERNET (JACOB) Pasteur & Professeur en Théologie à Genève, né dans cette Ville en 1698. L'un des hommes les plus modestes & en même-tems un des plus judicieux Critiques & des plus savans Littérateurs qui aient honoré sa Patrie. Ce n'est point à nous de le juger comme Théologien. Nous nous contenterons de dire qu'il a dans toutes les Eglises Protestantes la ré-

putation d'être un de ceux qui ont le mieux fait dans le Christianisme cette simplicité sublime qui le caractérise, & qui ont su le présenter sous le point de vue le plus propre à le faire aimer.

Ses Dialogues Socratiques sont écrits avec goût & remplis d'intérêt. Cette marche de Socrate, si admirable pour l'instruction, y est fidèlement suivie. On fait que ce Philosophe, par une suite de questions proposées avec art, cherchait à conduire insensiblement, & comme d'eux-mêmes, ses disciples à la Vérité. Tel est dans l'Ouvrage estimable dont nous parlons l'art du Professeur Genevois.

Ses Lettres Critiques, sous le nom d'un Voyageur Anglais, ne lui font pas moins d'honneur. Elles semblent justifier & étendre ce que nous avions dit nous-mêmes quelques années auparavant dans les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*. Nous sentons tout le prix de ce rapport, & nous reconnaissions que dans cet Ouvrage, Mr. Vernet a développé avec beaucoup de finesse le manège de quelques-uns de nos Philosophes modernes, la guerre ouverte, ou mal adroitement cachée qu'ils font depuis long-tems à la Religion, leur fanatisme d'incrédulité, leur vaine ostentation de Philosophie avec si peu de Philosophie, enfin leur despotisme Littéraire dont l'autorité commence pourtant à décliner, parce qu'ils ont allarmé même les Gouvernemens, par leur Maladie de tout détruire, & par le ton d'audace qu'ils ont substitué par degrés à celui de la séduction.

On trouve dans ces mêmes Lettres un tableau plein de vigueur & d'énergie des anciens abus de la politique ultramontaine , de cette politique tantôt fouple , tantôt audacieuse , & toujours profonde , par laquelle , dans de certaines circonstances , la Cour de Rome s'était arrogé un empire plus absolu que celui des anciens Césars.

Il ne manquait à la gloire que Mr. Vernet s'est acquise par cet Ouvrage , que d'être confirmée par les injures de nos préten-
dus Philosophes. Leur caractère ne s'est pas démenti. Ils ont vengé leur étrange Philosophie par des libelles calomnieux auxquels cet homme respectable n'a opposé que l'évidence & la modération. Il est à présumer que ces Messieurs se désabuseront enfin d'une méthode qui rendrait la vérité même exécrable , si par hazard ils l'avaient annoncée dans leurs Ecrits. C'est dans un mouvement d'indignation pareil au nôtre que l'éloquent Citoyen de Genève s'est écrié avec sa véhémence ordinaire : » Oui , si pour être Philosophe il faut noircir la réputation de mes semblables , publier aux yeux de l'Univers des choses qui devraient rester enféyelées dans un éternel silence , tramer & con-
duire de sourds complots , y présider ; en un mot , si pour être Philosophe il faut renoncer à l'humanité , à la justice , à la bonne foi , je renonce à la Philosophie & à la dénomination de Philosophe , & j'en laisse le titre à tant de fourbes dignes de le porter. »

M. Vernet doit être bien consolé des calomnies de nos Sophistes par l'accueil distingué que lui firent en Italie des hommes du premier mérite & de la plus grande considération, tels que les Cardinaux de Polignac, Albéroni, Corsini, depuis Souverain Pontife, le Marquis Scipion-Maffei, &c., &c. Il ne fut pas accueilli moins honorablement en France par le célèbre Dom Montfaucon, le Père le Courayer, l'Abbé de Saint-Pierre, Mr. de Fontenelle, & Mr. de Voltaire lui-même qui n'aurait pas dû l'oublier.

Ce fut à Rome que le Président de Montesquieu prit en Mr. Vernet, une confiance qui ne s'est jamais démentie. Il lui adressa plusieurs années après son manuscrit de l'Esprit des Loix; & la première Edition de cet excellent Ouvrage est due aux soins du Professeur de Genève. On trouve, au sujet de cette édition, plusieurs méprises fort étranges dans un Recueil de prétendues Lettres familières du Président de Montesquieu, publiées par Mr. l'Abbé de Guasco. Selon lui ce fut par un nommé Mr. Sarrasin, Résident de Genève à Paris, que le manuscrit de l'Esprit des Loix fut remis à l'Imprimeur Barrillot; & Mr. le Professeur Vernet qui se chargea de présider à l'édition, se permit d'y changer quelques mots qu'il ne croyait pas Français, parce qu'ils n'étaient pas du Français de Geneve: ce qui donna (dit Mr. l'Abbé de Guasco) beaucoup d'humeur à Mr. de Montesquieu. Ces petits détails contiennent autant d'erreurs que de mots. Il n'y

eut jamais de Mr. Sarrafin, Résident de Genève en France. C'est Mr. Muffard, l'un des Conseillers d'Etat de la République, qui fut chargé du manuscrit, non pour le remettre à Barillot que l'Auteur de l'Esprit des Loix ne connaissait point; mais pour être rendu à Mr. Vernet. Il est faux que ce dernier se soit permis de corriger la moindre chose au style de Mr. de Montesquieu, quoique celui-ci l'eût autorisé à lui faire librement les observations qu'il croirait convenables. Mr. Vernet usa quelquefois de cette permission, non sur des mots, mais sur des choses. Cependant rien ne fut imprimé que de l'aveu & sur les ordres de l'Auteur. Loin d'avoir effuyé de sa part aucun reproche, Mr. Vernet n'en reçut que des remercimens que nous avons vus. Enfin Barillot fit à Genève une seconde édition du même Livre, & Mr. de Montesquieu n'y fit rien changer, preuve évidente qu'il était content de la première.

Les moindres particularités sur un Ouvrage tel que celui de l'Esprit des Loix, ont leur prix, & nous avons cru ne pas déplaire aux Amateurs des Lettres, en nous arrêtant un moment sur ces détails, qui servent d'ailleurs à prouver le peu de confiance que méritent certaines anecdotes littéraires, publiées avec autant d'indiscretion que de légéreté.

Nous terminerons cet article en restituant à Mr. Vernet une petite Pièce très-ingénieuse qui a été attribuée dans plusieurs Dictionnaires, tantôt à Mr. l'Evêque de Rochester,

tantôt à Mr. de Boze , Secrétaire de l'Academie des Belles-Lettres. C'est l'Epitaphe du fameux Père Hardouin , Jésuite , que la brièveté & l'infidélité des copies qu'on en a faites nous engage à transcrire ici :

*Hic jacet hominum Παραδοξότατος ,
Natione Gallus , Religione Jesuita.
Orbis litterati portentum ,
Docte febricitans ,
Antiquitatis cultor , idem atque depredator ,
Commenta inaudita vigilans somniavit ,
Scepticum piè egit ,
Crédulitate puer ,
Audaciā juvenis ,
Deliriis senex ,
Verbo dicam : Hic Jacet HARDUINUS.*

VERTOT (l'Abbé René Aubert de) né à Bennetot en Normandie en 1655 , mort à Paris en 1735. Ses *Révolutions de Portugal* celles de Suède , & sur tout ses Révolutions Romaines font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la Nation. Il était digne de cette glorieuse & difficile entreprise. Son style a la majesté , l'élégance , l'agrément & le feu nécessaires à un excellent Historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité ; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antithèses , ni par une vaine ostentation de maximes sententieuses & phi-

losophiques, ni enfin par cette manière d'écrire tranchante, brusque & hachée qui réunit l'obscurité à la sécheresse, & qui est aussi fatiguante pour le Lecteur, que contraire à la dignité de l'Histoire.

VOISENON (l'Abbé Claude-Henri de FUSÉE de) de l'Académie Française. On est fâché que cet Auteur ingénieux & plein de graces, n'ait pas donné au Théâtre de la nation ses Comédies des *Mariages assortis* & de la *Coquette fixée*. Elles en étaient dignes & par leur mérite, & parce que l'Auteur a toujours eu le bon esprit de regretter l'excellent comique de Molière ; ce qui lui a même fourni l'idée d'une très-jolie Pièce donnée avec succès à la Comédie Française, intitulée, *le Retour de l'Ombre de Molière*.

C'est un malheur pour la scène que Mr. l'Abbé de Voisenon, né avec une santé faible & délicate, n'ait pas été à portée de donner plus de momens à une carrière qui lui promettait des succès distingués.

Indépendamment du mérite reconnu de ses Comédies & de ses autres Ouvrages, il a plus que personne tous les charmes de l'esprit de société, & M. de Voltaire l'appelle avec justice un des conservateurs de la gaité Française.

VOITURE (Vincent) de l'Académie Française, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648. On recommande encore aux jeunes gens la lecture des Lettres de Voiture, sans penser qu'il n'est pas d'Ouvrage

peut-être plus capable de leur gâter le goût. Elles étincellent à la vérité de traits d'esprit; mais en général elles sont défigurées par des pointes & des jeux de mots continuels. On devrait du moins en faire un choix, & en effet on pourrait en trouver une vingtaine qui seraient dignes de servir de modèle à l'enjouement & à la familiarité épistolaires.

Boileau avait dit étant jeune qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, on ramait dans la fange avec l'Abbé de Pure. Mais dans un âge plus mûr, il caractérisa beaucoup mieux ce bel esprit par ces vers adressés à l'Equivoque :

Le Lecteur ne fait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aigüe
Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë.
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son Discours la piquante beauté.

On trouve dans Voiture quelques Poésies de très bon goût, entre autres une Epître pleine de graces adressée au grand Condé. On y remarque sur-tout avec plaisir cette familiarité décente & noble qu'un Homme de Lettres qui a de l'usage peut prendre même avec un grand Prince. Depuis Voiture personne n'a mieux saisi ces convenances délicates que Mr. de Voltaire.

La Pompe funèbre de Voiture, Ouvrage de Sarrasin, mêlé de prose & de vers, est di-

gne encore d'être lue par les gens de goût. Sarrasin était en état d'apprécier tout le mérite de Voiture, qui n'était pas précisément un homme de génie, mais un infiniment bel esprit.

VOLTAIRE (Marie-François AROUET de) de l'Académie Française, né à Paris le 20 Février 1694. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre Ecrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des productions indignes de lui, que dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissions pour ses Ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom, & qu'il a formellement avoués. C'en est bien assez pour sa gloire.

Les nations voisines s'éngorgueillissaient de leurs Poèmes Epiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. Mr. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle Henriade. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des parallèles, pour comparer ce Poème, ni à ceux d'Homère & de Virgile, ni à ceux du Tasse & de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit qui n'a guères donné que des résultats ridicules.

Henri IV. n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Enée. Le merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, & dont on pouvait orner des sujets fabuleux,

n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Usages, Mœurs, Coutumes, Religion, tout a changé. Il suffit, pour l'honneur de Mr. de Voltaire, qu'il ait traité son sujet aussi-bien qu'il pouvait le faire dans les circonstances où il a écrit; & du moins avant de le juger, il faudrait peser les difficultés qu'il avait à vaincre, soit dans le génie de la langue, soit dans le caractère de la Nation à qui il a voulu plaire, soit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, & pour ainsi dire, contemporain de son Poëme. Alors peut-être on sentirait que Mr. de Voltaire ayant lutté glorieusement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Épopée, on ne peut sans injustice, le placer au-dessous d'eux; & l'on n'aurait pas la faiblesse de disputer contre la gloire de la Patrie, en cherchant à lui dérober la sienne. On fait que cet illustre Poëte ne s'est pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Avioste que dans celle du Tasse, & cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les anciens.

La perte des Corneille & des Racine semblait irréparable pour la scène Française. Mr. de Voltaire fit à dix-neuf ans sa Tragédie d'Œdipe, & ces Grands Hommes eurent un successeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réservé à cet Ecrivain célèbre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Quand après avoir lu une des plus belles Pièces de Racine, on passe sans intervalle aux trois derniers actes de la Tragédie

d'Œdipe , on croirait n'avoir pas changé d'Auteur. Nous ne pouvons donner à Mr. de Voltaire une plus grande louange , & il est le seul Poète qui l'ait méritée.

Son Théâtre paraît l'emporter par la variété , sur tous ceux que nous connaissons. On trouve dans le style de *Brutus* , & de la *More de César* , la manière de Corneille perfectionnée. Celle de Raciné ne pouvait être qu'égalée. La Muse Tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle & de plus terrible que le quatrième acte de *Mahomet*. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres , & qui est lui-même un ordre à part , Mr. de Voltaire s'est approprié les genres différens des Poètes qui l'ont devancé ; mais il ne doit qu'à lui seul cette belle Tragédie de *Mahomet* dont nous parlions , & le chef-d'œuvre d'*Alzire*.

Ce qui distingue le plus particulièrement encore les Ouvrages dramatiques de Mr. de Voltaire (& nous ne parlons ici que de l'élite de ses Pièces) ce sont les grandes vues morales , & les sentimens d'humanité dont ils sont remplis. L'Auteur a senti que c'était donner au Théâtre un nouveau degré d'importance & d'utilité ; mais il a su presque toujours s'arrêter où il le fallait , & il s'est bien gardé d'affaiblir par des tirades ambitieuses , & par des déclamations d'une Philosophie sèche & aride , l'intérêt pressant qui résulte des situations vives où il place ses personnages. Cette sobriété , dictée par le goût , se manifeste encore dans cet appareil

de spectacle dont il a le premier orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet appareil n'est qu'un accessoire à l'art, & que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de Tragédies, d'ennuyeux Sermons philosophiques, & pour nous faire voir au Théâtre, comme Mr. de Voltaire lui-même l'a dit très-plaisamment, *la rareté, la curiosité.*

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'histoire? Ce sera sans doute une circonstance de la vie de Mr. de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré Henri IV en Poète, il ait eu l'avantage d'être l'Historien de Louis XIV, celui de Charles XII, & de Pierre-le-Grand. On doit d'ailleurs à cet Auteur célèbre de nouvelles vues sur l'Histoire qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les Ecrivains qui de nos jours se sont le plus distingués, en ce genre d'écrire. C'est moins l'Histoire particulière des Souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des Nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, & sur-tout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues véritablement philosophiques qui ont dirigé Mr. de Voltaire dans son *Essai sur l'Histoire générale*, Ouvrage qui n'est pas exempt de défauts sans doute; mais très-digne de la grande réputation de son Auteur.

N'oublions pas qu'aucun homme de Lettres n'a possédé comme lui le double talent d'écrire en prose & en vers, avec une égale supériorité. Racine, celui de nos Poëtes dont la gloire ne vieillira jamais, est le seul peut-être qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laissé plus d'Ouvrages en prose.

Personne n'a excellé, comme Mr. de Voltaire, dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde sous des fictions ingénieuses & riantes, qui forment une classe particulière de Romans, dont le modèle n'existe pas avant lui. Ses Mélanges de Littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne le mérite de plaire, & sont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie séduisante qui caractérise la plupart de ses Ouvrages, & qui nous a rendus avec raison si difficiles sur les productions des autres.

Toutes ses Pièces fugitives sont charmantes, & d'une poésie très-supérieure à celle des Chapelle & des Chaulieu, dont il semble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun Poëte n'a porté plus loin que Mr. de Voltaire la finesse, la plaisanterie, & quelquefois la véhémence & l'âcreté de la satyre, en affectant toujours avec assez d'adresse peut-être, de blâmer le genre satyrique. Mais quoi qu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominans de son caractère le penchant à la satyre, annoncé par sa physionomie, & confirmé d'ailleurs par une grande partie de ses

Ouvrages. Enfin, ce génie singulier réunit à lui seul ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'Ecrivains une célébrité durable ; & peut-être dans un avenir éloigné, croira-t-on qu'il y a eu plusieurs Voltaires, comme on a cru, dans les tems postérieurs à l'antiquité qu'il y avait eu plusieurs Hercules. Il n'y a pas jusqu'aux Lettres familières de ce grand Poète, quoi qu'il en ait écrit une prodigieuse quantité qui ne méritent d'être recueillies, & il n'est point d'Auteur qui ne se fût acquis par elles seules, une réputation distinguée.

Les Philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite si supérieur. Ce sont des Corsaires, comme nous l'avons dit à Mr. de Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre impolis en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler après lui de tolérance & d'humanité ; mais les convulsions de leur style décelent la fausseté de leur enthousiasme, au lieu que celui de Mr. de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ses vertus : il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux qu'il a donnés à la famille des Calas & à celle des Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, & qui peut-être ne l'honore pas moins que ses immortels Ouvrages.

Quels que soient d'ailleurs les sentimens philosophiques de cet Ecrivain fameux, son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, son attachement à la Reli-

gion naturelle se manifestent par-tout. Il a fait même dans sa *Henriade*, dans *Zaire*, & sur-tout dans *Alzire*, les éloges les moins sus-pects du Christianisme. Toutes les vertus mo-
rales de *Zamore* ne sont-elles pas en un instant éclipsées par la mort chrétienne de *Gusman*? Le même *Zamore* a-t-il donc un caractère aussi sublime que celui d'*Alvarès*? Si Mr. de Voltaire avait le malheur de douter d'une Religion, dont lui-même a si par-
faitemment connu l'esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, & que lui répéter ces beaux vers :

Des Dieux que nous servons connais la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Que ces nouveaux Philosophes qui ont sapé les fondemens de cette divine morale , cessent donc de regarder Mr. de Voltaire comme leur chef , & que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre leur querelle. Nous le lui avons dit , il doit ressembler au Jupiter d'Homère , & n'épouser dans la Littérature aucune faction. Il doit songer sur-tout que sa réputation est très-indépendante des suffrages de ces Philo-
sophes , que loin d'en augmenter , elle pour-
rait même en être affaiblie , & qu'enfin il jouissait déjà d'une gloire colossale , tandis que la plupart de ces Pygmées philosophi-
ques , indignes de servir de piédestal à sa sta-
tue , étaient absolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier Mr. de Voltaire avec une entière exactitude , il faudrait l'analyser successivement dans les différens genres qu'il a traités , étudier l'homme & l'Auteur , découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable , la source de sa vaste renommée ; peser les avantages & les inconvéniens qui ont pû résulter de ce même principe , & de l'inconcevable facilité de son génie ; observer les contrastes de son caractère & de son esprit , le suivre enfin dans tous ses progrès , & déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme & de la jalousie , distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui , de celles qu'il a naturalisées , pour ainsi dire , avec son propre fonds ; décomposer ses meilleures Pièces de Théâtre , & comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi , soit pour établir ses plans , soit pour amener ses situations , aux moyens que Corneille & Racine avaient employés avant lui , examiner si c'est au génie de l'invention , au tant qu'à la richesse de son coloris , qu'on doit attribuer l'effet principal de ses Tragédies , & quelles sont les parties de son art où l'on peut le regarder comme modèle. Il ne serait pas moins important de calculer avec précision le degré d'influence qu'il s'est acquis , par sa longue carrière , sur l'esprit de son siècle ; & ce ne serait que par le résultat de ces différentes discussions , qu'on pourrait parvenir à bien connaître jusqu'à quel point il a véritablement contribué à la gloire des Lettres , aux progrès du Goût , & à ceux

ceux de la raison. Mr. de Voltaire est très-digne de cet examen sérieux & approfondi, comme un des hommes les plus rares qui aient existé. Nous sentons combien il serait honorable de résoudre tous ces grands problèmes. C'est une entreprise que nous pourrons tenter un jour, & pour laquelle nous avons déjà rassemblé les matériaux les plus essentiels ; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires.

Puisse cet Ecrivain célèbre jouir encore long-tems de toute sa renommée ! On ne saurait penser qu'avec douleur au vide immense que laisserait sa perte dans l'empire des Arts, & l'on est indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits Despotes littéraires oseraient se disputer les débris de sa Monarchie.

Soldats sous Alexandre, & Rois après sa mort.
Voltaire. *Artémire.*

Fin des Mémoires.

LISTE

*Des Ecrivains dont on a parlé dans
ce Volume (*).*

A.

<i>Allembert</i> (Jean le Rond d').	Pag. 17
<i>Amyot.</i>	19
<i>Arnaud</i> (l'Abbé).	20
<i>Aubert</i> (l'Abbé Jean-Louis).	21

B.

<i>Baculard</i> (François-Marie d'Arnaud de).	Ibid.
<i>Balzac.</i>	23
<i>Barthelemy</i> (l'Abbé Jean-Jacques).	24
<i>Bayle.</i>	Ibid.
<i>Beaumarchais</i> (Charon de).	30
<i>Beaumelle</i> (Laurent Angliviel de la)	32
<i>Belloy</i> (N. de).	33
<i>Bergerac</i> (Cyrano de).	Ibid.
<i>Bernard</i> (N.).	34
<i>B*****</i> (M. le C. de).	35
<i>Bertaud.</i>	36
<i>Blanc</i> (l'Abbé Jean-Bernard le).	37
<i>Bletterie</i> (l'Abbé de la).	38
<i>Boiffy.</i>	39
<i>Boistel</i> (Jean-Baptiste-Robert).	40

(*) Les Caractères italiques indiqueront les Auteurs vivans.

LISTE DES ÉCRIVAINS, &c.		291
<i>Bonnet</i> (Charles).		41
<i>Bossuet</i> .		44
<i>Bourdaloue</i> .		46
<i>Boursault</i> .		47
<i>Brébœuf</i> .		48
<i>Bret</i> (Antoine).		50
<i>Bruéys</i> .		51
<i>Brun</i> (Denys le).		52
<i>Bruyère</i> (de la).		53
<i>Buffon</i> (Louis le Clerc de).		54

C.

<i>Cahuzac</i> .		55
<i>Campistron</i> .		56
<i>Castel</i> .		57
<i>Cerfvol</i> (N.).	Ibid.	
<i>Chapelain</i> .		58
<i>Chapelle</i> .		59
<i>Charron</i> .		60
<i>Chaulieu</i> .		64
<i>Chaussée</i> (de la).		65
<i>Choiseul</i> (de).		68
<i>Clément</i> (N.).		69
<i>Coger</i> (François-Marie).		73
<i>Colardeau</i> (N.).	Ibid.	
<i>Collé</i> (N.).		74
<i>Condamine</i> (Charles-Marie de la).		75
<i>Condillac</i> (l'Abbé Etienne Bonnot de).		76
<i>Corneille</i> (Pierre).		77
<i>Corneille</i> (Thomas).		79
<i>Cotin</i> (l'Abbé).	Ibid.	
<i>Coyer</i> (l'Abbé).		80
<i>Crébillon</i> .		81
<i>Crébillon fils</i> .		83

D.

Dancourt.	84
Desfontaines.	85
Deshoulières.	86
Desmahys.	Ibid.
Desportes.	87
Despréaux (Boileau).	88
Destouches.	89
Diderot (Denys).	90
Dixmerie (N. la).	94
Dorat (Claude-Joseph).	Ibid.
Duclos (Charles).	96
Dufresny.	99

F.

Fagan.	100
Favart (Charles-Simon).	Ibid.
Fénelon.	101
Fléchier.	102
Fontaine (de la).	103
Fontenelle.	105
François (de Neufchâteau).	110
Fréran (Elie-Catherine).	111
Furetière.	113

G.

Garnier.	114
Graigny (Madame de).	Ibid.
Granche-Chancel (de la).	116
Granville (de).	Ibid.
Gresset (Jean-Baptiste-Louis).	117
Guimond de la Touche.	119

H.

<i>Hainault.</i>	Ibid.
<i>Harpe (N. de la).</i>	120
<i>Helvétius (Claude).</i>	121
<i>Hénault (Charles-Jean-François).</i>	122

J.

<i>Jaucourt (le Chevalier de).</i>	123
<i>Jodelle.</i>	125

L.

<i>Larcher (N.).</i>	Ibid.
<i>Lille (l'Abbé de).</i>	126
<i>Linguet (Simon-Nicolas-Henri).</i>	127

M.

<i>Mably (l'Abbé Bonnot de).</i>	129
<i>Mairet.</i>	130
<i>Malflâtre.</i>	Ibid.
<i>Malherbe.</i>	131
<i>Mallet (Paul-Henri).</i>	132
<i>Marin (Louis-François-Claude).</i>	Ibid.
<i>Marivaux (de).</i>	133
<i>Marmontel.</i>	136
<i>Marot.</i>	141
<i>Massillon.</i>	142
<i>Maynard.</i>	143
<i>Ménage.</i>	Ibid.
<i>Mière (Antoine-Marin le).</i>	145
<i>Molière.</i>	148
<i>Monnoye (de la).</i>	161
<i>Montagne (Michel de).</i>	162

294 LISTE DES ÉCRIVAINS, &c.

Montesquieu.	163
Moreau (Jacob-Nicolas).	166
Morlaix, ou Morellet (l'Abbé).	Ibid.
Motte (Houdart de la).	168

N.

N*** (M. le D. de).	170
-----------------------	-----

O.

Olivet (l'Abbé).	173
--------------------	-----

P.

Paliffot (Charles de Montenoy).	174
Pannard.	176
Pascal.	Ibid.
Patu.	178
Perrault.	179
Piron (Alexis).	183
Place (Pierre-Antoine de la).	187
Pompignan (Jean-Jacques le Franc de).	Ibid.
Porte (l'Abbé Joseph de la).	188
Pradon.	189
Prévôt (l'Abbé).	190

Q.

Querlon (N. Meûnier de).	196
Quinault.	197

R.

Rabelais.	201
Racan.	203
Racine (Jean).	Ibid.

LISTE DE ÉCRIVAINS, &c.	
Racine (Louis).	295
Raynal (l'Abbé).	205
Regnard.	207
Regnier.	Ibid.
Robé (de Beauveset).	210
Rochon (de Chabannes).	212
Rollin (Charles).	213
Ronsard.	214
Rousseau (Jean-Baptiste).	216
Rousseau (Jean-Jacques).	218
Roy.	224
Rullière (N. de).	235
	239

S.

Sabatier (N.).	Ibid.
Sage (le).	241
Saint-Evremond.	244
Saint-Foix (Germain-François de).	246
Saint-Gelais.	Ibid.
Saint-Hyacinthe.	247
Saint-Lambert.	248
Sarrasin.	350
Saurin (N.).	251
Sauvigny (N.).	253
Scarron.	254
Scudéry.	256
Sédaine (N.).	258
Sévigné (Madame de).	260
Sivry (Louis Poinsinet de).	261

T.

Thomas (N.).	262
Toussaint (François-Vincent).	264
Tressan (M. le Comte de).	265
Tristan.	269

296 LISTE DES ÉCRIVAINS, &c;

Trublet (l'Abbé).

Turpin (N.).

270

271

V.

Vayer (la Mothe le).

Ibid.

Vernes Jacob].

272

Vernet Jacob].

273

Vertot l'Abbé de].

278

Voisenon l'Abbé Claude-Henri de].

279

Voiture.

Ibid.

Voltaire [Marie-François Arouet de].

281

Fin de la Table.



Fautes à corriger dans le second Volume.

PAge 38, ligne 20, d'un Prince tel que Juli en ; *lisez*, d'un homme tel que Julien.

Page 62, ligne 27, d'icelle est absorbé ; *lisez*, d'icelle être absorbé.

Page 82, ligne dernière, beaux esprits qui ne lui vont pas à la cheville, une raison suffisante d'aboyer sans cesse ; *lisez*, beaux esprits pleins de suffisance & d'orgueil, une raison d'aboyer sans cesse

Page 89, ligne 7, Nous voyons ; *lisez*, Nous voyions.

Page 95, ligne 19, de ces deux vers ; *lisez*, dans ces deux vers.

Page 96, ligne 6, Mr. de Rosois qui a fait aussi des Fables, &c. *Corrigez ainsi jusqu'à l'alinéa* : je ne fais quel autre Auteur de Fables, infiniment moins connu que Mr. Dorat, s'est avisé de faire pêcher une Solle dans un étang. C'est à regret que nous multiplions, &c.

Ibid. ligne 18, aller plus loin ; *lisez*, aller le plus loin ;

Page 117, ligne 28, le plus piquant. C'est l'abondance ; *lisez*, le plus piquant. La Poésie en est élégante, harmonieuse, facile, mais quelquefois un peu traînante, négligée & verbeuse. C'est l'abondance

Page 158, ligne 27, de *Railleur* ; *lisez*, du *Railleur* ;

Page 164, ligne 27, des Romains ; *lisez*, des Romains, &

Page 165, ligne 28, qu'ils avaient fait ; *lisez*, qu'ils avaient faits

Page 167, ligne 6, Cet Abbé n'est dépourvu ni de connaissances ni d'esprit. Il écrit ; *lisez*, Cet Abbé n'est dépourvu ni de connaissances, ni d'esprit, ni même d'une certaine logique mêlée de sophismes. Il écrit avec assez de correction & de chaleur, mais plus souvent avec la dureté d'un pédant, qu'avec les graces d'un homme de goût. On lui attribue, &c.

Page 174, ligne 12, l'a voyelle, *lisez*, l'u voyelle,

Page 183, ligne dernière, & l'esprit du moment de

Tome 11.

l'apropos le ; *lisez*, & l'esprit du moment, de l'apropos, le

Page 184, ligne 4, conte joyeux imaginé sur le champ & rendu plus piquant, *lisez*, contes joyeux imaginés sur le champ, & rendus plus piquants.

Page 193, ligne 30, Roman ; *lisez*, Romans.

Page 195 ; ligne 26, que le sien, *lisez*, que les siens,

Page 227, ligne 31, m'a paru ; *lisez*, nous a parti

Page 228, ligne 16, contraint. Par conséquent celui ; *lisez*, contraint par conséquent. Celui

Page 230, ligne 25, opprimés inexorable ; *lisez*, opprimés, inexorable

Page 237, ligne 8, genre de querelle ; *lisez*, genre de querelles.

Page 247, ligne 3, morts de leur vivant, & qui ; *lisez*, morts de leur vivant, qui

Page 249, ligne 27, avoit fait ; *lisez*, avoit faite

Page 284, ligne 9, pour ; *lisez*, par

